

# L'affaire

## Charles Dexter Ward

Par H.P. Lovecraft

Traduit de l'américain par J-L Fischer

### Chapitre I

#### Résultat et Prologue

1

**U**n personnage singulier s'est échappé récemment d'une clinique psychiatrique de Providence. Il s'appelait Charles Dexter Ward et fut interné à la demande de son père terrifié par la progression d'une maladie mentale qui avait évolué de simples excentricités vers une démence furieuse, dont on pouvait même craindre les dérives meurtrières. Les médecins avouent être totalement déconcertés par son cas qui présente des aspects psychologiques, aussi bien que physiologiques.

Tout d'abord le patient semblait sensiblement plus âgé que ses vingt-six ans. Il est vrai que les désordres mentaux ont tendance à vieillir un peu ceux qui en sont atteints, mais, le visage de ce jeune homme avait une apparence de sagesse ironique que seuls ceux des vieillards acquièrent avec le temps. Ensuite, son organisme fonctionnait d'une façon dissonante, totalement inconnue dans les annales de la médecine. La respiration et le cœur souffraient d'un manque évident d'harmonie. Il avait perdu sa voix et n'était plus capable que de chuchoter. Sa digestion était lente et difficile et ses réflexes aux stimuli traditionnels ne correspondaient

en rien, ni à ceux d'un homme en bonne santé, ni à ceux d'un malade souffrant d'une pathologie connue. Sa peau, froide et parcheminée, ressemblait à une maille mal tricotée et un peu relâchée. Une tache de naissance de couleur olive, qu'il avait à la hanche, avait disparu, cependant qu'une curieuse marque noire s'était formée sur sa poitrine. Enfin, les médecins ont tous noté un ralentissement inexplicable et sans précédent de son métabolisme.

Du point de vue psychiatrique, le cas Ward n'était pas banal non plus. Sa folie ne se rapportait à aucune psychose connue ni décrite, même dans les traités les plus récents. Elle allait de pair avec une volonté hors du commun qui aurait pu faire de lui un génie ou un meneur d'hommes, si elle n'avait bizarrement dégénéré en une névrose grotesque. Le Dr. Willett, médecin de la famille Ward, affirme même, qu'en dehors des domaines où la folie se manifestait, les facultés intellectuelles du jeune homme avaient décuplé depuis sa crise. Charles Ward fut toujours un érudit et un archéologue averti, pour autant, même ses travaux les plus brillants, ne sont jamais parvenus au niveau de pensée et de finesse d'esprit qu'il a démontrés au cours de ses examens psychiatriques. Il fut d'ailleurs assez compliqué de le faire interner, tant son esprit semblait vif et lucide, et ce n'est que grâce à quelques témoignages et aux lacunes tout à fait anormales dans ses connaissances qu'il fut finalement enfermé. Jusqu'à sa disparition, il resta un lecteur vorace et, malgré sa voix chuintante, sa conversation demeura brillante, si bien que plusieurs observateurs avisés, qui n'avaient certainement pas imaginé son évasion, avaient prédit qu'il ne resterait pas longtemps dans la clinique du Dr. Waite.

Seul le Dr. Willett, qui l'avait mis au monde et vu grandir, semblait s'inquiéter de cette perspective. Il avait eu une mésaventure terrible et fait une découverte si effrayante qu'il n'osait s'en ouvrir, même à ses collègues dont il redoutait le scepticisme rationnel. Le rôle exact de Willett dans cette affaire n'est pas très clair. Il fut le dernier à voir le patient, trois heures avant son évasion, et plusieurs témoins ont rapporté qu'à la fin de cet examen, il était sorti de la chambre avec une expression,

à la fois d'horreur et de soulagement. L'évasion de l'hôpital du Dr. Waite est une énigme totalement inexplicable. Dans la chambre de Ward il n'y avait qu'une seule fenêtre, ouverte certes, mais située au 6<sup>ème</sup> étage. Pourtant, après son entretien avec Willett, le jeune homme avait bel et bien disparu. Le médecin n'a aucune explication satisfaisante à proposer, quoique curieusement, il semble soulagé. Peut-être en dirait-il davantage s'il ne craignait que ses propos ne fussent tournés en dérision. En entrant dans la chambre, il avait bien trouvé Ward, mais peu après son départ, les infirmiers qui frappèrent à la porte n'obtinrent pas de réponse. Quand ils finirent par entrer, le patient s'était envolé. Il n'y avait qu'un nuage de poussière bleutée qui les fit tousser avant d'être dispersé par la brise glaciale d'avril. A un moment, les chiens avaient bien aboyé, mais c'était pendant la visite de Willett. De toute façon ils n'avaient poursuivi personne et s'étaient rapidement calmés. Le père de Ward, averti immédiatement par téléphone se montra plus triste que surpris. Lorsque le Dr. Waite vint lui rendre visite, il avait déjà parlé avec le Dr. Willett. Cependant, le père et son médecin, nient toute complicité, fût-ce passive, dans cette évasion. Des amis intimes de M. Ward et du Dr. Willett ont livré quelques explications, mais elles sont beaucoup trop invraisemblables pour que l'on puisse y croire. Toujours est-il qu'un fait demeure: Charles Ward a bel et bien disparu sans laisser la moindre trace.

Depuis sa plus tendre enfance, il était passionné d'histoire, un goût qui lui était venu de sa vénérable ville qui regorge de vestiges du passé ainsi que des superbes antiquités que ses parents accumulaient dans leur demeure de Prospect Street. Avec les années, ce penchant s'affirma si bien, que l'histoire, la généalogie, l'architecture, le mobilier et l'artisanat coloniaux devinrent ses seuls centres d'intérêt, ce qu'il ne faut jamais le perdre de vue, si l'on veut comprendre sa maladie. Ainsi, les lacunes considérables que, grâce à un interrogatoire adroit, les psychiatres ont mises en lumière, se rapportent toutes au monde moderne et sont compensées par un excès de connaissances historiques, de sorte que l'on pourrait presque imaginer que le patient s'est transporté dans une époque antérieure par quelque

mécanisme d'autohypnose. Le plus curieux, est que Ward ne semble plus du tout intéressé par les antiquités qui le passionnaient tant et que tous ses efforts sont maintenant tournés vers la connaissance du monde moderne qui lui fait tellement défaut. Il a fait de son mieux pour dissimuler ces carences, mais tous ceux qui l'ont examiné ont été frappés par le fait que ses lectures et ses conversations soient totalement orientées vers la compréhension de son siècle, alors qu'il est né en 1902 et qu'il a étudié dans les meilleures écoles. Les psychiatres se demandent d'ailleurs comment, dans ces conditions, il fait pour affronter le monde extérieur depuis qu'il s'est évadé. De l'avis général, il doit sans doute adopter un profil bas dans une situation très modeste en attendant d'être complètement informé sur son environnement.

Les psychiatres sont en désaccord sur la période à laquelle les désordres mentaux de Charles Ward sont apparus. Le Dr. Lyman, qui fait autorité à Boston, penche pour 1919-1920. A cette époque, le jeune homme qui étudiait au lycée Moses Brown, cessa brusquement de s'intéresser à l'archéologie, qui était toute sa vie, pour se consacrer à l'étude des sciences occultes. Il refusa même de passer l'examen d'entrée à l'université, au motif que ses recherches personnelles étaient beaucoup plus importantes. C'est également à cette époque qu'il consacra un temps considérable à compulsier les registres municipaux et à visiter les cimetières, à la recherche d'une tombe creusée en 1771, celle d'un ancêtre nommé Joseph Curwen, dont il avait découvert certains documents derrière les boiseries d'une vieille demeure d'Olney Court qui semble-t-il lui avait appartenu.

Il est indéniable que l'hiver 1919-1920 constitue un tournant dans le comportement de Charles Ward, cependant, le Dr. Willett n'est pas du même avis que son confrère, fondant son diagnostic sur la connaissance intime qu'il a de son patient, ainsi que sur certaines investigations, assez éprouvantes, qu'il a menées à son sujet: il a découvert des choses qui l'ont marqué à un point tel que sa gorge se noue encore quand il en parle et qu'il ne peut les mettre par écrit sans que sa main ne se mette à trembler. Willett admet que le changement

radical de comportement apparu en 1919-1920 pourrait marquer le commencement d'une détérioration mentale qui évoluera vers la démence en 1928, mais sa connaissance du cas l'amène à se garder de toute conclusion hâtive. Sans doute le jeune homme a-t-il toujours été psychologiquement fragile, tantôt susceptible, tantôt enthousiaste, mais il se refuse à voir dans sa métamorphose un quelconque basculement dans la folie. Il pense au contraire que Ward, comme il l'affirma, fit réellement une découverte effrayante et formidable et que les troubles n'apparurent que beaucoup plus tard, après la découverte du portrait et des manuscrits, après ces voyages vers des destinations étranges, après les invocations dont il a parlé, après la lettre de désespoir qu'il a adressée au médecin, après la vague de vampirisme et les rumeurs au village de Pawtuxet, après enfin que sa mémoire se fut altérée et son aspect physique dégradé. C'est à ce moment-là, insiste Willett que le cauchemar a commencé pour Charles Ward.

Le vieux médecin affirme que des preuves indiscutables appuient la thèse d'une révélation formidable. D'abord, il y a ces deux ouvriers qui étaient avec Ward lorsqu'il découvrit les manuscrits de Curwen. Ensuite, il y a Willett lui-même qui les a vus et qui peut attester de leur authenticité. La niche dans laquelle ils étaient dissimulés est aussi une réalité bien tangible. Il y a également les lettres de Hutchinson et Orne, l'écriture de Ward, ce que les détectives ont découvert sur le Dr. Allen, sans oublier le terrible message rédigé en lettres cursives minuscules que Willett retrouva dans sa poche quand il reprit connaissance après sa terrible aventure.

Pour finir, il y a surtout le résultat effrayant que le médecin a obtenu au cours de son enquête grâce à deux formules, qui établit indubitablement l'exactitude de ces manuscrits et leurs implications abominables, à bannir à jamais de la connaissance humaine.

I

Il faut se faire à l'idée que la première partie de la vie de Charles Ward fait aujourd'hui partie d'un passé révolu, tout comme ces vestiges et ces antiquités qu'il estimait tant. A l'automne 1918, avec un enthousiasme particulier pour l'entraînement militaire de l'époque, il commença sa première année au lycée Moses Brown, dont il avait toujours affectionné le bâtiment datant de 1819, situé dans un magnifique parc, non loin de chez lui. Il était peu sociable et partageait son temps entre la classe et l'entraînement, de longues promenades et la poursuite de recherches généalogiques à l'Hôtel de Ville, à la bibliothèque publique, à l'Athéneum ou encore à la bibliothèque Shepley qui venait d'ouvrir ses portes dans Benefit Street. En ce temps-là, il était blond, grand et mince, un peu vouté, habillé négligemment et il donnait une impression générale de maladresse inoffensive.

Ses promenades étaient de véritables aventures dans le passé, au cours desquelles il parvenait, à partir des innombrables souvenirs de l'ancienne cité, à faire revivre les images de la vie d'autrefois. Il habitait une belle demeure géorgienne<sup>1</sup>, située au sommet de la colline, à l'est du fleuve. Des fenêtres à l'arrière, on pouvait contempler l'amoncellement de clochers, de dômes, de toits et les sommets des gratte-ciel de la ville basse, jusqu'aux collines violettes de la campagne lointaine. C'est là qu'il était né, et que sa nurse l'avait promené, partant du porche classique de la façade en briques, passant près de l'ancienne ferme blanche construite il y a plus de deux cents ans, avant que la ville n'absorbe la campagne, poursuivant vers l'université, le long d'une avenue somptueuse et ombragée, bordée à la fois d'anciennes demeures de briques, ornées de porches aux lourdes colonnes doriques, et de maisons en bois plus petites, mais qui toutes rêvaient, solides et

---

<sup>1</sup> De l'époque du roi Georges III (1738-1820)

exclusives, au milieu de leurs cours et de leurs spacieux jardins.

On l'avait promené aussi un peu plus bas, dans Congdon Street, où les maisons se dressent sur de hautes terrasses, des maisons de bois, plus anciennes, car au long des années, la ville avait grandi du bas de la colline vers son sommet. La nurse aimait s'arrêter là, s'asseoir sur un des bancs de Prospect Street puis bavarder un peu avec un policier et l'un des premiers souvenirs d'enfance de Charles fut cet océan de toits, de clochers, de dômes et de collines lointaines qu'il aperçut un matin d'hiver, dans un coucher de soleil apocalyptique où le rouge, l'or et quelques verts étranges se détachaient sur un violet mystique. Il se rappelait encore le dôme de marbre du Capitole, imposant sa majestueuse silhouette et la statue en son sommet qui perçait les stratus rayant le ciel enflammé.

Quand il fut plus grand, ses fameuses promenades commencèrent. D'abord avec sa nurse qu'il trainait impatientement, puis, seul. Il s'aventurait de plus en plus loin, atteignant à chaque fois des quartiers plus anciens et plus curieux de la vieille ville. Il hésita un peu en descendant la pente raide de Jenckes Street, bordée de pignons coloniaux, pour atteindre Benefit Street, l'ombragée. Devant lui, s'élevait une ancienne maison en bois, à l'entrée décorée de deux colonnes ioniques, juste à côté d'une vieille ferme au toit mansardé qui avait conservé son allure campagnarde. Plus loin, on pouvait admirer la demeure du Juge Durfee, témoin fatigué de la splendeur coloniale. Le quartier était délabré, mais les ormes géants parvenaient à faire oublier les taudis au jeune homme qui déambulait le long de ces demeures prérévolutionnaires, avec leur grande cheminée centrale et leurs portails classiques. Du côté est, les maisons étaient construites au-dessus d'un sous-sol plus élevé et étaient desservies par un double escalier de pierres. Charles rêvait en les imaginant telles qu'elles devaient être quand la rue venait d'être pavée.

A l'ouest, la colline descendait vers le vieux quartier de Town Street, que les fondateurs de la cité avaient bâtie le long du fleuve en 1636. Il y convergeait d'innombrables allées bordées de masures d'âge avancé.

Bien que fasciné par ces antiquités, Ward hésita longtemps avant de s'y aventurer, de crainte qu'elles ne recèlent quelques terreurs inconnues. Il trouvait moins risqué de longer Benefit Street, en passant devant la grille métallique du cimetière St John, puis, à l'arrière de la Maison des Colonies bâtie en 1761, pour arriver enfin à l'auberge de la Balle d'Or où Georges Washington séjourna en 1790. Arrivé à Meeting Street, qui s'était appelée autrefois Goal Lane puis King Street, il pouvait contempler, vers l'est, l'escalier de pierre qui gravissait la pente, et vers l'ouest, la vieille école en briques située juste en face de la tête de Shakespeare où l'on imprimait la Gazette de Providence avant la révolution. Plus loin, on pouvait admirer la Première Eglise Baptiste de 1775, avec son clocher dessiné par Gibbs et ses superbes coupes. A partir de là, en allant vers le sud, le quartier s'améliorait, offrant au promeneur deux groupes de magnifiques demeures anciennes. Vers l'ouest, on retombait sur de petites allées aux maisons en ruine qui descendaient jusqu'au port, où les appontements de bois pourris, les magasins infects et une populace polyglotte se rappelaient les jours glorieux de la Compagnie des Indes Orientales, dont on trouvait encore quelques réminiscences dans les noms des ruelles insalubres: Bullion, Gold, Silver, Coin, Doubloon, Sovereign, Dollar et Cent.

En grandissant, Charles devint plus téméraire et s'aventura dans ce maelstrom de maisons bancales, de fenêtres borgnes, d'escaliers brisés, de balustrades tordues, peuplé de faces basanées et inondé d'odeurs indescriptibles. Tournant de South Main dans South Water, il partait à la recherche des quais, où quelques vieux vapeurs continuaient obstinément à s'amarrer. Ensuite, il repartait vers le nord, passait les entrepôts construits en 1816, arrivait au square du Grand Pont et enfin à l'ancien Marché couvert de 1773, toujours vaillant sur ses anciennes arcades. Là, il s'arrêtait pour boire un verre et apprécier la beauté fascinante de la vieille ville, couronnée par le gigantesque dôme de la nouvelle Eglise de la Science Chrétienne, comme Londres est consacrée par le dôme de St-Paul. Il aimait particulièrement cette étape de fin d'après-midi quand le soleil couchant caressait le Marché couvert et imprégnait de sa magie



les quais où les voiliers des Indes accostaient jadis. Après une longue contemplation, qui durait souvent jusqu'au crépuscule, il retournait chez lui, passant devant la vieille église toute blanche, et grimpant le long des ruelles où, une à une, les lumières commençaient à briller à travers les fenêtres à croisillons.

Au cours des années suivantes, il se mit à rechercher des contrastes plus marqués. Il passait par exemple la moitié de sa promenade dans les quartiers coloniaux un peu décrépits, notamment le ghetto noir qui entourait la place où la diligence de Boston s'arrêtait avant la révolution. La seconde moitié était consacrée à des lieux plus prestigieux, du côté de George, Benevolent, Power et Williams Street, où le temps n'a pas corrompu les belles propriétés, ni leurs jardins murés qui embaument de tant de souvenirs parfumés. Toutes ces promenades, associées à des études trop poussées, sont sans nul doute responsables de la tournure passéiste de l'esprit de Charles Ward et expliquent le terreau mental dans lequel des graines effroyables ont pu germer au cours de l'hiver 1919-1920.

Le Dr. Willett est convaincu que jusqu'à cet hiver maudit, il n'y avait rien de malsain dans les recherches de son patient. Il n'avait aucune attirance morbide pour les cimetières qui ne présentaient à ses yeux qu'un intérêt historique. Il ne montrait pas davantage de symptôme de violence. Puis, insidieusement, par degrés, on le vit changer après s'être découvert cet aïeul du côté de sa mère, un vieillard d'une longévité étonnante, ce Joseph Curwen arrivé de Salem en mars 1692 et qui faisait l'objet d'histoires étranges et inquiétantes.

L'arrière-arrière-grand-père de Ward, Welcome Potter, avait épousé en 1785 une demoiselle Ann Tillinghast, fille d'une Mrs Eliza Tillinghast, elle-même fille du Capitaine Tillinghast, dont la famille Ward ignorait jusque-là l'existence. Fin 1918, en examinant un registre d'état-civil, le jeune historien tomba sur une inscription de changement officiel de nom, datant de 1772. Une Madame Eliza Curwen, veuve de Joseph Curwen, reprenait, ainsi que sa fille Ann, âgée alors de 17 ans, son nom de jeune fille, Tillinghast. L'inscription précisait:

*« ... le nom de son mari était devenu opprobre public pour des raisons connues après son décès; par quoi, se voyait confirmée l'ancienne rumeur, jamais accréditée par une épouse loyale, jusqu'à ce qu'il fut indiscutablement établi qu'on n'en pouvait pas douter. »*

Cette inscription fut découverte fortuitement lorsque deux feuillets du registre qui avait été soigneusement collés pour n'en faire qu'un se détachèrent.

Charles comprit immédiatement qu'il venait de se découvrir un arrière-arrière-arrière-grand-père, ce qui l'enthousiasma d'autant plus, qu'il avait déjà lu de vagues allusions à ce personnage douteux, à propos duquel on ne trouvait aucune référence dans les registres publics, comme si une conspiration avait jadis été organisée pour en effacer à jamais la mémoire. Ce qui fut révélé plus tard était si effroyable, si abominable, qu'on ne peut s'empêcher d'imaginer ce que les colons voulaient à tout prix effacer des registres et de la mémoire, ni de juger que leurs raisons n'étaient que trop valables.

Jusque-là, Ward s'était contenté de fantasmer à propos du vieux Joseph Curwen. Mais en découvrant qu'il était directement apparenté à ce personnage banni de l'histoire, il résolut d'entreprendre des recherches systématiques à son sujet. Il y réussit au-delà de toutes ses espérances en mettant à jour de vieilles lettres, des journaux, des mémoires inédites, enfouis sous les toiles d'araignées des greniers de Providence et d'ailleurs, autant de documents que leurs auteurs n'avaient pas jugé utile de détruire. Bon nombre d'entre eux ne proviennent pas de Providence, mais de New-York, où la correspondance de Rhode Island est conservée au Musée de la Taverne Fraunces. Mais la source essentielle de la documentation de Ward, est constituée, selon le Dr. Willett, par les manuscrits découverts en août 1919 au fond d'une niche secrète, ménagée dans une maison délabrée d'Olney Court. Ce sont eux, sans l'ombre d'un doute, qui ont fait basculer l'esprit de Charles Ward dans la démence.

## Chapitre II

### Antécédents et horreurs

#### 1

**A** en croire les découvertes de Charles Ward, Joseph Curwen était un homme étonnant, mystérieux et pour tout dire effrayant. Au début de la grande chasse aux sorcières, craignant que son existence solitaire et ses expériences d'alchimie n'attirent sur lui les foudres populaires, il avait fui Salem pour Providence, sanctuaire de tous les originaux, les contestataires, les séditeux et les libres penseurs. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'apparence ordinaire, qui devint rapidement citoyen libre de Providence. Il acheta un terrain dans Olney Street, sur la colline de Stampers, dans ce qui deviendrait plus tard Olney Court et y fit bâtir une première maison qu'il remplaça par une demeure plus vaste en 1761.

Ce qui fit tout d'abord remarquer Joseph Curwen fut qu'il ne semblait pas avoir vraiment vieilli depuis son arrivée. Au début, il s'était établi comme armateur et il acheta un appontement près de la baie de Mile-End. En 1713, il participa à la reconstruction du Grand-Pont, en 1723 il fut l'un des fondateurs de l'Eglise de la Congrégation, et toujours, il conservait son aspect d'homme dans la trentaine. Avec les années, et bientôt les décennies, cette singularité finit par exciter la curiosité générale. Curwen l'expliquait en racontant que ses ancêtres étaient de vigoureux colons et que lui-même menait une vie saine et sans excès. Cette explication ne parut cependant pas satisfaisante à ses voisins qui observaient à toutes les heures d'incessantes allées et venues, ainsi que les lumières qui brillaient tard dans la nuit. Ils convinrent que d'autres raisons devaient expliquer cette longévité inhabituelle, probablement les

nombreuses manipulations de produits chimiques auxquelles il se livrait. Des rumeurs circulaient en effet sur les substances étranges qu'il avait rapportées de Londres et des Indes à bord de ses bateaux ou qu'il achetait à Newport, Boston et New-York. Elles ne firent que s'amplifier quand le Dr. Jabez Bowen, arrivant de Rehebooth, ouvrit une boutique d'apothicaire, de l'autre côté du Grand-Pont, à l'enseigne de la licorne et du Mortier. On commença à parler plus précisément des drogues, des acides, et des métaux rares que cet étrange personnage lui commandait. Présument que Curwen possédait quelque secret médical, plusieurs malades vinrent le consulter. Sans s'engager, il ne les détrompa pas non plus et leur donna des potions de couleurs étranges qui restaient la plupart du temps sans effet. Quand cinquante ans furent passés et que Curwen n'avait pas vieilli de cinq ans, la rumeur s'épaissit et personne ne s'aventura plus à le fréquenter.

Des lettres et des journaux intimes de l'époque ont révélé une série d'autres motifs pour lesquels Joseph Curwen, après avoir été apprécié, fut craint et bientôt fuit comme la peste. Sa passion pour les cimetières dans lesquels il déambulait par tout temps et à toute heure était bien connue, bien que personne cependant ne constatât jamais la moindre profanation. Et puis on le voyait souvent galoper à des heures indues vers une ferme qu'il possédait sur la route de Pawtuxet et où il résidait en général pendant l'été. Il avait là deux serviteurs peu amènes, un couple âgé d'indiens Narangasset, à la fois domestiques et fermiers. L'homme était muet, couvert de scarifications étranges et la femme qui avait certainement du sang noir, d'une laideur repoussante. Adossé à la maison, il y avait un laboratoire où Curwen se consacrait à des expériences de chimie et les commissionnaires qui y livraient régulièrement des bouteilles ou des paquets parlaient entre eux des fourneaux, des fioles, des creusets et des alambics qu'ils y avaient entraperçus. Ils prédisaient à mots couverts qu'avant longtemps, le chimiste - mais en fait ils pensaient l'alchimiste - découvrirait la pierre philosophale. Les voisins les plus proches, les Fenner, dont la ferme se trouvait à 200 m de là, avaient aussi leur lot de bizarreries à raconter, notamment ces cris et ces

hurlements incessants qui provenaient de chez Curwen. Ils s'étonnaient également du nombre bêtes qui paissaient dans les pâturages. Comment un homme seul et ses deux serviteurs âgés pouvaient-ils consommer autant de lait, de viande ou de laine? D'autant que de nouveaux troupeaux étaient régulièrement acheminés de Kingstown. Enfin, quelque chose d'abominable devait forcément se tramer dans l'annexe, ce grand édifice de pierre qui ne possédait en guise de fenêtres que quelques meurtrières inaccessibles.

Les badauds du Grand-Pont avaient également beaucoup à dire sur la maison d'Olney Court. Pas tant sur la demeure actuelle bâtie en 1761, que sur la première maison avec ses plafonds bas et son grenier sans fenêtres dont la charpente avait été consciencieusement brûlée après la démolition. C'était sans doute moins mystérieux que la ferme, mais que dire de ces lumières qui brillaient à toutes les heures, de ces deux étrangers basanés, qui composaient la domesticité de la maison avec une vieille gouvernante française, laquelle marmonnait constamment des mélopées incompréhensibles? Que dire de l'énorme quantité de nourriture qui était livrée dans cette maison où ne vivaient pourtant que quatre personnes, de ces voix étouffées que l'on percevait à des heures tardives? Tout cela, ajouté aux rumeurs de Pawtuxet donna évidemment à la demeure d'Olney Street une réputation sulfureuse.

Dans les cercles plus élégants et plus évolués de Providence, Curwen faisait aussi l'objet de toutes les discussions. Commerçant qui comptait dans la ville, donateur important de l'église, il s'était vite fait des relations dans la bonne société où sa compagnie, sa conversation raffinée, quoique rare, et ses manières d'anglais cultivé acquises à Londres et en Orient étaient très appréciées. Sans oublier qu'il venait d'une excellente famille, les Curwen ou Corwin de Salem, et n'avait besoin d'aucune recommandation en Nouvelle-Angleterre. Cependant Joseph Curwen appréciait peu la compagnie. Bien que n'ayant jamais fermé sa porte à un visiteur, il se montrait d'une telle froideur que personne n'aurait vraiment su quoi lui dire pour l'intéresser.

Son attitude dénotait une arrogance sardonique et mystérieuse comme si la fréquentation d'entités étranges et formidables rendait le commerce des humains fade et ennuyeux. Quand le Dr. Checkley, arriva en 1738 de Boston pour devenir recteur de l'église du Roi, en esprit curieux et éclairé qu'il était, il ne manqua pas d'aller visiter ce personnage dont tout le monde lui parlait. Mais leur entretien fut abrégé par le sentiment morbide qu'il éprouva. Un jour d'hiver, Charles Ward confia à son père à qui il parlait de Curwen, qu'il donnerait cher pour savoir ce que le vieil alchimiste avait pu dire au clergyman. Personne ne le sut jamais, tant il se refusa à le divulguer. On nota cependant qu'il avait été profondément perturbé par cette visite et que jamais il ne put en parler sans perdre de sa jovialité légendaire.

Mais ce fut pour une raison plus évidente encore qu'un autre érudit de cette époque évita tout contact avec ce reclus détestable. En 1746, John Merritt, un vieux gentleman anglais, féru de sciences autant que de littérature arriva de Newport à Providence et se fit bâtir une superbe maison de campagne dans le Neck, qui est à présent le plus beau quartier résidentiel de la ville. Il menait grand train, avait un cocher, des domestiques en livrée – les seuls de la ville– et s'enorgueillissait de son grand télescope, de son microscope et de sa magnifique bibliothèque de livres anglais et latins. Ayant appris que Curwen possédait la plus belle bibliothèque de Providence, M. Merritt décida de lui rendre visite. Il fut curieusement mieux reçu que les autres visiteurs. L'admiration qu'il montra pour les ouvrages de son hôte qui couvraient la philosophie, les sciences, qui comprenaient des auteurs rares, entre autres Paracelse, Van Helmont, Sylvius, Boyle et Boerhaave, enchantait Curwen qui l'invita à venir visiter sa ferme, chose qu'il n'avait jamais faite pour quiconque auparavant. Ils partirent immédiatement en empruntant le fiacre de M. Merritt.

Celui-ci reconnut volontiers qu'il n'avait rien vu de réellement horrible dans la ferme, mais que par contre les livres d'alchimie, de thaumaturgie, de théologie que Curwen conservait dans une pièce séparée lui avaient inspiré un sentiment d'horreur qui ne s'était jamais

dissipé. Il est possible que l'expression du visage de son hôte pendant qu'il en parlait y ait été pour quelque chose. Toujours est-il que cette collection, outre quelques titres classiques que M. Merritt ne lui envoyait pas vraiment, comptait quasiment tous les ouvrages des cabalistes, démonologistes et autres sorciers connus, tous les trésors abjects de l'alchimie et de l'astrologie: Hermes Trismegistus (dans l'édition de Ménard), le Turba Philosophorum, le Liber Investigationis de Geber, la Clé de la sagesse d'Artéphius, évidemment le Zohar, les oeuvres d'Albertus Magnus publiées par Peter Jammy, l'Ars Magna et Ultima de Raymond Lully dans l'édition introuvable de Zetsner, le Thesaurus Chemicus de Roger Bacon, le Clavis Alchimiae de Fludd, le De Lapide Philosophico de Trithemius etc... etc... ils étaient tous là! Les cabalistes juifs du moyen-âge, et les auteurs arabes n'étaient pas en reste et M. Merritt pâlit en prenant entre ses mains un volume magnifiquement relié et dénommé Quanoon-e-Islam, dont il s'aperçut que il était en réalité le Necronomicon écrit par l'arabe fou Abdul Alhazred qui fut interdit après les rumeurs persistantes de monstruosité et de rites innommables qui avaient été perpétrés quelques années auparavant à Kingsport, un petit village de pêcheurs de la province de Massachussets.

Mais bizarrement, ce fut un détail mineur qui perturba le plus le vénérable gentleman. Sur la grande table d'acajou, il y avait une copie très endommagée du Borellus. Le livre était ouvert environ en son milieu et il était annoté et raturé avec une telle rage entre les lignes imprimées, que le visiteur ne put s'empêcher de l'examiner. Était-ce la nature du texte, la fièvre avec laquelle Curwen avait écrit, il n'aurait pu dire pourquoi ce paragraphe l'avait tant affecté, ni pourquoi il se le rappela jusqu'à son dernier soufla. Il retranscrivit le passage dans son journal et alla même un jour jusqu'à le réciter à son ami le Dr. Checkley, sans finalement aller jusqu'au bout tant ce dernier semblait perturbé. Voici ces quelques lignes:

*«Les sels animaux essentiels se peuvent ainsi préparer et conserver pour permettre à icelui de posséder Arche de Noé en son cabinet et d'invoquer Belle Forme d'Animal à son plaisir. Par*

*telle mestode entreprise sur sels Essentiels de restes humains, sans Nécromancie criminelle aucune, d'invoquer la Forme d'un ancêtre défunt à partir de la Poussière en laquelle son enveloppe charnelle a été purifiée par le feu.»*

Ce fut cependant sur les docks, au sud de Town Street que les pires rumeurs coururent sur Joseph Curwen. Les marins sont des gens simples, rudes mais superstitieux. Et ceux-là même qui embarquaient sans inquiétude sur des brigantins chargés de rhum, de mélasse ou d'esclaves redoutables, sur des bateaux corsaires, sur les trois-mâts des compagnies Crawfords ou Tillinghast, ne pouvaient s'empêcher de se signer ou d'esquisser un autre geste de protection dès qu'ils apercevaient cet homme blond, à la silhouette maigre, à la jeunesse suspecte, au regard fuyant, entrant dans ses entrepôts de Doubloon Street ou discutant avec les capitaines des navires de sa compagnie. Les matelots de Curwen, hommes de sac et de cordes recrutés à la Martinique, à la Havane, à Saint-Eustache ou à Port-Royal, ses capitaines, ses employés, tous le haïssaient et le redoutaient, principalement à cause de la fréquence avec laquelle les équipages étaient renouvelés. Lors d'une escale, les marins allaient naturellement à terre et certains étaient chargés de telle ou telle course, parfois à la ferme de Pawtuxet Road. Mais quand le moment était venu d'appareiller, il en manquait invariablement un ou deux à l'appel. Un détail n'était pas passé inaperçu: ceux qui étaient allés à la ferme n'en étaient jamais revenus. Naturellement, beaucoup d'entre eux désertaient après avoir entendu les rumeurs circuler sur les docks de Providence. Toujours est-il que le recrutement devint un problème de plus en plus insoluble.

Vers 1760, Joseph Curwen était devenu un véritable paria, soupçonné d'abominations, de pactes avec les forces démoniaques, d'autant plus menaçants qu'ils ne pouvaient être nommés, compris ou prouvés. La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut sans doute la disparition des soldats en 1758. A cette époque, deux régiments en route pour la Nouvelle-France, stationnèrent à Providence. Leurs effectifs se mirent à



diminuer inexplicablement, bien au-delà du taux habituel des désertions. On avait remarqué les fréquentes conversations que Curwen entretenait avec les Habits-Rouges et quand les disparitions commencèrent, on se rappela bien sûr celles des marins. Que se serait-il produit si les régiments n'avaient pas reçu leur ordre de marche, personne n'aurait pu le dire.

Entretiens, les affaires de l'armateur prospéraient. Il avait quasiment le monopole du salpêtre, du poivre noir et de la cannelle et devançait tous ses concurrents, à l'exception de Brown, dans l'importation de cuivre, d'indigo, de coton, de laine, de sel, de gréments, de papier et de marchandises anglaises de toutes sortes. Nombre de boutiques, comme celles de James Green, à l'enseigne de l'Eléphant à Cheapside, des Russel, à l'enseigne de l'Aigle d'Or de l'autre côté du Grand-Pont, de Clarke et Nightingale à l'enseigne de la Poêle à Frire et du Poisson près de la Maison du Café dépendaient presque exclusivement de lui pour leur approvisionnement. Et ses affaires avec les distilleries, les laiteries, les éleveurs de Narangasset et les chandelleries de Newport firent également de lui un des premiers exportateurs de la colonie.

Bien qu'il fût honni, Curwen ne manquait pas d'esprit civique. Quand la Maison des Colonies brûla, il contribua généreusement aux loteries grâce auxquelles la nouvelle Maison en briques rouges –qui existe toujours dans l'ancienne rue principale- fut reconstruite en 1761 et il racheta les livres qui avaient disparu dans l'incendie. Après la tempête d'octobre, il participa à la reconstruction du Grand-Pont, ainsi qu'aux loteries destinées à financer les travaux de pavement de la place du Marché et de Town Street, qui étaient encore en terre battue. C'est à cette époque également qu'il fit construire sa nouvelle maison ornée d'une magnifique porte sculptée. Enfin, le jour où les fidèles de Whitefield décidèrent de quitter l'église du Dr. Cotton et de fonder leur propre église de l'autre côté du Grand-Pont, Curwen les suivit. Sa ferveur et son assiduité aux offices diminuèrent bientôt pour néanmoins reprendre de plus belle afin de rompre l'isolement dans lequel il se trouvait et qui nuisait à la bonne marche de ses affaires.

La vision de cet homme étrange, pâle, jeune encore, quoique vieux d'au moins un siècle à présent, tentant de survivre face à cette vague de peur et de détestation était à la fois repoussante et pathétique. Mais le pouvoir de l'argent et ses bonnes actions publiques finirent par diminuer un peu l'aversion dont il était l'objet, surtout lorsque les disparitions de marins cessèrent. Il devait probablement se montrer plus prudent dans ses expéditions nocturnes, car plus personne ne le vit errer dans les cimetières. Les rumeurs de cris et de livraisons incessantes à la ferme de Pawtuxet diminuèrent en proportion. Sa consommation de bétail et de nourriture restait cependant anormalement élevée, de même que celle d'esclaves. Mais, jusqu'aux recherches approfondies de Ward dans les livres de comptes de Curwen retrouvés à la bibliothèque Shepley, personne ne fit jamais de rapprochement entre le grand nombre de noirs importés de Guinée jusqu'en 1766 et le très petit nombre de certificats ventes aux marchands du Grand-Pont, ou directement aux planteurs de la région de Narangassett. A n'en pas douter, cet abominable personnage était doué d'ingéniosité et de ruse et il en fit usage sentant que leur exercice était devenu indispensable.

Hélas, les effets de ce raccommodage tardif avec la population ne furent pas à la hauteur de ses espérances. On continuait malgré tout de l'éviter et de s'en méfier, ne serait-ce qu'à cause de son âge apparent et il comprenait bien que ses affaires auraient à en souffrir tôt ou tard. Ses études et ses expériences, quelles qu'elles aient pu être, nécessitaient de gros moyens et il lui était à présent impossible de déménager encore une fois, en perdant à coup sûr la fortune et les privilèges qu'il avait acquis. Le sens commun imposait qu'il accommodât ses relations avec les bonnes gens de Providence, de façon à ce que sa présence ne provoquât plus ni chuchotements dans les conversations, ni départs précipités aux motifs enfantins, ni cette atmosphère générale de malaise et de tension qui entourait toutes ses apparitions. Ses employés, réduits à présent à la lie

que plus personne ne voulait engager lui donnait bien du souci et il ne parvenait à tenir ses capitaines et leurs équipage que par des expédients sinistres: une reconnaissance de dette, une hypothèque, un secret honteux. On rapporte dans plusieurs journaux intimes que c'est évidemment par sorcellerie que Curwen arrivait à les déterrer: seules des conversations avec les morts pouvaient lui permettre de découvrir tous ces renseignements qu'il menaçait à présent de divulguer.

C'est à cette époque que le génie du désespoir lui souffla une dernière idée pour reprendre sa place dans la communauté. Jusqu'alors quasiment ermite, il entreprit de se marier avec une demoiselle dont la position sociale rendrait dorénavant impossible l'ostracisme dont il était l'objet. Peut-être avait-il d'ailleurs d'autres raisons plus profondes, des raisons au-delà de la raison humaine, que seul un historien aurait pu suspecter à la lecture de ses papiers un siècle et demi après sa mort. De cela rien n'est, ni ne sera jamais établi. Naturellement, il était bien conscient de l'horreur qu'il inspirait et de l'accueil qui serait réservé à toute avance amoureuse. Aussi, devait-il se trouver une fiancée dont les parents pourraient être influencés par des moyens adéquats. Les candidates n'étaient pas nombreuses étant données ses exigences en matière de beauté, d'éducation et de position sociale. Le résultat de ses recherches se réduisit finalement à une seule famille, celle d'un de ses plus anciens capitaines, Dutee Tillinghast, veuf à la réputation irréprochable, issu d'une des plus anciennes lignées de Providence, dont la fille unique Elisa, mis à part la fortune, remplissait toutes les conditions posées par Curwen. Le pauvre capitaine Tillinghast était totalement sous la coupe de son armateur et après une entrevue terrible dans sa maison de Power's End, il finit par consentir à cette union blasphématoire.

Elisa Tillinghast avait dix-huit ans et avait été élevée le mieux possible, compte tenu des moyens limités de son père. Elle avait fréquenté l'école Stephen Jackson en face du Palais de Justice et avait reçu de sa mère l'éducation d'une jeune fille de bonne famille, jusqu'à ce qu'elle soit emportée par la variole en 1757. On peut encore voir une des broderies qu'elle fit à l'âge de treize ans à la Société Historique de Rhode Island. Après la mort de sa mère, elle resta dans la maison avec pour seule domestique une vieille noire. Une dispute très pénible dut avoir lieu avec son père à propos de ce mariage, mais, on n'en a trouvé aucune trace. Une chose est cependant établie: ses fiançailles avec le second

officier de chez Crawford Enterprise furent rompues. Le mariage fut célébré le 17 mars 1763 à l'église Baptiste, par le révérend Samuel Windsor, en présence de la bonne société de Providence. La Gazette a relaté brièvement l'évènement, mais dans tous les exemplaires qui en existent encore, l'article a été coupé ou déchiré. Ward est malgré tout parvenu à en retrouver une copie intacte dans les archives d'un collectionneur privé. L'article est rédigé ainsi:

*Ce Lundi soir, M. Joseph Curwen, marchand en notre bonne ville, a été uni à Mlle Elisa Tillinghast, fille du Capitaine Dutee Tillinghast, une jeune fille qui alliant, à un grand mérite une parfaite beauté, fait honneur à la noble institution du mariage et en perpétuera la félicité.*

Une série de lettres de la famille Durfee-Arnold, découvertes par Charles Ward dans la collection privée de l'honorable Melville F. Peters, montre que cette union monstrueuse avait en réalité provoqué une vague d'indignation générale. Ceci n'entama pas pour autant le crédit et l'influence de Tillinghast et Joseph Curwen se mit à recevoir des gens qui, autrement, n'auraient jamais consenti à franchir le seuil de sa porte. Mais cette acceptation n'était pas entière et Elisa eut quand même à souffrir des conséquences sociales de son mariage forcé. Quoiqu'il en soit, le mur d'ostracisme était entamé et ce d'autant que le jeune marié déployait à l'égard de sa femme des trésors de gentillesse et d'attention qui étonnèrent tout le monde. Il n'y eut plus aucune manifestation bizarre dans la maison d'Olney Court et bien que Curwen s'absentât souvent pour se rendre à la ferme de Pawtuxet Road, dans laquelle sa femme ne fut jamais admise, il semblait enfin être devenu un citoyen comme les autres. Une seule personne lui conserva une haine féroce: le jeune officier de marine dont les fiançailles avaient été brutalement rompues. Ezra Weeden avait juré de se venger et les projets qu'il nourrissait, avec une hargne tenace ne présageaient rien de bon pour celui qu'il considérait comme un usurpateur.

Le 17 mai 1765 naquit la fille unique de Joseph Curwen, Ann. Elle fut baptisée par le Révérend John Graves de l'église épiscopaliennne du Roi que les époux fréquentaient depuis leur mariage, sorte de compromis religieux entre leurs églises respectives, Congrégationnelle et Baptiste. La mention de cette naissance, de même que celle de leur mariage ont été

supprimées des différents registres officiels où elles étaient censées apparaître. Charles Ward ne les découvrit, avec beaucoup de difficulté, qu'après avoir appris que la veuve de Curwen avait changé de nom, un nom familial qui provoqua chez lui un regain d'intérêt fébrile et qui le fit peut-être basculer dans la folie. En correspondant avec les héritiers du Dr. Graves, il apprit que celui-ci avait dû fuir avant la révolution à cause de ses opinions loyalistes, mais qu'il avait pris la précaution d'emporter une copie des registres de l'église du Roi. Il avait exploré cette piste sachant qu'Ann Tillinghast, son arrière-arrière-grand-mère était épiscopaliennne.

Peu après la naissance de sa fille, événement qu'il accueillit avec une exaltation qu'on ne lui connaissait pas, Curwen décida de poser pour son portrait. Il avait choisi un peintre d'origine écossaise, Cosmo Alexander, qui résidait à Newport où il avait acquis une petite célébrité après que l'on eut su qu'il avait été jadis le maître de Gilbert Stuart. On racontait que le tableau avait été peint directement sur un panneau de bois de la bibliothèque dans la maison d'Olney Court, mais on ne savait rien de son emplacement exact. A cette époque, Curwen paraissait extraordinairement absent et étourdi; il passait le plus clair de son temps à la ferme de Pawtuxet Road. Il était comme suspendu, dans l'imminence de quelque découverte extraordinaire, forcément liée à l'alchimie, car il avait déménagé la presque totalité des ouvrages qui en traitaient, de la maison d'Olney Court à la ferme.

Son apparent civisme ne s'était pas démenti et il ne manquait jamais une occasion d'aider des personnalités comme Stephen Hopkins, Joseph Brown et Benjamin West à élever le niveau culturel de la ville, pour atteindre celui de Newport, où le mécénat était beaucoup plus développé. En 1763, il avait aidé Damien Jenckes à monter sa librairie, dont il était devenu le meilleur client. Il avait également secouru la Gazette de Providence quand elle avait connu quelques difficultés financières. En politique, il soutenait ardemment le gouverneur Hopkins contre Ward - très influent à Newport - éternelle rivale de Providence. Hopkins avait fait un discours brillant à Hacher's Hall en 1765 pour réclamer la scission des quartiers nord de Providence en une ville propre où il avait évidemment une influence prépondérante. Ceci, plus que toute autre action, contribua à atténuer les préjugés que l'on pouvait avoir contre lui. Mais Ezra Weeden, qui continuait de l'espionner sans relâche, brocarda son engagement politique et ses initiatives charitables qui n'étaient, disait-il à tous vents, qu'une

couverture pour des trafics innommables avec les abîmes du Tartare. Le vindicatif jeune homme se lança dès lors dans une enquête systématique de tout ce que Curwen entreprenait. Chaque fois qu'il était au port, il passait des heures à surveiller les entrepôts de l'armateur et s'en approchait silencieusement à la moindre lumière, sur une petite embarcation qu'il avait toujours prête. Pour autant que possible, il surveillait aussi très étroitement la ferme de Pawtuxet Road et fut même sauvagement mordu par un des chiens que les indiens avaient lâchés une nuit sur lui.

### 3

**E**n juillet 1766, un changement brusque s'opéra sur Joseph Curwen que ne manquèrent pas de noter les habitants de Providence. Son air d'attente perpétuelle cessa brusquement, laissant place à un sentiment non dissimulé d'exaltation et de triomphe. Il semblait avoir du mal à ne pas divulguer ce qu'il avait découvert; mais la nécessité du secret dut finir par l'emporter sur l'envie de faire connaître sa joie, car on en apprit jamais davantage. C'est après cette métamorphose soudaine et radicale que le sinistre personnage commença à étonner tout le monde en révélant des informations que seules des personnes depuis longtemps disparues auraient pu connaître.

Les activités mystérieuses de Curwen ne cessèrent pas pour autant. Au contraire même, elles s'étaient multipliées de telle sorte qu'il déléguait de plus en plus ses affaires maritimes à ses capitaines qu'il soumettait à une peur indicible, bien pire que celle de la ruine. Il abandonna complètement le commerce des esclaves sous prétexte que les profits y étaient en baisse constante. Tout son temps libre, il le passait à la ferme et les rumeurs se remirent à circuler sur sa présence sinon aux abords des cimetières, du moins dans des endroits qui avaient un rapport avec les morts, tant est si bien qu'on finit par se demander si ses changements d'habitude de naguère étaient bien sincères. Entretemps, Ezra Weeden, bien que ses périodes d'espionnage fussent intermittentes et courtes à cause de ses voyages en mer, persistait dans son idée de vengeance et

surveillait les affaires de Curwen comme il ne l'avait jamais fait.

Dans ces périodes troublées, alors que les colons semblaient bien déterminés à résister au Sugar Act, qui entravait le trafic maritime, beaucoup des mouvements suspects des vaisseaux de l'armateur furent pris pour de la résistance. La contrebande était devenue la règle à Narangasset Bay et les débarquements nocturnes de marchandises interdites allaient bon train. Mais Weeden, qui nuit après nuit suivait les barges et les sloops qui quittaient les docks Curwen de Town Street eut rapidement la conviction que ce n'était pas que les corvettes de Sa Majesté que l'armateur voulait éviter. Avant 1766, ces bateaux, affectés pour la plupart au transport des nègres, traversaient la baie et accostaient juste au nord de Pawtuxet. Les esclaves étaient débarqués, conduits d'abord en haut de la falaise, puis, à travers la campagne, jusqu'à la ferme où ils étaient enfermés dans le sinistre bâtiment de pierres aux fenêtres étroites. Après juillet 1766, l'importation d'esclaves cessa brusquement et l'armateur abandonna ses expéditions nocturnes. Mais en 1767 les habitudes de Curwen changèrent encore une fois. A nouveau, les barges quittaient les docks de nuit et descendaient la baie assez loin, peut-être jusqu'à Namquit Point, où elles étaient chargées de marchandises provenant de navires mystérieux, de très grande taille et d'apparence variable. La cargaison était ensuite déposée sur le rivage à l'endroit habituel, puis, transportée jusqu'à la ferme pour être finalement enfermée dans le même bâtiment qui naguère recevait les nègres. Elle était presque entièrement composée de boîtes oblongues et lourdes qui n'étaient pas sans rappeler des cercueils.

Weeden surveillait toujours la ferme avec la même assiduité, s'y rendant si possible chaque nuit et ne laissant jamais passer une semaine, sauf si le sol était recouvert de neige ce qui risquait de trahir sa présence. Mais même dans ce cas, il s'en approchait aussi près que possible en empruntant les routes fréquentées, ou la rivière gelée, afin d'inspecter les traces qui auraient pu être laissées. Comme cette surveillance était régulièrement interrompue par ses devoirs maritimes, il finit par engager un compagnon de taverne nommé Eleazar Smith, pour le remplacer lors de ses absences. Certes, à eux deux, ils auraient pu faire circuler nombre de rumeurs extraordinaires. Mais ils s'en gardèrent bien, sachant que cette publicité aurait mis leur gibier sur ses gardes, ce qui aurait compromis leurs investigations. Or,

il leur fallait apprendre quelque chose d'indiscutable avant d'entreprendre toute action. Ils avaient certainement dû découvrir des choses surprenantes, et Charles Ward regretta plusieurs fois devant ses parents que Weeden ait finalement brûlé son journal. Tout ce qu'on peut savoir sur leurs découvertes se limite à quelques notes qu'Eleazar Smith a jeté de façon décousue dans son carnet, ainsi qu'à des lettres et des journaux de l'époque, où l'on rapporte que la ferme était la partie visible d'une abomination cachée dont l'étendue et la profondeur ne pouvaient être clairement appréhendées.

Rapidement, Weeden et Smith furent convaincus qu'un réseau de tunnels et de catacombes, peuplés de serviteurs nombreux et étranges, s'étendait sous la ferme. La maison était une vieille bâtisse qui datait du milieu du 17<sup>ème</sup> siècle, avec une énorme cheminée, des fenêtres à croisillons de plomb et, à l'endroit où le toit touchait presque le sol, un appentis orienté au nord qui servait de laboratoire. Elle était isolée, bien l'écart des autres maisons, si bien qu'à en juger par toutes les voix qu'on y entendait, elle devait être accessible par un passage souterrain. Jusqu'en 1766, ces voix étaient plutôt des marmonnements et des chuchotements entrecoupés de chants et d'invocations. Après, elles prirent une forme singulière et terrible, couvrant toute le spectre sonore, du consentement accablé aux explosions de furie ou de douleur, des grondements sourds aux supplications, des halètements avides aux cris de protestation. Ces voix s'exprimaient dans différentes langues, toutes connues de Curwen, dont la voix grinçante était souvent reconnaissable dans ses accès de reproches et de menaces. Parfois, il semblait que de nombreuses personnes occupaient la maison: Curwen, des prisonniers et des gardes. On percevait souvent des intonations étranges telles que ni Weeden, ni Smith n'en avait jamais entendues. Ces conciliabules n'étaient pas sans rappeler les anciens tribunaux de l'inquisition, Curwen exhortant sans cesse des prisonniers terrifiés à lui livrer des informations qu'ils n'avaient peut-être même pas.

Weeden a retranscrit dans des notes plusieurs fragments de conversations tenues en anglais, en français et en espagnol, hélas il n'en reste rien. Il a cependant raconté que, mis à part quelques conversations sordides relatives à d'anciennes affaires de familles de Providence, la plupart des discussions se rapportaient à des faits scientifiques ou historiques,



parfois très anciens. Un jour, par exemple, Curwen interrogea un personnage tour à tour maussade et exalté à propos du carnage perpétré en 1370 à Limoges par le Prince Noir, comme s'il pouvait détenir des informations secrètes à ce sujet. Il demanda au prisonnier – à supposer que c'en fût un – si l'ordre du massacre avait été donné à cause du signe du Bélier trouvé sous l'autel de la crypte romaine de la cathédrale ou si l'Homme Noir de la Haute-Vienne avait prononcé les Trois Mots. N'obtenant pas de réponse, l'inquisiteur en arriva à quelques moyens extrêmes car on entendit un cri aigu suivi d'un moment de silence et enfin d'un bruit sourd.

Il n'y eut jamais de témoin oculaire à ces interrogatoires, car de lourds rideaux étaient toujours tirés. Une fois cependant, au cours d'une conversation dans une langue inconnue, Weeden aperçu une ombre sur le rideau qui lui rappela un spectacle de marionnettes donné à Hacher's Hall à l'automne 1764 par un homme de Germantown, Pennsylvanie qui le présentait ainsi:

*Vue de la cité fameuse de Jérusalem où vous verrez le temple de Salomon, le trône royal, les tours et les collines ainsi que le calvaire de notre Sauveur des jardins de Gethsémané jusqu'au sommet du mont Golgotha. Un tableau terrible, digne de votre curiosité.*

L'espion qui avait rampé jusqu'à la fenêtre, ne put s'empêcher de tressaillir, donnant ainsi l'alarme aux indiens qui lâchèrent les chiens sur lui. Après cet épisode, on n'entendit plus aucune conversation. Weeden et Smith en conclurent que Curwen avait dû transférer ses activités dans les souterrains.

L'existence de ces souterrains ne faisait pas de doute et ce pour plusieurs raisons. Des cris et des gémissements montaient de temps à autre du sol en des endroits éloignés de toute habitation. Ensuite, cachée par les buissons, le long de la rivière, là où les hautes terres descendent rapidement vers la vallée de Pawtuxet, on découvrit un jour une arche maçonnée, fermée par une porte de chêne sculpté qui était certainement l'entrée d'une crypte dans la colline. Weeden souligna à plusieurs reprises que les ouvriers qui venus la construire avaient dû passer totalement inaperçus, mais quand et pourquoi elle avait été creusée, il était incapable de le dire. On sait cependant que Curwen avait l'habitude de mettre ses marins à toutes sortes de besognes. Pendant les fortes

pluies du printemps 1769, les deux guetteurs surveillèrent de près le bord de la rivière, dans l'espoir qu'une autre entrée serait mise à jour par les eaux. Leur persévérance fut seulement récompensée par la découverte de restes animaux et humains dans un charnier mis à jour par l'inondation. On aurait pu trouver à cela une explication rationnelle, comme la présence de nombreuses fermes aux alentours et l'existence d'anciens cimetières indiens, très nombreux dans la région, mais Weeden et Smith avaient une autre théorie.

C'est en janvier 1770 alors que les deux compères se demandaient vainement que penser de toutes leurs observations étranges, que se produisit l'incident du Fortaleza. Exaspéré par l'incendie criminel de la corvette Liberty à Newport, au cours de l'été précédent, la flotte royale, sous les ordres de l'amiral Wallace, avait nettement accru sa vigilance à l'encontre des navires étrangers. C'est ainsi que, sous les ordres du Capitaine Charles Leslie, la goélette Cygnet arraisonna un matin, après une brève poursuite, le Fortaleza de Barcelone, commandé par le Capitaine Manuel Arruda qui, selon le livre de bord, venait du Caire pour se rendre à Providence. Quand ils perquisitionnèrent le navire à la recherche de marchandises de contrebande, les douaniers constatèrent, à leur grande surprise que la cargaison, qui devait être transbordée sur une barge au large de Namquit Point, était constituée exclusivement de momies destinées au «Matelot ABC» dont le Capitaine Arruda refusa catégoriquement de révéler la véritable identité. La Vice-Amirauté de Newport fut bien embarrassée. D'un côté, il y avait la nature indiscutablement légale du chargement qui n'était évidemment pas de la contrebande. De l'autre, il y avait l'illégalité de l'anonymat du destinataire. On adopta comme souvent une demi-mesure: le navire serait relâché, mais ne pourrait accoster dans les eaux de Rhode Island. Plus tard, il a été semble-t-il aperçu dans la baie de Boston, mais jamais il n'est entré officiellement dans le port.

Cet incident étrange alimenta les conversations à Providence et tout naturellement, on fit le rapprochement avec le sinistre Joseph Curwen. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour établir un rapport évident entre ses études démoniaques, ses importations de produits chimiques, son goût morbide pour les cimetières et cette cargaison répugnante. A qui d'autre en ville des momies auraient-elles bien pu être destinées? Inquiet de ces nouvelles rumeurs, Joseph Curwen prit grand soin de

discourir nonchalamment des vertus médicinales des baumes contenus dans les momies, pensant que cela rendrait l'affaire moins surnaturelle, tout en ne reconnaissant pas y être mêlé. Weeden et Smith, bien entendu, ne furent pas dupes et échafaudèrent les théories les plus insensées sur Joseph Curwen et ses travaux monstrueux.

Au printemps suivant, il y eut de nouveau de fortes pluies et les guetteurs surveillèrent de près le bord de la rivière, derrière la ferme de Pawtuxet. De grandes parcelles de terre furent emportées par les eaux qui mirent à jour de nouveaux ossements, mais aucune caverne n'apparut.

Dans le village de Pawtuxet, un mile en aval, là où la rivière coule en cascade sur une terrasse rocheuse, un nouvel incident se produisit. A l'endroit où quelques vieilles baraques s'accrochent désespérément à flanc de colline et où les barques des pêcheurs se bercent sur les docks endormis, on aperçut des objets flottants le long de la rivière, qui se découvraient, l'espace d'un instant, au moment de basculer dans la cascade. On sait bien que la région de Pawtuxet abonde de vieux cimetières et les pluies avaient été particulièrement violentes cette année. Mais des pêcheurs qui se trouvaient près du pont furent terrifiés par le regard d'un de ces objets, à l'instant de sa chute, et par le petit cri d'un autre, qui pourtant avait depuis longtemps dépassé l'état habituel des choses qui crient. Smith se hâta sur les lieux, sans Weeden qui était en mer à ce moment. Mais il ne vit aucune trace, car une petite avalanche avait laissé sur place un mur de terre et d'arbustes. Il tenta bien de creuser un peu mais se découragea vite par l'insuccès de son entreprise. On peut se demander comment aurait réagi le persévérant et vindicatif Weeden, s'il avait été à terre à cette époque.

**A** l'automne 1770, jugeant qu'il avait amassé suffisamment de preuves, Weeden décida qu'il était grand temps de parler de ses découvertes, d'autant qu'il avait maintenant un deuxième témoin ce qui écarterait toute suspicion de jalousie et de désir de vengeance. Il commença par se confier au Capitaine de l'Entreprise, James Matthewson, parce que d'une part, il le connaissait bien et ne craignait pas qu'il mette sa parole en doute et que d'autre part il était suffisamment influent en ville pour être à son tour écouté avec respect. Ils se rencontrèrent dans une des salles privées de la taverne Sabin qui se trouve sur les docks, en présence de Smith qui pouvait corroborer les déclarations de Weeden. Le Capitaine Matthewson fut très impressionné par le récit des deux jeunes gens. Comme presque tout le monde à Providence, il nourrissait les plus noirs soupçons à l'encontre de Joseph Curwen. Il leur demanda à peine quelques précisions, mais à la fin de l'entretien, leur fit promettre avec solennité de garder un secret absolu. Il transmettrait, disait-il, le récit à une dizaine de citoyens éminents de Providence, parmi les plus érudits, dont il accepterait le verdict par avance et suivrait n'importe quel conseil qu'ils voudraient bien lui donner. En tous les cas, le secret était essentiel, car ce n'était une affaire ni pour la police, ni pour la milice de la ville. Et surtout, il fallait garder le public dans l'ignorance, afin d'éviter la terrible panique de Salem qui avait fait fuir Curwen un siècle plus tôt.

Les personnes de confiance à contacter étaient d'après lui: le Dr. Benjamin West, dont l'article sur le transit de Vénus prouvait qu'il était un scientifique de premier plan; le Révérend James Manning, Recteur de l'Université, qui venait juste d'arriver de Warren et qui logeait provisoirement dans la nouvelle école de King Street; l'ex-gouverneur Stephen Hopkins, homme aux idées modernes, qui avait été membre de la Société de Philosophie de Newport; John Carter, éditeur de la Gazette; les quatre frères Brown, John, Joseph, Nicolas et Moses, très appréciés à Providence, Joseph étant en outre un scientifique amateur; le vieux Dr. Jabez Bowen, homme d'érudition considérable qui avait eu affaire à Curwen; et le Capitaine Abraham Whipple, téméraire corsaire, sur lequel on pouvait compter pour mener une éventuelle expédition punitive. En cas de réponse

favorable, on se réunirait pour une discussion collective, où l'on déciderait notamment si le Gouverneur de la Colonie, Joseph Wanton, devait ou non être tenu informé avant d'entreprendre quoique ce soit.

La mission du Capitaine Matthewson réussit au-delà de toute espérance, car si deux des personnes contactées se montrèrent quelque peu sceptiques quant aux implications surnaturelles du récit de Weeden, toutes s'accordèrent sur la nécessité du secret et d'une action concertée. Il était évident que Curwen constituait une menace pour ville et la colonie et qu'il devait à tout prix être mis hors d'état de nuire. En décembre 1770, le groupe de notables fut convié à une réunion organisée chez Stephen Hopkins, afin de débattre des mesures à adopter. Les notes de Weeden furent lues en détail et on invita l'auteur ainsi que Smith à en préciser certains points. Un sentiment de crainte flottait sur l'assemblée, mêlé cependant à une sourde détermination que le Capitaine Whipple résuma parfaitement par une série de jurons et d'insanités. Une action en dehors de la stricte légalité leur paraissait indispensable et il fut décidé de ne pas mettre le Gouverneur au courant. Avec les pouvoirs occultes dont il disposait apparemment, Curwen ne serait pas homme à céder à un simple avis d'expulsion. Il en résulterait peut-être des représailles, et même si ce sinistre personnage s'exécutait, on ne ferait que déplacer le problème vers une autre communauté. C'était une époque anarchique et des hommes qui avaient nargué les percepteurs du Roi n'allaient pas reculer face une situation autrement grave. Il fallait surprendre Curwen dans sa ferme de Pawtuxet avec une troupe de corsaires décidés et lui donner une dernière chance de s'expliquer. S'il n'était qu'un fou s'amusant à contrefaire des voix dans des conversations imaginaires parsemées de gémissements et de hurlements, on le ferait interner. Mais si c'était quelque chose de plus grave, si les horreurs souterraines étaient avérées, alors lui et tous ses serviteurs devraient mourir. Cela pourrait se faire en douceur et ni la veuve ni son père ne sauraient jamais ce qui s'était passé.

Alors que ces discussions allaient bon train, un incident se produisit en ville, si terrible et si inexplicable que pendant quelques temps on ne parla que de cela à plusieurs miles à la ronde. Par une nuit de janvier, une de ces belles nuits où le sol enneigé est éclairé par la lune, une série de hurlements terribles résonnèrent sur la rivière et la colline. Les habitants de Weybosset Point, tirés de leur sommeil en sursaut, allèrent à leurs fenêtres

et virent une forme blanche qui courait sur le terrain situé en face de la Tête de Turc. Au loin, des chiens aboyaient, mais ils cessèrent aussitôt qu'ils entendirent la clameur de la ville éveillée. Plusieurs groupes d'habitants munis de lanternes et armés de mousquets se dépêchèrent d'aller sur les lieux, mais ils ne remarquèrent rien. Le lendemain, le cadavre d'un homme gigantesque et musculeux, complètement nu, fut découvert sur la glace près des piliers sud du Grand-Pont, non loin du dock qui longe la distillerie Abott. Son identité demeurait inconnue et fit l'objet de toutes les spéculations et de toutes les rumeurs. Ce sont surtout les anciens qui en parlaient à voix basse, car ce visage rigide aux yeux révulsés leur rappelait un souvenir. Ces traits hideux ressemblaient, c'était évidemment impossible, à ceux d'un homme qui était mort il y a plus de cinquante ans. Ezra Weeden qui avait assisté à cette découverte, se rappelant les aboiements de la nuit précédente, longea Weybosset Street et traversa le pont Muddy Dock où les cris avaient commencé. En arrivant à la limite du district, là où les rues convergent dans Pawtuxet Road, il trouva des traces étranges dans la neige. Le géant nu avait été poursuivi par des hommes et leurs chiens et on distinguait clairement les empreintes qu'ils avaient laissées. Ils avaient abandonné leur poursuite aux abords de la ville. Weeden sourit et suivit les empreintes jusqu'à leur point de départ et d'arrivée. C'était, comme il s'en doutait, la ferme de Joseph Curwen, mais une exploration de jour ne l'intéressait pas. Le Dr. Bowen pratiqua une autopsie sur le cadavre qui révéla des anomalies inquiétantes. L'appareil digestif de l'homme semblait être inutilisé et sa peau avait une étrange texture un peu grossière. Mettant à profit les bruits qui circulaient parmi les anciens sur sa ressemblance avec le forgeron Daniel Green, dont le petit-fils Aaron Hoppin était second chez l'armateur Curwen, Weeden, après une brève enquête, finit par découvrir où il était enterré. Cette nuit-là, une dizaine d'hommes se rendirent au cimetière nord, le long de Herrenden Street et ouvrirent son cercueil. Il était vide, comme ils s'y attendaient.

Entretiens, on s'était arrangé avec les cavaliers de la poste pour intercepter le courrier de Joseph Curwen. Peu avant l'incident du géant nu, une lettre d'un certain Jedediah Orne de Salem arriva. Des extraits en ont été transcrits et conservés dans les archives privées de la famille Smith. Ils sont rédigés ainsi:

*Je suis fort aise que vous continuiez de vous procurer les Choses Passées à votre manière et ne pense point que l'on fit mieux chez M. Hutchinson à Salem-village. Ce que vous envoyâtes ne fonctionna point, pour ce qu'il manquait une Chose ou pour ce que les Mots furent mal recopiés ou mal prononcés par moi. Me voici donc embarrassé. Je ne possède pas votre art de l'Alchimie pour appliquer Borellus et je comprends mal le VIIIème Livre du Necronomicon que vous me recommandâtes. Souffrez cependant que je vous rappelle la vigilance que nous devons apporter dans le choix de Ceux que nous appelons. Vous savez ce que dit M. Mather dans le Magnalia de ... et pouvez fidèlement juger qu'il rapporte des abominations. Je vous le dis encore, n'invoquez Personne que vous ne puissiez renvoyer, ce par quoi je veux dire Personne qui pourrait à son tour appeler quelque Chose contre laquelle vous seriez impuissant. Appelez les Mineurs, de peur que les Majeurs ne refusent de répondre et finissent même par vous commander. J'ai pris peur quand j'ai appris que vous saviez ce que Ben Zariatnatmik cache dans la Boîte d'ébène, car je sais Qui vous l'a révélé. Pour la deuxième fois, je vous demande de m'appeler par le nom de mon fils Jedediah et pas par le mien. Vous savez qu'on ne peut vivre trop longtemps dans cette communauté et vous connaissez ma nouvelle identité. Faites-moi savoir, je vous prie, ce que l'Homme Noir a appris de Sylvanius Cocidius dans la crypte. Enfin je serais votre obligé si vous daigniez me prêter le Manuscrit dont vous parlez.*

Une autre lettre de Philadelphie ne fut pas moins surprenante:

*Je suivrai vos ordres en envoyant les livres de compte par vos navires, mais je ne peux garantir leur date d'arrivée. Dans notre Affaire, j'ai besoin d'une dernière chose, mais je désire être sûr de vous bien avoir compris. Vous me dites qu'aucun Elément ne peut manquer si l'on veut un résultat*

*parfait, mais vous savez combien c'est difficile. Cela me semble un grand danger et un fardeau bien lourd d'emporter toute la boîte. En tout cas, en ville, dans les églises, c'est absolument impossible. Je sais les imperfections de Celui que j'ai Appelé en octobre et combien de Spécimens vivants vous avez dû utiliser avant de trouver la bonne Methode en 1766. Je me conformerai donc à vos recommandations en toutes choses. J'attends votre brick avec impatience et je vais chaque jour sur le quai de M. Biddle.*

Il y avait enfin une troisième lettre, mais elle était rédigée dans une langue et un alphabet inconnus. Dans un des carnets de Smith, Charles Ward a trouvé une suite de caractères bizarres recopiés plusieurs fois. Des linguistes de l'université Brown ont déclaré qu'il s'agirait d'amharique ou peut-être d'abyssin cependant, ils ont été incapables de traduire la lettre. Aucun des courriers détourné ne fut jamais été remis à Curwen et la disparition de Jedediah Orne de Salem, qui se produisit peu après, montre que ces hommes de Providence savaient agir fermement, et discrètement. La Société Historique de Pennsylvanie possède également des lettres reçue par le Dr Shippen qui attestent de l'existence d'un autre personnage très malsain à Philadelphie. D'autres actions furent décidées au cours de réunions secrètes tenues dans les entrepôts Brown. Lentement mais sûrement un plan de campagne se mettait en place destiné à éliminer Joseph Curwen et à en effacer à jamais le souvenir.

Ce dernier dut se douter de quelque chose, car on vit bientôt un air inquiet apparaître sur son visage. A toutes les heures, on remarquait sa voiture en ville et à Pawtuxet Road et, petit à petit, il finit par abandonner la fausse cordialité qu'il avait affectée pour dissiper les préjugés dont la ville l'accablait. Une nuit, les voisins les plus proches de la ferme, les Fenner, remarquèrent un faisceau lumineux qui, jaillissant d'une mystérieuse ouverture dans le toit du bâtiment aux meurtrières, se dirigeait vers le ciel, évènement dont ils firent rapidement part à John Brown de Providence. M. Brown était devenu le chef du groupe voué à l'élimination de Curwen et il confia aux Fenner qu'une action contre lui allait avoir lieu de manière imminente. Il jugea qu'il était indispensable de les prévenir du fait qu'immanquablement ils assisteraient au raid. Il leur raconta donc que Curwen



était un espion des douanes contre lequel les armateurs, les marchands et même les fermiers étaient très remontés. Il est impossible de dire si cette fable berna les fermiers qui avaient été témoin de tant d'évènements étranges. Toujours est-il qu'ils étaient tout disposés à attribuer n'importe quelle vilénie à cet homme si inquiétant. M. Brown leur confia la tâche de surveiller la ferme et de rapporter sans délai tout évènement qu'ils y observeraient.

## 5

**S**elon toute vraisemblance, le faisceau de lumière était la tentative ultime et mystérieuse d'un Curwen aux abois pour exécuter quelque nouvelle abomination et justifiait pleinement le déclenchement d'une action immédiate, par ailleurs préparée de longue date. Le journal de Smith rapporte que le vendredi 12 avril 1771, une troupe d'une centaine d'hommes se réunit dans la grande salle de la taverne du Lion d'or à Weybosset Point, de l'autre côté du pont. Etaient présents: John Brown, le Dr. Bowen qui avait apporté sa trousse de chirurgien, le Révérend Manning, pour une fois sans sa fameuse perruque – la plus grande de la colonie -, le Gouverneur Hopkins drapé dans une grande cape sombre et son frère Esak, dernière recrue du groupe, John Carter, le Capitaine Mathewson et enfin le Capitaine Whipple qui était chargé de mener la troupe. Ces derniers, installés dans une arrière-salle, mettaient au point les derniers détails de l'expédition. Après quoi le Capitaine Whipple émergea dans la grande salle, et donna ses instructions aux marins avant de leur faire prêter serment. Tous attendaient à présent l'arrivée d'Ezra Weeden qui était chargé de surveiller Curwen et de signaler son départ pour la ferme.

Vers 10h30 on entendit un grondement sourd sur le Grand-Pont, suivi d'un bruit de fiacre dans la rue. Il n'était plus nécessaire de s'attarder davantage, Curwen, suspect déjà condamné, venait de partir pour sa dernière nuit de sorcellerie. Un instant plus tard, alors que le bruit des chevaux s'estompait en passant Muddy Dock,

Weeden apparut. Les marins se rangèrent silencieusement dans la rue, portant à l'épaule qui un mousquet, qui un fusil de chasse, qui un harpon de baleinier. Weeden et Smith faisait naturellement partie de la troupe, ainsi que le capitaine Whipple qui la commandait, Esek Hopkins, John Carter, le Capitaine Mathewson, le Dr. Bowen et le Révérend Manning. Moses Brown, absent lors de la réunion finale dans l'arrière-salle les rejoint vers onze heures. Tous ces notables et leurs hommes, une bonne centaine de marins, se mirent en route sans attendre, avec une détermination inflexible, cependant teintée de quelque appréhension, lorsqu'ils laissèrent Muddy Docks derrière eux pour entamer la côte de Broad Street vers Pawtuxet. Arrivés à l'église d'Elder Snow, certains se retournèrent comme pour un adieu à Providence qui dormait dans la nuit étoilée de ce début de printemps. Les clochers et les pignons plus sombres se détachaient dans la nuit, et une légère brise salée soufflait depuis la baie. Vega s'élevait au-dessus de la colline dont la ligne de crête n'était brisée que par le bâtiment du nouveau collège, en construction à l'époque. En bas, la vieille ville rêvait, pendant que pour sa sauvegarde et son âme, un blasphème monstrueux, colossal, abominable allait enfin être purifié.

Une heure plus tard, les hommes arrivèrent comme prévu à la ferme des Fenner qui les informèrent des derniers mouvements de Curwen. Il était arrivé à la ferme une demi-heure plus tôt, aucune lumière n'avait été allumée, mais l'étrange faisceau était presque immédiatement réapparu. Alors que les Fenner terminaient leur rapport, une autre lumière jaillit vers le sud et les conjurés comprirent qu'un nouvel événement surnaturel et épouvantable allait se dérouler sous leurs yeux. Le Capitaine Whipple ordonna à ses troupes de se diviser en trois groupes. Un premier de vingt hommes, sous les ordres d'Eleazar Smith devait prendre position au bord de la baie et tenir contre les renforts éventuels qui pourraient venir en aide à Curwen, à moins qu'on ne les appelle à la rescousse; un second détachement de vingt hommes également, commandé par le Capitaine Esek Hopkins, devait descendre vers la rivière, derrière la ferme de Curwen et enfoncer la porte de chêne dans la falaise, à la hache et si nécessaire avec de la poudre; le reste se dirigerait vers la ferme et ses annexes. Un tiers de ce dernier groupe était commandé par le Capitaine Mathewson qui avait pour mission d'investir le bâtiment aux meurtrières, un tiers par le Capitaine Whipple qui

devait prendre la maison, les autres encercleraient les bâtiments en attente d'un signal en cas de problème.

Au premier coup de sifflet, le groupe de la rivière devait enfoncer la porte et s'assurer de tout ce qui pourrait vouloir sortir. Au son de deux coups de sifflet, les hommes entreraient, engageraient éventuellement l'ennemi et tenteraient la jonction avec le troisième groupe. Le détachement de l'édifice de pierre agirait de même: un coup de sifflet, il forcerait la porte, deux coups, il entrerait, descendrait un éventuel escalier et tenterait de rejoindre les autres dans les souterrains où l'on estimait que l'affrontement final aurait lieu. Enfin trois coups de sifflet constituaient le signal d'urgence pour les réserves qui pénétreraient pour une moitié dans profondeurs de la ferme, pour l'autre dans celles du bâtiment de pierre. Le Capitaine Whipple était en effet convaincu de l'existence de ces catacombes et avait tout planifié en conséquence. Il avait sur lui un sifflet suffisamment puissant pour ne redouter aucun malentendu dans les signaux. Les hommes postés sur le rivage ne pourraient les entendre et seraient avertis par messenger. Moses Brown et John Carter étaient avec ces derniers, tandis que le Capitaine Mathewson était dans le groupe de l'édifice de pierre. Le Dr. Bowen, ainsi qu'Ezra Weeden suivaient le Capitaine Whipple, dans le groupe de la ferme. L'attaque simultanée serait déclenchée dès qu'un messenger signalerait que les hommes de la baie étaient prêts. Un peu avant une heure, les trois groupes quittèrent la ferme des Fenner, un vers la baie, le deuxième vers la vallée et la porte secrète et le troisième vers la ferme de Curwen.

Eleazar Smith qui se dirigeait vers le rivage, parle dans son journal d'une marche sans histoire et d'une longue attente. Le calme fut troublé par un coup de sifflet lointain, suivi de cris et d'une explosion. Plus tard un des hommes affirma avoir entendu des coups de feu au loin et Smith ressentit le battement lancinant de mots effroyables résonnant dans l'air. Juste avant l'aube, un messenger aux yeux hagards, rependant une odeur immonde surgit et dit aux hommes de se disperser calmement, de rentrer chez eux sans rien raconter de cette nuit et d'oublier à jamais Joseph Curwen. L'allure de ce messenger était à elle seule un témoignage au-delà des mots car bien qu'il fût connu de tous, quelque chose d'indéfinissable dans son regard, en moins ou en plus en ferait à jamais un étranger. La même impression fut ressentie, quand, un peu plus tard ses compagnons revinrent de cette ferme maudite. Ils avaient vu ou

entendu des choses indescriptibles, des choses que les êtres humains ne devraient ni voir, ni entendre, qu'ils ne pourraient jamais oublier mais dont ils ne parleraient jamais car il existe des limites terribles que l'instinct de survie empêche de passer. Dès le retour du messager sur le rivage, tous prêtèrent le serment implicite et muet de garder à jamais le silence sur cette affaire. Les rares bribes d'information qui ont transpiré sur cette expédition terrible commencée au Lion d'Or proviennent du journal d'Eleazar Smith.

Charles Ward a cependant retrouvé d'autres renseignements dans la correspondance des Fenner, enfouie à New London chez un de leurs descendants éloignés. Ils y racontent le départ du raid en trois colonnes, les aboiements furieux des chiens de Curwen, et la détonation qui précipita l'attaque. Ils rapportent également que directement après cette explosion, le faisceau de lumière jaillit à nouveau du bâtiment de pierres et qu'un moment plus tard, après deux coups de sifflet, ils entendirent des claquements de mousquets suivi par un effroyable cri rauque que Luke Fenner décrivait dans ces lettres par «Waaaaaaahrrrrrr-Rwaaaahrr».

Ce hurlement était inexprimable et le correspondant note que sa mère s'est évanouie en l'entendant. Plus tard, on le perçut à nouveau, mais plus faiblement, puis une dernière fois, mélangé à des coups de feu et à une nouvelle explosion provenant de la rivière. Au bout d'une heure les chiens commencèrent à pousser des aboiements de terreur et le sol se mit à trembler si fort que les bougeoirs cliquetaient sur la cheminée. Une odeur de soufre se répandit dans l'air. Le père de Luke Fenner déclara avoir entendu trois coups de sifflet, le signal de détresse, mais il fut le seul. Les mousquets crépitèrent à nouveau suivis par un cri, moins aigu mais encore plus effrayant que les précédents. C'était un cri rauque venant du fond de la gorge, en même temps qu'un gargouillis immonde.

C'est à ce moment que la chose flamboyante surgit de la ferme de Curwen et que les cris humains de désespoir et d'effroi redoublèrent. Les mousquets crachèrent le feu de plus belle et la créature embrasée tomba comme une masse. Une seconde, identique, apparut suivie par un cri perçant d'origine clairement humaine. Fenner réussit à en transcrire fiévreusement les paroles: «Tout-puissant, protège tes créatures». Il y eut de nouveaux coups de feu et la chose fut abattue à son

tour. Après, ce fut le silence, un silence d'un peu moins d'une heure. C'est à ce moment qu'Arthur, le petit frère de Luke vit une sorte de brume rougeâtre monter de la ferme. Personne d'autre ne la remarqua, mais Luke ne douta pas de son existence, car juste à ce moment, les trois chats qui étaient dans la pièce se raidirent et furent saisis de panique.

Cinq minutes plus tard, un vent glacial se leva et l'air s'emplit d'une puanteur intolérable que seul le groupe de la baie ne remarqua pas. Cette odeur, si immonde que personne n'en avait jamais senti de pareille provoquait une terreur sourde pire que celle de la tombe ou du charnier. Et puis il y eut la voix, une voix si terrible que quiconque l'a entendue ne pourra jamais l'oublier. Elle tonna du ciel comme une malédiction divine et fit trembler les fenêtres avant de s'évanouir brusquement. Elle était profonde et même musicale, grave comme une basse d'orgue, mais damnée comme les livres interdits des arabes. Personne ne comprit ce qu'elle disait, car elle parlait dans une langue inconnue, cependant Luke Fenner tenta d'en retranscrire les sons démoniaques:

DEESMEES JESHET BONE DOSEFE DUVEMA  
ENITEMOS

Personne jamais ne réussit comprendre cette imprécation, jet ce n'est qu'en 1919, que Charles Ward, blême, découvrit qu'elle était celle que Pic de la Mirandole dénonçait comme le summum de l'abomination dans les incantations magiques.

Un cri indéniablement humain sembla répondre à cette voix maléfique, quand l'odeur insoutenable se doubla d'une nouvelle puanteur plus intolérable encore. Un gémissement s'éleva ensuite qui montait comme un hullement et redescendait brusquement. A certain moments on eut dit que des mots étaient articulés que personne ne parvint à comprendre, à d'autres la plainte tournait au rire hystérique et diabolique. Enfin, un cri d'ultime terreur et de démente provenant de plusieurs gorges humaines éclata, après quoi ce fut le silence, le silence et l'obscurité qui s'étendirent sur toute chose. Des volutes de fumée âcre s'élevaient encore vers le ciel, bien qu'il n'y ait aucune flamme et que le lendemain tous les bâtiments apparussent intacts.

A l'aube, deux messagers transis de frayeur, aux vêtements imprégnés d'une odeur abjecte frappèrent à la porte des Fenner et réclamèrent un tonnelet de rhum

qu'ils payèrent fort bien. L'un d'eux déclara à la famille que l'affaire Curwen était close et que les événements dont ils avaient été les témoins devaient être oubliés à jamais. Quoique cet ordre pût sembler incongru et arrogant, l'aspect celui qui l'avait donné paraissait si effrayant qu'il ôtait toute envie de le discuter. Seules quelques lettres de Luke Fenner subsistent, bien qu'il ait clairement enjoint à son cousin du Connecticut de les détruire, ce qu'il ne fit malheureusement pas sans quoi toute l'affaire serait tombée à jamais dans un oubli bénéfique. Charles Ward découvrit un détail supplémentaire à l'issue de longues recherches chez les habitants de Pawtuxet. Le vieux Charles Slocum se rappelait très bien une histoire racontée par son grand-père à propos d'un corps mutilé et calciné retrouvé dans les champs juste après la mort de Curwen. Et si cette histoire, somme toute banale, était restée dans les mémoires, c'est que le cadavre n'était ni celui d'un être humain, ni celui d'aucun animal connu des habitants de Pawtuxet.

## 6

**P**as un seul des membres de cette terrible expédition ne se laissa jamais aller à la moindre confidence sur ce qui s'était passé cette nuit et les fragments d'informations que l'on possède proviennent essentiellement de témoignages indirects. Il y a quelque chose d'effrayant dans le soin avec lequel les survivants ont détruit jusqu'au moindre morceau de papier qui faisait allusion au raid. Huit matelots furent tués et bien que leurs corps n'aient pas été rendus, leurs familles se satisfirent de la déclaration officielle parlant d'un affrontement avec les douanes. La même déclaration mentionnait le cas de plusieurs blessés, tous soignés par le Dr. Jabez Bowen. Plus difficile à expliquer était cette odeur qui les imprégnait, mystère qui alimenta les conversations pendant des semaines. Parmi les meneurs, le Capitaine Whipple et Moses Brown furent grièvement blessés et leurs épouses témoignèrent de leur étonnement face au refus de leurs maris de montrer leurs blessures. Psychologiquement, tous ces hommes ressortirent de l'aventure ébranlés, marqués à jamais et vieilliss. Fort heureusement c'était des hommes d'action

robustes, simples et bons chrétiens, car eussent-ils été plus subtils, plus intellectuels que la démence les auraient sans doute emportés. Le Révérend Manning fut le plus perturbé de tous mais il réussit à surmonter ses angoisses et effacer ses souvenirs dans la prière. Par chance pour eux, tous ces chefs avaient des métiers et des rôles importants à jouer. Ainsi, un an plus tard, le Capitaine Whipple conduisit la foule qui incendia le HMS Gaspee, ce qui lui permit sans doute d'effacer un peu le souvenir de cette épouvantable nuit.

On remit à la veuve de Curwen un cercueil de plomb, scellé et de forme assez curieuse, qui avait dû être apporté sur place, prêt à l'emploi. Son mari avait été tué, lui dit-on, lors d'un affrontement avec les douaniers dont, pour des raisons politiques, on ne pouvait révéler les détails. Et personne ne dit un mot de plus sur la mort de Joseph Curwen. Charles Ward avait cependant un maigre indice qui lui permit d'échafauder une théorie: un passage souligné de la lettre de Jedediah Orne qu'Ezra Weeden avait eu le temps de recopier. Cette copie fut retrouvée chez un des descendants de Smith. Weeden l'avait-il remise à son complice afin de laisser après tout un témoignage de l'horreur qu'il avait vécue, ou, ce qui est plus probable, Smith l'avait-il toujours eue et soulignée lui-même après avoir questionné son ami? On ne le saura jamais. Le passage souligné était le suivant:

*Je vous le dis encore, n'invoquez Personne que vous ne puissiez renvoyer, ce par quoi je veux dire Personne qui pourrait à son tour appeler quelque Chose contre laquelle vous seriez impuissant. Appelez les Mineurs, de peur que les Majeurs ne refusent de répondre et finissent même par vous commander.*

A la lumière de ce passage, imaginant quel allié improbable un homme aux abois serait capable d'invoquer en dernière extrémité, Charles Ward se demanda si au bout du compte Curwen avait bien été abattu par un de ces concitoyens.

La disparition de toute trace du sorcier de Pawtuxet des mémoires et des annales de Providence fut évidemment facilitée par les positions qu'occupaient les meneurs de l'expédition punitive. Au début, ils n'avaient pas souhaité une suppression aussi radicale et ils avaient seulement fait en sorte que la veuve, son père et sa fille, restent dans l'ignorance de ce qui était arrivé. Mais le Capitaine Tillinghast ayant entendu des rumeurs qui ne

pouvaient qu'exciter les curiosités exigea que sa fille et sa petite-fille changent de nom, détruisit tous les papiers et fit radier au ciseau les inscriptions de la pierre tombale de Joseph Curwen.

A partir de ce moment-là, la censure devint de plus en plus implacable s'étendant même, d'un commun accord des habitants, aux documents officiels de la ville et aux archives de la Gazette. Cet acharnement fait songer à la conspiration du silence qui s'abattit sur Oscar Wilde après sa disgrâce ou encore au sort réservé par les dieux au roi de Runazar qui devait non seulement mourir, mais n'avoir jamais existé.

Mrs Tillinghast, la veuve de Curwen qui avait repris son nom de jeune fille en 1772, vendit la maison d'Olney Court et alla habiter chez son père à Power's Lane jusqu'à sa mort en 1817. La ferme de Pawtuxet fut laissée à l'abandon et se dégrada avec une incroyable rapidité. En 1780, il ne subsistait que la maçonnerie qui ne fut bientôt plus qu'un tas de pierres informe passé 1800. Personne ne s'aventura jamais dans l'épaisse végétation qui masquait la porte de la falaise le long de la rivière.

Seul le Capitaine Whipple marmonnait de temps en temps des phrases du genre: «La peste soit de ce .....,» ou encore: «Ce damné .... nous préparait un dernier tour. Un mot et je brûle sa .... ferme»



## Chapitre III

### Recherche et évocation

#### 1

Charles Ward apprit sa parenté avec Joseph Curwen pour la première fois en 1918 et conçut immédiatement un intérêt excessif pour tout ce qui touchait à la vie de son mystérieux ancêtre, chaque parcelle d'information qu'il découvrait prenant un tour capital, pour ne pas dire vital. Mais n'importe quel historien un tant soit peu un intelligent et imaginatif n'aurait-il pas systématiquement rassemblé toutes les informations concernant Joseph Curwen?

Il entama ses premières investigations au grand jour, sans aucune dissimulation. C'est pourquoi, même le Dr. Lyman estime que sa folie ne date pas d'avant 1919. Il en parlait très librement avec les conservateurs des divers musées et bibliothèques qu'il fréquentait, ainsi qu'avec ses parents, bien que sa mère ne fût pas ravie d'avoir un ancêtre aussi peu recommandable. Avec les familles auprès desquelles il pensait pouvoir trouver des documents, il ne cachait rien de ses recherches et partageait même leur scepticisme amusé lorsqu'il leur rapportait le contenu de certains journaux intimes ou de certaines lettres. Il exprimait un étonnement sincère sur ce qui avait bien pu se passer cent cinquante ans plus tôt à la ferme de Pawtuxet, qu'il n'avait d'ailleurs jamais trouvée, et sur ce que Joseph Curwen avait réellement été.

Quand il découvrit le journal et les notes de Smith, puis la lettre de Jedediah Orne, il résolut de se rendre à Salem pour enquêter sur cette première période de la vie de Curwen, ce qu'il entreprit pendant les vacances de Pâques 1919. Il fut très bien reçu à l'Essex Institute qu'il connaissait déjà d'un précédent séjour dans cette vieille cité puritaine aux pignons délabrés et aux toits

mansardés amassés les uns contre les autres, et y il découvrit une quantité considérable de renseignements. Son ancêtre était né dans le village de Salem, à présent Danvers, à sept miles de la ville, le 18 février 1662. Il s'était engagé dans la marine à 15 ans et ne réapparut à Salem que neuf ans plus tard, arborant les manières, le langage et les habits d'un Anglais de la bonne société. Il ne fréquentait guère sa famille, consacrant le plus clair de son temps à la lecture de livres étranges qu'il avait rapportés d'Europe et à des expérimentations chimiques avec des produits qu'il s'était procurés en Angleterre, en France et en Hollande. Ses voyages dans le pays intriguaient beaucoup et on racontait même qu'il avait l'habitude d'allumer des feux la nuit sur les collines.

Ses seuls amis étaient Edward Hutchinson de Salem-Village et Simon Orne de Salem. On les voyait souvent ensemble en grande conversation dans le Common, le grand parc de Salem qui existait déjà à cette époque, et ils se rendaient très fréquemment mutuellement visite. Hutchinson possédait une maison à l'extérieur de la ville, non loin de la forêt, que beaucoup de gens évitaient, car on y entendait, disait-on, des bruits inquiétants la nuit. On racontait qu'il recevait des visiteurs étranges et que les lumières qui venaient de ses fenêtres n'étaient pas toujours de la même couleur. Ses connaissances sur des personnes disparues depuis longtemps ou des événements oubliés étaient regardées comme d'origine démoniaque et il disparut dès le début de la grande chasse aux sorcières pour ne plus jamais revenir à Salem. C'est d'ailleurs à la même époque que Joseph Curwen quitta la ville, mais son installation à Providence ne resta pas longtemps secrète. Simon Orne vécut à Salem jusqu'en 1720, époque à laquelle les habitants commencèrent à trouver très curieux qu'il ne vieillît pas. Il disparut à son tour, mais trente-cinq ans plus tard, son fils qui lui ressemblait de manière étonnante vint à Salem pour réclamer l'héritage paternel. Sur la foi de documents manifestement de la main de Simon Orne qu'il produisit, on fit droit à sa requête et Jedediah Orne vécut à Salem jusqu'en 1771, date à laquelle des lettres de Providence adressées notamment au Révérend Thomas Bernard furent la cause de son élimination discrète.

Tous les documents de ou à propos de ces étranges personnages provenaient de l'Essex Institute, du Palais de Justice, du Cadastre ou encore de la Chambre de Commerce. Ils contenaient plusieurs allusions aux procès en sorcellerie. Par exemple quand

Hepzibah Lawson jura le 10 juillet 1692 devant le tribunal de Oyer présidé par le juge Hawthorne que quarante sorcières et l'Homme Noir s'étaient réunis dans les bois derrière la maison de M. Hutchinson; ou quand Amity How déclara au juge Gedney que M. G.B. (le révérend George Burroughs) avait appliqué la marque du diable à Bridget S., Jonathan A., Simon O., Delivrance W., Joseph C., Susan P., Mehitable C. ainsi que Deborah B.

Après la disparition de Hutchinson, on trouva le catalogue de sa sinistre bibliothèque ainsi qu'un manuscrit de sa main, chiffré de telle façon que personne ne put jamais en comprendre le sens. Ward en fit un photostatic et tenta de le décoder. Au mois d'août, il y travaillait sans relâche, mais il est probable, du moins sa conduite et ses paroles le laissent deviner, qu'en octobre il avait trouvé la clé. Néanmoins, il ne l'a jamais clairement affirmé.

Plus intéressants étaient les documents de Orne. En peu de temps, Ward prouva en comparant les écritures ce qu'il avait déjà pressenti en lisant une des lettres adressées à Curwen: Simon Orne et son soi-disant fils Jedediah n'étaient qu'une seule et même personne. Ainsi que Orne l'avait écrit: *on ne peut vivre trop longtemps dans cette communauté*. Il avait donc disparu pendant 35 ans et était revenu sous l'identité d'un prétendu fils pour récupérer ses biens. Orne avait pris la sage précaution de détruire la presque totalité de sa correspondance. Les participants au raid de 1771 en retrouvèrent cependant une partie que curieusement ils conservèrent: des lettres étonnantes qui contenaient des diagrammes et des formules annotées de plusieurs mains, que Ward recopia et photographia, une en particulier, très mystérieuse dont la calligraphie trahissait son auteur: Joseph Curwen.

Cette lettre ne pouvait être la réponse à celle de Orne qui avait été détournée. Elle n'était pas datée, mais son contenu la situait vers 1750. Il n'est peut-être pas inutile d'en divulguer le texte afin de montrer le style de son effroyable auteur. Elle était adressée à Simon mais le prénom a été barré, par Curwen ou Orne lui-même.

Providence, 1<sup>er</sup> mai

*Frère,*

*Et cher vieil amy honoré, tout mon respect et ma ferveur à Celuy que nous servons pour votre Pouvoir éternel. Je viens de trouver ce qu'il y a lieu de faire en dernière extrémité. Je ne suis point disposé à vous imiter en tout quittant à cause de mon âge comme vous le faites, pour ce que Providence n'est pas encore acharnée comme votre ville à traquer et à juger les Choses hors du commun. Mes affaires et mes bateaux me retiennent ici et m'empêchent de faire comme vous, et ma ferme de Pawtuxet renferme, sous terre, ce que vous savez et qui ne souffrirait d'attendre mon retour en tant qu'Autre.*

*Je ne suis point prêt, comme je vous l'ay dit à un revers de fortune et j'ay beaucoup travaillé au moyen de revenir après le Dernier. Je suis tombé cette nuit sur les mots à prononcer pour invoquer YOGGE SOTHOTE et j'ay vu pour la première fois sa figure décrite par Ibn Schacabao dans le livre que vous savez. IL m'a dit que le troisième Psaume du Liber Damnatus contient la Clef. Lorsque le Soleil sera dans la Cinquième Maison, tracez le Pentagramme de Feu et prononcez par trois fois le Verset Neuvième. Redites ce verset la veille des jours d'Invention de Sainte-Croix et de Toussaint et la Chose se produira dans les Sphères apparentes.*

*Et de la Semence de l'Ancien naîtra Celuy qui regardera en arrière sans savoir ce qu'il cherche.*

*Mais tout ceci sera vain s'il n'y a point d'Heritier ou si les Sels, ou la façon de les préparer ne sont pas à sa disposition. Ici, je le dois reconnoître, je n'ay point pris les mesures nécessaires et n'ay point progressé dans mes recherches. Le Procédé est malaisé à accomplir. Il faut une si grande quantité de Specimens que j'ai du mal à les obtenir, nonobstant les marins que j'ay des Indes. Les gens deviennent curieux et je n'arrive plus à les tenir à l'écart. Ceux de qualité sont pires encore que la populace, étant plus astucieux dans leurs actions et mieux écoutés dans leurs discours. Le Pasteur et M. Merritt ont parlé, je le crains, mais il n'y a rien encore de dangereux. Les substances sont aisées à se procurer car nous avons deux bons apothicaires en notre ville, le Dr. Bowen et Sam Carew. Je suis en tout les prescriptions de Borellus et trouve de l'aide dans le Livre Septième d'Abdul Alhazred. Tout ce que j'obtiendrai, vous l'aurez. Dans l'entre-temps, faites bien usage des Mots que je vous ay indiqués. Ce sont les Bons, mais si vous désirez Le voir, employez les inscriptions du morceau de ... que j'ay mis dans ce paquet. Récitez les versets à chaque veille d'Invention de Sainte-Croix et de Toussaint. Et si votre lignée ne se tarit pas, quelqu'un de vos descendants, dans les années à venir, regardera en arrière et utilisera les Sels que vous lui aurez légués. Job XIV.14.*

*Je me réjouis que soyez revenu à Salem et espère que je vous y verrai bientôt. J'ay un bon étalon et me propose d'acheter une voiture: il y en a déjà une à Providence, celle de M. Merritt, bien que nos routes soient fort mauvaises. Si vous estes disposé à voyager, ne manquez pas de me visiter. Prenez la diligence de Boston qui passe par Dedham, Wrentham et Attleborough, vous y trouverez de bonnes auberges. Arrêtez-vous chez M. Balcom à Wrentham où les lits sont plus confortables que chez Hatch, mais mangez chez ce dernier où la cuisine est meilleure. Entrez dans Providence par les chutes de Patucket et passez l'auberge de M. Sayless. Ma maison est située en face de la taverne de M. Epenetus après Town Street, c'est la première du côté nord d'Olney Court. Il n'y a pas plus de 44 Miles depuis la borne de Boston.*

*Monsieur, je reste votre vieil et fidèle amy et serviteur. Par Almonsin-Metraton.*

*Josephus C.  
A M. Simon Orne  
William's Lane – Salem*

Grâce à cette lettre, Ward put enfin déterminer l'emplacement exact de la maison de Curwen à Providence, car on n'en faisait mention dans aucun des autres documents qu'il avait compulsés. Coïncidence frappante, cette maison construite en 1761 qui existait toujours dans Olney Court, quoique très délabrée, était bien connue du jeune archéologue qui l'avait remarquée au cours de ses promenades dans Stamper's Hill. Qui plus est, elle n'était qu'à quelques blocs de sa propre maison, située plus haut sur la colline. Enfin, elle était à présent la propriété d'une famille noire qui faisait des ménages et des travaux domestiques dans le quartier, notamment chez les Ward. Troublé d'avoir retrouvé à Salem des documents touchants aux origines de sa propre famille, Charles résolut d'explorer la maison dès son retour. Les passages mystiques de la lettre, qu'il prit pour une sorte de symbolisme délirant le déconcertèrent franchement. Cependant il ne put retenir un frémissement en remarquant la référence au Livre de Job XIV.14, qui lui était familier: *Mais l'homme qui est mort, peut-il reprendre vie?— Je saurai patienter, le temps de mon service, jusqu'au moment où l'on viendraime relever.*

Le jeune Ward rentra, en proie à une vive excitation et passa le samedi suivant à explorer la demeure d'Olney Court. Elle s'écroulait littéralement sous le poids des siècles. C'était une maison en bois de deux étages et demi, très modeste, de type colonial avec un toit pointu, une grande cheminée, et une entrée joliment sculptée au fronton triangulaire supporté par deux pilastres doriques. Ward fut troublé en songeant qu'il avait, face à lui, la demeure du détestable objet de ses recherches.

Les occupants noirs ne lui étaient pas inconnus: le vieil Asa, ainsi que sa grosse femme Hannah l'accueillirent très aimablement. L'intérieur, qui avait dû beaucoup changer était très décevant en regard de ce que l'extérieur annonçait. Ward constata avec désolation que les magnifiques tablettes de cheminées et les armoires sculptées avaient pour la plupart disparu, que les lambris et les moulures en bois étaient rayés, cassés, troués ou encore recouverts d'un papier-peint bon marché. D'une manière générale, si cette visite ne lui apporta pas ce qu'il en avait espéré, il trouva malgré tout émouvant de se trouver dans les murs qui avait abrité son aïeul. Il fut bouleversé lorsqu'il remarqua que son monogramme avait été soigneusement effacé du heurtoir en cuivre de la porte.

Après cette visite, Ward passa tout son temps à élucider le code de Hutchinson et à recueillir auprès des habitants de la région tout ce qui se rapportait à Joseph Curwen. Si le manuscrit codé gardait son secret, du moins les informations qu'il récolta lui ouvrirent tant de nouvelles pistes, qu'en juillet, il décida d'entreprendre un voyage à New London et à New-York afin de consulter d'autres lettres dont il avait appris l'existence. Le voyage, très fructueux, lui permit de découvrir la correspondance de Fenner qui relatait l'attaque de la ferme de Pawtuxet, ainsi que celle des Nightingale-Talbot dans laquelle il apprit l'existence d'un tableau de Curwen, peint sur une

des boiseries de la bibliothèque. Cette histoire de tableau l'enthousiasma immédiatement: il aurait donné n'importe quoi pour savoir à quoi son aïeul ressemblait. Il décida donc d'entreprendre de nouvelles fouilles dans la maison d'Olney Court afin de retrouver ce portrait, sans doute caché derrière des peintures plus récentes ou des couches superposées de papiers-peints moisis.

Il organisa cette seconde visite au début du mois d'août et examina attentivement les murs de toutes les pièces assez vastes pour avoir pu abriter la bibliothèque de Curwen. Il inspecta particulièrement le dessus des cheminées et c'est finalement dans un spacieux salon du rez-de-chaussée, qu'il découvrit un panneau où d'anciennes couches de peinture s'écaillaient, laissant entrevoir un support plus sombre que le bois. Après avoir éliminé un peu de l'ancien revêtement à l'aide de son canif, il comprit qu'il venait de mettre à jour une grande peinture à l'huile. Ne voulant pas risquer d'endommager le tableau en tentant impatiemment de le révéler avec son couteau, le jeune homme décida s'adresser à un expert. Trois jours plus tard, il revint avec un spécialiste en restauration de tableaux, M. Walter C. Dwight, dont l'atelier se trouvait au pied de College Hill. Il se mit aussitôt au travail avec des outils et des produits cette fois parfaitement adaptés. Le vieil Asa et sa femme regardaient avec curiosité ces étranges archéologues et ils reçurent une confortable somme d'argent en dédommagement de l'invasion qu'ils subissaient.

Au fur et à mesure que la restauration progressait, Charles Ward observait avec un intérêt croissant les lignes et les teintes révélées graduellement après un aussi long oubli. Dwight avait commencé par le bas, et comme le tableau était de trois-quarts en hauteur, il fallut patienter un certain temps avant de distinguer le visage. En attendant, il apparut que le sujet était un homme mince, bien fait de sa personne, portant une veste bleu foncé sur un gilet brodé, des culottes de satin noir, des bas de soie blancs, assis sur une chaise devant une fenêtre d'où l'on apercevait au loin les quais et les bateaux. Quand la tête apparut enfin, mince, calme portant une perruque, l'artiste et Ward lui trouvèrent tout d'abord un air vaguement familier. Mais à la fin de la



restauration, quand les traits de ce visage maigre et livide devinrent clairement lisibles, le peintre et son commanditaire furent ébahis des tours que l'hérédité s'amuse à jouer parfois. Car à l'issue d'un dernier coup de papier de verre, d'un ultime bain d'huile, l'expression du visage, enfouie depuis des siècles, apparut pour confronter l'archéologue incrédule au passé qu'il fouillait inlassablement: Charles Dexter Ward était la réplique vivante de son horrible arrière-arrière-arrière-grand-père.

Ward amena ses parents pour leur montrer la merveille qu'il venait de découvrir. Son père décida immédiatement d'acheter le tableau bien qu'il fût peint sur un panneau de bois. La ressemblance avec le jeune homme était extraordinaire, malgré la différence d'âge et le siècle et demi qui les séparait. Mrs Ward, quant à elle, n'avait rien de commun avec son ancêtre, mais elle se rappelait certains membres de la famille qui avait une vague ressemblance avec le défunt Joseph et avec Charles, évidemment. Elle appréciait peu cette découverte et conseilla à son mari de brûler le tableau plutôt que de l'accrocher dans leur maison. Elle trouvait qu'il avait quelque chose malsain: l'allure générale du modèle sans doute, mais surtout cette ressemblance avec son fils. M. Ward était un homme d'affaires pragmatique, il possédait plusieurs usines textiles à Riverpoint, dans la vallée de Pawtuxet et n'était pas du genre prêter attention aux superstitions de sa femme. La ressemblance du portrait avec son fils l'avait impressionné, et il voulait lui faire ce cadeau bien mérité. Inutile de dire que Charles était du même avis. Quelques jours plus tard, il alla voir le propriétaire –une personne avec un accent guttural et un air de petit rongeur – et négocia la cheminée et tableau pour un bon prix, coupant court à tout marchandage.

Il ne restait plus qu'à démonter le tout et à le porter chez les Ward, dans le bureau de Charles, au troisième étage, où toutes sortes de rénovations furent entreprises, notamment l'installation d'une fausse cheminée électrique. Charles eut pour seule mission de superviser les travaux qui furent confiés à deux artisans du décorateur Crooker. La cheminée et le panneau furent déposés avec le plus grand soin et transportés par

camion. Cela dévoila une surface maçonnée dans laquelle Ward remarqua un renforcement cubique d'environ un pied de côté qui se trouvait directement derrière le portait. Curieux de ce que cette niche pouvait bien renfermer, le jeune homme s'en approcha et découvrit, sous une épaisse couche de poussière, une liasse de feuillets jaunis, un carnet assez épais et quelques morceaux de ruban moisis qui avaient sans doute servi à lier le tout. Il prit le carnet, souffla la poussière et les cendres et examina l'inscription sur la couverture. Elle était manuscrite, d'une calligraphie qu'il connaissait bien pour l'avoir étudiée à l'Essex Institute et intitulait le cahier: «Journal et notes de Joseph Curwen, gentleman de Providence et jadis de Salem».

Excité au-delà de toute mesure par sa trouvaille, Ward, montra le carnet aux deux ouvriers. Leur témoignage est très clair quant la réalité de cette découverte sur laquelle Dr. Willett s'appuya pour affirmer que son patient n'était absolument pas fou à cette époque, même s'il allait bientôt se lancer dans toutes sortes d'excentricités. Tous les autres feuillets étaient également de la main de Curwen. L'un d'entre eux semblait particulièrement important, à cause de son titre: «A Celui qui viendra après et comment il pourra maîtriser le temps et les Sphères».

Un autre était crypté, le même chiffre espérait Ward, que celui de Hutchinson qui lui résistait encore. Un troisième, le fit sauter de joie, car il semblait bien décrire la clé du chiffre. Les deux suivants étaient destinés respectivement à Edward Hutchinson et Jedediah Orne où à leurs descendants. Le sixième et dernier manuscrit était intitulé: «Joseph Curwen, sa vie et ses voyages de 1678 à 1687: où il alla, où il séjourna, qui il vit et ce qu'il apprit.»

**N**ous atteignons à présent la période où les aliénistes les plus académiques situent les premiers signes de démence de Charles Ward. A peine avait-il découvert le carnet qu'il commença à en feuilleter quelques pages qui visiblement l'impressionnèrent fortement. Car lorsqu'il montra les titres des pages aux deux ouvriers, il prit grand soin de ne pas leur laisser entrevoir le texte bien qu'il se trouvât dans un état d'excitation que même une découverte archéologique majeure ne saurait expliquer. De retour chez lui, il parla à ses parents de cette nouvelle trouvaille, mais d'un air embarrassé souhaitant confusément leur en faire connaître l'importance, tout en en dissimulant la teneur. Il ne leur montra même pas les titres, se bornant finalement à leur annoncer qu'il avait trouvé des documents de la main de Curwen, pour la plupart cryptés, et qu'il allait devoir les étudier soigneusement pour en révéler le sens caché. Probablement d'ailleurs n'aurait-il rien montré aux ouvriers, n'eut-ce été leur envahissante curiosité. A l'évidence, il ne voulait pas non plus afficher une réticence particulière qui n'aurait fait que provoquer questions et discussions.

Cette nuit-là, Charles Ward veilla dans sa chambre et lut le carnet et les papiers jusqu'au petit jour. A sa mère, inquiète de le voir manquer le déjeuner, il demanda qu'on lui serve les repas dans sa chambre et l'après-midi, il ne fit qu'une brève apparition lorsque l'on vint installer la cheminée et le portrait de Curwen dans son bureau. La nuit suivante, il dormit par intermittence sans même prendre le temps de se déshabiller, luttant fiévreusement contre ce chiffre qui lui résistait. Le matin, sa mère constata qu'il travaillait encore sur le photostat du manuscrit codé qu'il lui avait montré l'avant-veille. A ses questions insistantes, il répondit vaguement que le code de Curwen ne s'y appliquait pas. L'après-midi, il délaissa son travail pour superviser les ouvriers qui achevaient l'installation du tableau au-dessus de la nouvelle cheminée, dans laquelle on avait placé une bûche

électrique finalement très convaincante. Le tout avait été astucieusement installé un peu à l'écart du mur comme s'il y avait vraiment un conduit derrière. Le tableau était monté sur un panneau pivotant de manière à ménager un petit espace derrière. Lorsque les ouvriers s'en allèrent, il déménagea tous ses papiers dans le bureau et se remit au travail, un œil sur le manuscrit Hutchinson et l'autre sur le portrait, miroir vieillissant et séculaire. Ses parents se remémorant plus tard sa conduite, donnèrent quelques détails significatifs sur ce qu'on pourrait appeler sa politique de dissimulation. En présence des domestiques, il cachait rarement ses papiers, supposant que la calligraphie complexe et archaïque de Curwen les dépassait. Il était beaucoup plus circonspect avec ses parents et à moins que les manuscrits visibles ne fussent cryptés ou composés de symboles ou d'idéogrammes abscons, comme par exemple «A Celui qui viendra Après», il les couvrait rapidement avec un papier jusqu'à ce que le visiteur importun fût parti. La nuit, il enfermait ses documents sous clé dans un vieux secrétaire, de même quand il quittait la pièce. Bientôt il revint à ses anciens horaires et habitudes, sauf pour ses longues promenades qui ne semblaient plus l'intéresser. A l'école où il était à présent en terminale, la rentrée scolaire sembla le déranger, l'ennuyer et il déclara à plusieurs reprises qu'il ne comptait pas poursuivre ses études. Il avait, disait-il, des recherches essentielles en cours qui le mèneraient à un savoir bien plus important que n'importe quelle université au monde.

Naturellement seul un élève studieux, solitaire et quelque peu excentrique pouvait poursuivre dans cette voie sans attirer tout de suite l'attention et Ward étant par nature un travailleur ermite, ses parents furent davantage attristés que surpris par cette attitude de claustration et de secret. En même temps, son père et sa mère trouvaient bizarre qu'il ne leur montre aucune de ses découvertes, ni ne leur parle jamais de l'avancement de ses travaux. Pour seule explication de cette réticence, il leur dit qu'il préférait attendre d'avoir des résultats complets. Mais les semaines passaient et rien ne transparaissait de ses recherches. Une sorte de gêne finit par s'installer entre le jeune homme et ses parents,

davantage perceptible chez la mère qui désapprouvait toutes ces investigations relatives à Curwen.

En octobre, Ward recommença à fréquenter assiduellement les bibliothèques, mais cette fois, ce n'était plus pour des recherches historiques. Ses nouvelles matières de prédilections étaient à présent la magie, la sorcellerie, l'occultisme et la démonologie et quand la bibliothèque de Providence s'avérait trop limitée, il n'hésitait pas à prendre le train pour Boston et à se rendre à la grande bibliothèque de Copley Square, à la Bibliothèque Wudener de Harvard ou encore à la bibliothèque Zion à Brookline, où l'on peut consulter des documents presque introuvables sur tous les sujets bibliques. Il acheta beaucoup d'ouvrages et dut même ajouter de nouvelles étagères dans son bureau pour y ranger tous ces livres peu recommandables. A Noël, il fit un périple dans diverses villes avoisinantes, dont Salem où il retourna à l'Essex Institute.

En janvier 1920, il arbora un air de triomphe qu'il n'expliqua pas, mais on ne le vit plus jamais s'acharner sur le manuscrit codé d'Hutchinson. En revanche, tout en poursuivant ses recherches documentaires, relatives notamment aux statistiques de l'état-civil de Providence, il se mit à la chimie et installa un laboratoire dans le grenier de la maison. Les marchands de produits chimiques et appareils scientifiques interrogés plus tard dressèrent une liste étonnante et extravagante des substances et des instruments achetés par Ward. Les employés de l'Hôtel de Ville et des multiples bibliothèques qu'il fréquenta à cette époque purent également préciser l'objet de ses recherches fiévreuses: la tombe de Joseph Curwen dont les générations précédentes s'étaient ingéniées à effacer toute trace.

Petit à petit, la famille Ward commença à penser que quelque chose allait de travers. Charles avait déjà eu des crises de passion éphémères, mais cette fascination pour ces recherches étranges et ce secret ne lui ressemblaient pas. Il délaissait complètement ses études et bien qu'il n'ait échoué à aucun examen, on sentait bien que son application de naguère avait cessé. Il avait à présent d'autres priorités. Quand il n'était pas dans son laboratoire à étudier de vieux traités d'alchimie, il passait

son temps, soit à compulsier les archives nécrologiques, soit à lire des ouvrages d'occultismes, seul dans son bureau où, impassible, de plus en plus ressemblant, Joseph Curwen l'observait depuis la cheminée du mur nord.

A la fin du mois de mars, Ward ajouta à ses activités une série de promenades macabres dans les cimetières désaffectés de la ville. La raison en apparut plus tard lorsque les employés de l'état-civil déclarèrent qu'il avait dû faire une découverte importante. L'objet de ses recherches se déplaça brusquement de la tombe de Joseph Curwen à celle d'un certain Naphtali Field. Ce changement fut expliqué par les enquêteurs. En examinant tous les papiers de Ward, ils découvrirent un document officiel relatif à l'enterrement de Curwen qui avait échappé à la destruction systématique, où il était dit que son curieux cercueil de plomb avait été enseveli à 10 pieds au sud et 5 pieds à l'ouest de la sépulture de Naphtali Field. Le nom du cimetière avait été déchiré ce qui compliquait singulièrement le travail. Quant à la tombe de Naphtali Field elle était aussi introuvable que celle de Curwen. Cependant, cette tombe n'avait aucune raison d'avoir été cachée ou maquillée et on pouvait raisonnablement espérer la trouver, même si les archives avaient disparu. D'où les promenades incessantes dans les cimetières, à l'exclusion de ceux de St-John et de la Congrégation, car d'autres documents attestaient que le seul Naphtali Field connu à Providence était baptiste.

#### 4

C'est au mois de mai, à la demande expresse de M. Ward, inquiet de cette obsession de son fils à propos de Joseph Curwen, dont il avait glané à peine quelques fragments d'information, que le Dr. Willett eut une conversation avec le jeune homme. Elle ne fut guère concluante, car, comme le remarqua le

médecin, Charles était totalement maître de lui-même et ne laissait rien paraître des affaires importantes qui le perturbaient, mais à tout le moins, elle obligea le jeune homme à fournir un semblant d'explication rationnelle à son attitude extravagante. Pâle, impassible, peu enclin à laisser entrevoir ses émotions, Ward affirmait être tout à fait disposé à parler de ses recherches, sans pour autant en révéler le but ultime. Il déclara donc que les manuscrits de son aïeul contenaient des trésors scientifiques aujourd'hui perdus, pour la plupart chiffrés, d'une étendue inimaginable, comparable peut-être aux travaux de Roger Bacon, quoique les surpassant probablement. Ils étaient cependant sans valeur, à moins de pouvoir les rapprocher de connaissances aujourd'hui obsolètes, tant et si bien que leur présentation à des équipes scientifiques modernes leur ôterait toute crédibilité. Pour prendre leur juste place dans la pensée humaine, il fallait qu'ils fussent joints à d'anciennes découvertes par quelqu'un qui les connaissait et les pratiquait et c'est à cette corrélation que Ward consacrait son temps et son énergie. Il cherchait à acquérir le plus rapidement possible ce savoir ancien et oublié qu'un interprète fidèle des travaux de Curwen se devait de posséder et il espérait que dans un avenir proche il pourrait communiquer ses propres résultats dont il promettait qu'ils seraient d'un intérêt formidable pour l'humanité et la science. Même Einstein, ajouta-t-il ne pourrait révolutionner ainsi la pensée.

A propos de à ses expéditions dans les cimetières, qu'il reconnut sans réticence mais dont il ne livra pas le degré d'avancement, il affirma qu'il avait de bonnes raisons de croire que la tombe mutilée de Joseph Curwen portait certains symboles mystiques, gravés suivant ses dernières volontés et oubliés par les iconoclastes stupides qui avaient effacé son nom, symboles absolument essentiels pour percer son système de cryptage. Curwen, pensait-il, tenait à garder le secret et avait éparpillé les clés de manière étonnante. Quand le Dr. Willett demanda à examiner les fameux documents d'Olney Court, Ward se montra réticent et tenta de faire diversion en l'entretenant du feuillet d'Hutchinson et des diagrammes et formules d'Orne. Finalement il accepta de lui montrer certains titres, «Journal et Notes», et celui-

rempli de formules «A Celuy qui viendra après Moi» et de lui laisser voir certaines pages aux caractères indéchiffrables.

Il ouvrit également le carnet à une page insignifiante, soigneusement choisie, et lui laissa examiner l'écriture de Curwen. Le docteur remarqua sa calligraphie alambiquée et son aspect général tout à fait caractéristique du 17<sup>ème</sup> siècle, chose curieuse si l'on considère que l'auteur était un homme du 18<sup>ème</sup>. Mais il acquit la conviction que le tout était authentique. Le texte était très anodin et Willett n'en retint qu'une partie:

*Mercredi, 16 octobre 1754.*

*Ma goélette, le Wakeful a accosté ce jour, venant de Londres avec vingt nouveaux marins, des Indiens, des Espagnols de la Martinique et deux Hollandais de Surinam. Les Hollandais menacent de désertir pour avoir entendu quelque méchanceté sur mes expéditions, mais je veillerai à les en dissuader.*

*Pour M. Knight Dexter de Baie et Livre: 20 pièces de camelot, 100 pièces de camelotine, 20 pièces de molleton bleu, 100 pièces de chalon, 50 pièces de calmande, 300 pièces de Shendsoy et de Humhums.*

*Pour M. Green de l'Eléphant, 50 bouilloires d'un gallon, 20 bassinoires, 15 poissonnières, 10 paires de pinces.*

*Pour M. Perrigo: un jeu de poinçons.*

*Pour M. Nightingale: 50 rames de papier à imprimer quarto.*

*J'ay récité le SABAOTH trois fois cette nuit, mais rien n'est apparu. H. de Transylvanie devra m'en dire davantage, bien qu'il soit difficile à joindre, car il est fort étrange qu'il ne pût m'expliquer ce qu'il fait si bien depuis trois cents ans. Simon ne m'a point écrit depuis cinq semaines et j'attends de ses nouvelles.*



Quand le Dr. Willett voulut tourner la page, Ward qui le surveillait lui arracha le journal des mains. Le docteur eut à peine le temps de déchiffrer deux phrases qui lui restèrent gravées dans la mémoire:

*Un verset du Liber Damnatus a été récité au cours de cinq veilles d'Invention de Sainte-Croix et de quatre veilles de Toussaint et j'espère que la Chose se développera hors des sphères. Elle attirera Celui qui doit venir, si je peux faire en sorte qu'il soit, Celui qui pensera aux choses du passé et pour Qui je dois tenir prêt les Sels ou de quoi les préparer.*

Willett n'en lut pas davantage, mais ce coup d'œil lui suffit pour ressentir une impression vague d'effroi en voyant ce portrait de Curwen qui, affable, trônait sur sa cheminée. Il s'imagina même un moment que le portrait l'observait et pour tout dire suivait des yeux le jeune Charles Ward lorsque celui-ci se déplaçait dans le bureau, mais bien vite, en bon scientifique qu'il était, il reconnut que ce n'était que fantômes de sa part. Avant de quitter la pièce, il s'arrêta devant le portrait pour l'examiner. Une fois encore il s'émerveilla de la ressemblance avec Charles et mémorisa chaque détail de ce visage mystérieux et pâle jusqu'à une petite cicatrice située au-dessus de l'œil droit. Décidément Cosmo Alexander était un bien un peintre de cette Ecosse qui nous donna Raeburn, et un maître digne de son illustre élève, Gilbert Stuart.

Rassurés par le docteur sur la santé mentale de Charles, et convaincus qu'il s'était engagé dans des recherches étranges qui, après tout, pourraient s'avérer importantes, les Ward, se montrèrent plus indulgents qu'ils ne l'eussent été en d'autres temps, lorsqu'en juin, le jeune homme refusa catégoriquement d'aller à l'université. Il avait, disait-il, des travaux d'une importance vitale à mener et souhaitait, dès l'année suivante, partir à l'étranger où il pourrait poursuivre ses recherches, chose impossible en Amérique. Son fils n'avait que dix-huit ans et naturellement M. Ward refusa de céder à ce nouveau

caprice. En revanche il se laissa fléchir sur la question de l'université, si bien qu'après avoir obtenu des notes très moyennes à l'examen final du lycée Moses Brown, Charles passa les trois années suivantes à étudier les sciences occultes et à explorer les cimetières. Il passait pour un excentrique et délaissait de plus en plus sa famille et ses amis, se consacrant exclusivement à ses recherches, interrompues seulement pour quelques voyages dans les villes avoisinantes afin de consulter d'obscures archives. Un jour, il s'aventura plus au sud pour rendre visite à un étrange mulâtre qui vivait dans les marais et dont on avait parlé dans les journaux. Une autre fois Il rechercha un petit village des Adirondacks d'où des rumeurs d'étranges pratiques étaient parvenues jusqu'à lui. Cependant, ses parents tenaient bon pour le voyage vers l'Ancien monde auquel il n'avait pas renoncé.

Arrivé à sa majorité en avril 23, il fit un petit héritage provenant de son grand-père maternel qui lui permit de partir enfin pour l'Europe. A ses parents, il ne dit rien de son itinéraire, sinon que ses recherches le mèneraient dans plusieurs pays, mais il leur promit de leur écrire régulièrement et longuement. Voyant qu'il était impossible de le détourner de ce projet, ils abandonnèrent toute opposition et l'aiderent de leur mieux, si bien qu'en juin, le jeune homme s'embarqua pour Liverpool avec la bénédiction de son père et de sa mère qui l'accompagnèrent à Boston, puis de là jusqu'au quai de la White Star à Charlestown. Des lettres leur parvinrent rapidement pour leur dire qu'il était bien arrivé, qu'il séjournait à Londres dans un bel appartement de Great Russel Street où il se proposait de rester en évitant néanmoins les amis de la famille jusqu'à ce qu'il ait épuisé toutes les ressources du British Museum. Sur sa vie quotidienne il restait très discret sans, doute parce qu'il n'y avait pas grand-chose à raconter. Il consacrait tout son temps à l'étude et à des expériences dans un petit laboratoire qu'il avait improvisé dans une de ses chambres. Il ne dit rien d'éventuelles promenades dans cette superbe ville avec ses dômes et ses clochers, ses ruelles tordues, ses vues tantôt surprenantes, tantôt magnifiques, ce que ses parents prirent pour indice de

son implication obsessionnelle et complète dans ses nouvelles recherches.

En juin 1924, un petit mot les informa de son départ pour Paris, où il s'était déjà brièvement rendu en avion afin de consulter les archives de la Bibliothèque Nationale. Au cours des trois mois qui suivirent il n'envoya que des cartes postales mentionnant une adresse Rue St Jacques. Il y fit quelques allusions à la bibliothèque d'un collectionneur privé qui possédait des manuscrits rarissimes. Il évitait tout contact avec des connaissances et jamais un touriste ne se souvint de l'avoir rencontré. Puis ce fut le silence, jusqu'à ce qu'en octobre les Ward reçoivent une carte postale de Prague. Charles séjournait cette vieille cité où il devait rencontrer un homme très âgé, ultime détenteur d'obscurs secrets médiévaux. Il leur donna une adresse dans la Neustadt où il comptait rester jusqu'en janvier. Après Prague, il expédia plusieurs cartes de Vienne. Il y était en transit vers les pays balkaniques où un de ces correspondants adeptes des sciences occultes l'avait invité.

La carte suivante venait de Klausenburg en Transylvanie. Il se rendait chez le Baron Ferenczy dont les terres sont situées dans les montagnes, à l'est de Rakus. On pouvait lui écrire aux soins du Baron. Une carte arriva de Rakus la semaine suivante, précisant que la voiture de son hôte était venue le chercher au village pour le conduire dans les montagnes. Ce fut le dernier message pendant un long temps. Il ne répondit pas aux nombreux courriers de ses parents, jusqu'en mai, quand il se décida à écrire à sa mère pour la dissuader de venir le voir à Paris, Londres ou Rome, en profitant d'un voyage en Europe que le couple planifiait. Ses recherches étaient telles qu'il ne pouvait quitter le château du Baron en ce moment qui malheureusement était un lieu peu propice aux visites. Il était situé sur un nid d'aigle, entouré d'une forêt épaisse et si soigneusement évité par les habitants un peu frustes de la région que même les gens plus évolués n'arrivaient pas à s'y sentir à l'aise. Sans compter que le Baron avait des façons peu en rapport avec celles de la gentry de Nouvelle-Angleterre. Son aspect et ses manières étaient un peu surprenantes et il semblait si âgé que cela en

devenait gênant. Il valait mieux, disait Charles que ses parents attendent son retour à Providence, retour qui d'ailleurs ne saurait plus tarder à présent.

Il fallut cependant attendre mai 1926 et quelques cartes postales, pour que le jeune érudit accoste dans le port de New-York à bord de l'Homeric, avant de parcourir en autocar les 180 miles qui séparent New-York de Providence. Pendant le trajet s'imprégna avec délice des vertes collines entrecoupées de vergers en fleurs et de villages aux clochers blancs, si caractéristiques du Connecticut: pour la première fois depuis quatre années, il savourait à nouveau sa chère Nouvelle-Angleterre. Quand le car traversa le Pawcatuck et pénétra dans Rhode Island par une belle après-midi ensoleillée, son cœur battit un peu plus fort. En entrant dans Providence suivant Reservoir puis Elmwood Avenue, il eut presque le souffle coupé malgré tous les mythes et légendes prohibés dans lesquels il avait trempé. Au croisement de Broad, Weybosset et Empire Street, il retrouva, dorés par le soleil couchant, les clochers et les dômes de la vieille ville qu'il avait précieusement gardés en mémoire. Comme le véhicule ralentissait en arrivant au terminal de Biltmore, Il eut une impression de flottement en revoyant sur l'autre rive le dôme vert de la colline parsemé de toits et la gigantesque flèche de l'Eglise Baptiste.

Providence, chère et vieille cité! C'était elle et la force étrange de sa longue histoire qui l'avait façonné, qui lui avait fait entrevoir des secrets dont nul prophète ne pourrait définir les limites. Les mystères, merveilleux ou terribles, dont il s'était instruit pendant tous ses voyages sommeillaient dans ses murs. Le taxi fit le tour de Post Office Square d'où il pouvait voir le fleuve, le vieux marché couvert et la pointe de la baie vers laquelle il se dirigeait, avant d'attaquer Waterman Street jusqu'à l'Eglise de la Science Chrétienne dont le vaste dôme se reflétait dans le soleil couchant. Ensuite, il restait à parcourir huit pâtés de maison, le long des plus anciennes demeures et des allées pavées de son enfance où il avait l'habitude de courir, pour atteindre l'ancienne petite ferme blanche sur la droite et arriver enfin devant le porche classique et la façade imposante

de la grande maison de briques où il était né. Charles Ward était de retour chez lui.

## 5

Certains psychiatres moins académistes que le Dr. Lyman situent le début de la folie de Ward pendant son voyage en Europe. Reconnaisants qu'il était sain d'esprit au moment de son départ, ils estiment que sa conduite avait radicalement changé à son retour. Mais le Dr. Willett n'en démord pas: quelque chose d'autre s'est produit plus tard et il attribue le comportement étrange du jeune homme aux rites qu'il a appris à l'étranger, pratiques étranges s'il en est mais qui n'impliquent pas forcément la démence de celui qui s'y adonne. Ward, plus mature et endurci semblait parfaitement normal et au cours de ses conversations avec le Dr. Willett, il fit preuve d'un réel équilibre mental qu'aucun fou ne peut feindre longtemps. De fait, ce furent les bruits provenant du laboratoire dans le grenier où Ward passait tout son temps qui conduisirent à envisager la folie comme éventualité. On entendait des chants, des imprécations, des déclamations syncopées et bien que tous soient prononcés par Ward, le timbre de voix et les accents avec lesquels il récitait certaines formules donnaient littéralement la chair de poule. Même Nig, le chat de la maison hérissait le poil en entendant certains sons.

Des odeurs étranges s'échappaient du laboratoire. Parfois immondes, mais le plus souvent aromatiques avec un pouvoir hallucinogène qui faisait naître des visions fantasmagoriques: mirages fugaces de perspectives gigantesques, d'avenues interminables bordées de sphinx et d'hippogriffes. Ward ne reprit pas ses longues promenades de naguère, il s'appliquait principalement à l'étude des livres étranges qu'il avait rapportés et à d'autres investigations bizarres, expliquant que ses découvertes en Europe avaient formidablement élargi le champ de ses recherches et promettant de

grandes révélations dans les années à venir. Son aspect plus âgé avait, si c'était possible, augmenté encore sa ressemblance avec le portrait. Lors de ses visites, le Dr. Willett qui observait souvent le tableau, s'émerveillant toujours de la ressemblance, remarqua que la seule différence entre le défunt sorcier et son jeune patient était la petite cicatrice au-dessus de l'œil droit de Curwen. Les consultations de Willett effectuées à l'instigation de M. Ward étaient particulièrement intrigantes. Ward ne refusait jamais de rencontrer le Docteur, cependant ce dernier ne parvenait pas à pénétrer sa psychologie. Il remarqua souvent des choses étranges dans son bureau: de petites figurines en cire à l'aspect grotesque posées sur les étagères ou les tables, des traces de cercles partiellement effacés, des triangles et des pentagrammes tracés à la craie ou au fusain au centre de la pièce qui avait été dégagée. Et il y avait toujours ces incantations et ces rythmes qui firent que les domestiques commencèrent bientôt à parler de démence.

En janvier 1927, un incident se produisit. Une nuit, alors que Charles se livrait à des incantations rituelles dont la cadence bizarre incommodait toute la maison, on ressentit soudain, venant de la baie, un vent glacial en même temps qu'un léger tremblement de la terre que tout le voisinage remarqua également. Au même moment le chat montra des signes évidents de frayeur et tous les chiens à un mile à la ronde se mirent à hurler. Ce fut le prélude à un orage violent, inhabituel en cette saison, dont les coups de tonnerre étaient si forts qu'à un moment M. et Mme Ward crurent bien que la maison avait été touchée. Ils se précipitèrent en haut pour constater les dégâts causés et trouvèrent Charles à la porte du grenier, pâle, résolu, avec une expression mélangée de terreur et de triomphe. Il les assura que la maison n'avait pas été touchée et que l'orage cesserait bientôt. Ils regardèrent par la fenêtre et c'était vrai, les éclairs s'éloignaient et les arbres cessaient de plier sous cet étrange vent glacial qui venait de la mer. Le tonnerre faiblit, marmonna encore un peu et disparut tout à fait. Les étoiles brillèrent à nouveau pendant que l'air de triomphe sur le visage de Charles Ward se mua en une expression singulière.

Deux mois après cet incident, Ward restait moins confiné dans son laboratoire. Curieusement il avait commencé à s'intéresser à la météorologie et s'informa sur la date du dégel au printemps. Un soir en mars, il sortit en pleine nuit et ne revint qu'au petit matin. Sa mère qui ne dormait pas distingua un bruit de moteur dans l'allée. On entendait des jurons étouffés. Elle se leva, alla à la fenêtre et vit quatre silhouettes imposantes qui déchargeaient une caisse assez longue d'un camion et la portaient dans la maison. Elle perçut des halètements et des bruits de pas pesants dans l'escalier et finalement un grand bruit sourd dans le grenier. Après quoi les bruits de pas redescendirent et les quatre inconnus réapparurent dehors avant de repartir dans leur camion.

Le lendemain, Charles reprit ses travaux, reclus dans son laboratoire dont il avait tiré les rideaux opaques. Il n'ouvrit à personne et refusa toute nourriture. Vers midi on entendit un bruit violent suivi d'un cri terrible et d'une chute. Mme Ward frappa à la porte. Au bout d'un moment son fils lui répondit faiblement que ce n'était rien, que tout allait bien, que l'immonde et indescriptible puanteur qui s'échappait de la pièce était inoffensive mais indispensable, qu'il devait impérativement être seul et qu'il descendrait pour le diner. En fin d'après-midi, après qu'on eut entendu une série de sifflements venant du grenier, il apparut finalement avec un air hagard, interdisant expressément que quiconque pénétre dans le laboratoire sous quelque prétexte que ce fût. Une nouvelle étape venait d'être franchie en matière de secret car personne n'y fut jamais plus admis, ni d'ailleurs dans la réserve adjacente qu'il avait annexée à son domaine inviolable et meublée sommairement en chambre à coucher. Il vécut ainsi jusqu'au moment où il acheta un petit bungalow à Pawtuxet et y déménagea tout son matériel scientifique.

Ce soir-là Charles se saisit du journal avant le reste de la famille et en détruisit une partie par un prétendu accident. Plus tard le Dr. Willett qui en avait déterminé la date exacte par les déclarations des domestiques, se procura une copie du quotidien et découvrit dans la partie détruite par Ward l'entrefilet suivant:

## *DES PROFANATEURS DANS LE CIMETIERE NORD*

*Ce matin, Robert Hart, veilleur au cimetière nord a surpris plusieurs hommes avec un camion dans l'ancienne partie du cimetière. Sa présence dut les effrayer car ils quittèrent les lieux sans avoir pu accomplir quoi que ce soit.*

*La découverte a eu lieu vers 4 heures du matin quand l'attention de M. Hart a été attirée par un bruit de moteur non loin de son logement. Il sortit et vit un gros camion, mais il ne put s'en approcher sans que le bruit de ses pas sur le gravier ne signale sa présence. A ce moment, les hommes ont rapidement chargé une grande caisse et ont réussi à s'enfuir. Comme aucune tombe n'a été profanée, M. Hart pense qu'ils voulaient enterrer la caisse.*

*Les hommes ont dû creuser longtemps avant d'être surpris car M. Hart a découvert un trou énorme creusé à bonne distance du carré Amasa Field où les anciennes pierres ont disparu depuis longtemps. Le trou, semblable à celui d'une tombe, était vide et ne correspond à aucune sépulture dans les archives du cimetière.*

*Le sergent Riley du commissariat de quartier pense qu'il s'agit de l'œuvre de bootleggers qui avait trouvé ce moyen macabre de mettre leur alcool à l'abri. M. Hart a enfin déclaré avoir vu le camion se diriger vers l'avenue Rochambeau bien qu'il n'en soit pas absolument certain.*

Les jours suivant Charles Ward se montra encore moins que d'habitude. Ayant établi ses quartiers dans le grenier qu'il ne quittait plus, il demanda qu'un domestique lui porte ses repas sur un plateau qu'il ne prenait que lorsque le serviteur était reparti. Les incantations aux rythmes étranges et les récitations monotones de formules se poursuivaient, entrecoupés également par



des tintements de verre, des sifflements, des bruits d'eau qui coule et des rugissements de gaz enflammé. Des odeurs ignobles et inconnues flottaient parfois devant la porte. Quant à l'air étrange du jeune homme, lorsque de temps à autre il s'aventurait dans la maison, il donnait évidemment cours à toutes les spéculations. Un jour il fit un voyage éclair à l'Athénium pour trouver un livre. Une autre fois il engagea un coursier pour aller lui chercher un certain ouvrage à Boston. Un parfum de mystère enveloppait toute cette situation et tant la famille que le Dr. Willett reconnaissaient être totalement déroutés et ne savoir que penser.

## 6

**L**e 15 avril, un nouvel événement se produisit qui bien qu'il n'y paraisse pas, était d'une nature bien plus terrible et, selon le Dr. Willett, très lourd de conséquences. C'était le Vendredi Saint, circonstance très importante selon les uns, pure coïncidence selon les autres. Tard dans l'après-midi, le jeune Ward commença à réciter une formule à très haute voix tout en brûlant une substance si prégnante qu'elle envahit toute la maison. On l'entendait clairement, si bien que Mme Ward, qui se trouvait dans le couloir ne put s'empêcher de retenir la formule et arriva même, plus tard, à la retranscrire à la demande du Dr. Willett. Des experts lui ont appris qu'une formule analogue se trouve dans le livre mystique d'Elphias Levi, cette âme tourmentée qui força des portes interdites et y aperçut des choses indicibles. Voici la formule:

*Per AdonaiElbim, Adonai Jehova,  
AdonaiSabaoth, Metraton On AglaMathon,  
verbumpythonicum, mysteriumsalamandrae,  
conventussylvorum, antragnomorum,  
daemoniaCoeliGod, Almonsin, Gibor, Jehosua,  
Evam, Zariatnatmik, veni, veni, veni.*

Cela durait depuis plus de deux heures sans discontinuer, lorsque tout à coup les chiens du voisinage se mirent à hurler à la mort. On peut juger de l'importance du vacarme par le nombre de journaux qui y consacrerent un article le lendemain, mais pour les Ward, ce vacarme n'était rien comparé à l'odeur qui s'ensuivit: une odeur pestilentielle, envahissante, angoissante que personne n'avait jamais sentie auparavant et ne sentirait plus d'ailleurs. Au beau milieu de cette atmosphère méphitique, jaillit alors un éclair, impressionnant et littéralement aveuglant, n'eut-on été en plein jour. C'est à ce moment que retentit une voix que quiconque l'a entendue ne pourrait jamais effacer de sa mémoire, tant elle était éloignée, orageuse et profonde, et si différente de celle de Charles Ward. La maison en fut secouée et au moins deux voisins l'entendirent couvrir le vacarme des chiens. Mme Ward qui était restée à écouter derrière la porte du laboratoire en reconnut les accents diaboliques, d'autant que Charles lui avait parlé d'ouvrages satanistes qui y faisaient référence ainsi que de la lettre de Luke Fenner qui racontait comment cette voix avait résonné à la ferme de Pawtuxet le soir de la mort de Curwen. Il n'y avait pas à hésiter sur cette incantation cauchemardesque que Charles avait clairement décrite, à l'époque où il n'hésitait pas à s'ouvrir de ses recherches. Ce n'était pourtant qu'une bribe d'une langue ancienne et oubliée:

DIES MIES JESCHET BOENE DOESEF DOUVEMA  
ENITEMAUS.

Juste après, bien qu'il restât encore plus d'une heure de soleil, le jour s'obscurcit brusquement, et une nouvelle bouffée fétide, différente de la première mais également infecte envahit la demeure. Charles se remit à psalmodier et sa mère put entendre des syllabes qui ressemblaient à: Yi nashYogSothoth helgebth rodag et se terminaient par un grand 'Yah' dans un crescendo de démente. Une seconde plus tard, même ce cri épouvantable fut oublié en entendant un hurlement exploser et se transformer petit à petit en un rire hystérique et diabolique. Mrs Ward avec des sentiments mélangés de terreur et de courage maternel frappa à la

porte mais n'obtint aucune réponse. Elle frappa à nouveau et s'arrêta brusquement lorsqu'une nouvelle plainte s'éleva provenant indiscutablement de son fils qui se mêlait à l'autre voix ricanante. C'est à ce moment qu'elle perdit connaissance, mais aujourd'hui elle est incapable de se rappeler la cause de cet évanouissement. La mémoire a parfois des oublis de bon aloi.

A 6 heures et quart environ, M. Ward rentra de son travail. Ne trouvant pas sa femme en bas, il interrogea les domestiques. Apeurés, ils lui dirent qu'elle devait être au grenier d'où provenaient des bruits plus bizarres encore que d'habitude. M. Ward gravit les escaliers quatre à quatre et aperçut sa femme couchée de tout son long devant la porte. Comprenant qu'elle avait perdu connaissance, il se hâta de rapporter un verre d'eau qu'il lui jeta à la figure. Il fut rassuré de la voir revenir immédiatement à elle mais manqua bien de se retrouver dans le même état dont elle émergeait, lorsque regardant ses yeux hagards, il fut parcouru d'un frisson glacial. Dans le laboratoire, le silence n'était pas aussi profond qu'il lui avait semblé de prime abord. On y percevait des murmures, trop bas pour en saisir le sens et cependant totalement bouleversants.

Charles avait certes habitué toute la maisonnée à ces formules récitées à voix basse. Mais cette fois, il s'agissait de quelque chose de complètement différent. Cette fois, on distinguait un dialogue à moins que ce ne fût une imitation de dialogue, avec des changements réguliers d'inflexion qui suggéraient des affirmations, des questions, et des réponses. Une des voix était à l'évidence celle de Charles mais l'autre était si basse, si caverneuse que même au cours des simulacres de cérémonies qu'il avait pratiqués, le jeune homme n'en avait jamais imiter de pareille. Elle portait en elle quelque chose d'abominable, d'impie, de contre nature et il est probable que si Mrs Ward n'avait réveillé l'instinct de survie de son mari en poussant un cri, Theodore Ward n'aurait plus pu se vanter de ne s'être jamais évanoui. Il la prit dans ses bras et la porta en bas avant même qu'elle pût distinguer la seconde voix qui l'avait tant bouleversé. Cependant, il n'avait pas été assez rapide

pour ne pas entendre une chose qui failli le faire trébucher avec sa femme. Car le cri qu'elle avait poussé avait dû être entendu par d'autres que lui, et provoqua une réaction de l'autre côté de la porte, deux mots, les seuls compréhensibles de cette discussion chuchotée, deux paroles très banales de précaution prononcés par Charles qui terrifièrent son père: «Chut, écrivez!»

M. et Mme Ward discutèrent longuement pendant le dîner à l'issue duquel M. Ward décida qu'il était grand temps d'avoir avec son fils une conversation sérieuse et ferme. Les derniers évènements constituaient une menace pour la santé mentale de la famille et des domestiques et quelle que soit l'importance de ses recherches, sa conduite ne saurait être davantage tolérée. Le jeune homme avait perdu le sens commun car seul un déséquilibré aurait pu pousser de tels cris sauvages et contrefaire la voix d'un interlocuteur étrange dans un dialogue imaginaire. Tout cela devait cesser, faute de quoi, Mrs Ward finirait par tomber malade, sans compter que plus aucun domestique n'accepterait de servir dans cette maison.

A la fin du repas, M. Ward se leva et monta les escaliers. Parvenu au troisième étage, il s'arrêta en entendant des bruits provenant de l'ancien bureau de son fils. Des livres étaient jetés en tous sens et des papiers rageusement froissés. En arrivant à la porte, il vit Charles en proie à une grande agitation qui rassemblait des centaines de feuillets de toutes tailles et formes. Il avait les traits tirés, l'air hagard et laissa tomber tous ses papiers en entendant la voix de son père. Obéissant, il s'assit et écouta son sermon sans l'interrompre. Il ne fit aucune scène et convint que ses parents avaient raison: ces bruits, ces murmures, ces incantations et ces odeurs étaient intolérables. Il accepta de travailler dorénavant dans le calme, insistant cependant pour que son désir d'isolement soit respecté. A l'avenir, ses études resteraient théoriques et livresques et il irait s'installer ailleurs si des rituels bruyants s'avéraient à nouveau nécessaires. Il était réellement désolé de la frayeur qu'il avait causée à sa mère et de son évanouissement. Il expliqua encore que la conversation que ses parents avaient entendue faisait partie d'un rituel symbolique

nécessaire pour créer une certaine atmosphère. L'emploi de termes techniques abscons déconcerta M. Ward qui eut cependant l'impression, que malgré la tension qui émanait du jeune homme, celui-ci jouissait de toutes ses facultés mentales. En revanche cette discussion ne lui apporta aucun éclaircissement et lorsque Charles quitta la pièce avec sa brassée de documents, M. Ward se retrouva seul sans savoir que penser de cette affaire. Toute aussi mystérieuse fut la mort du pauvre Nig, qu'on retrouva à la cave, raide, les yeux figés et la gueule déformée par la terreur.

Poussés par la curiosité du détective, les parents inspectèrent les rayonnages vides pour tenter d'en déduire ce que Charles avait emmené au grenier. La bibliothèque du jeune homme était classée méthodiquement et il était assez simple de savoir quels livres, ou tout du moins quels types de livres avaient disparu. M. Ward fut surpris de constater que rien de ce qui concernait l'occultisme et l'archéologie n'avait été déplacé, mais qu'au contraire Charles s'était concentré sur des ouvrages modernes: livres d'histoire et de géographie, traités de science et de philosophie, manuels de littérature de même que certains magazines et journaux. C'était un changement soudain et bizarre qui plongea M. Ward dans des abîmes de perplexité. Il eut aussi le sentiment impressionnant que quelque chose dans la pièce n'était pas normal, quelque chose d'insolite, de physique et de spirituel. Quelque chose qui manquait et qu'enfin il identifia.

Le panneau de bois sculpté d'Olney Court était toujours accolé au mur au-dessus de la cheminée, mais le tableau de Joseph Curwen, restauré à grands frais, avait disparu. Le temps et le chauffage central avaient fait leur œuvre. S'écaillant du panneau des copeaux de peinture s'enroulaient et finissaient par tomber en fines miettes sur le sol. Le portrait de Joseph Curwen avait finalement et silencieusement renoncé à la surveillance de son sosie et n'était plus à présent qu'une fine couche de poussière bleutée.

## Chapitre IV

### Métamorphose et folie

#### 1

Dans la semaine qui suivit le Vendredi Saint, Charles Ward se montra davantage qu'à son habitude. Le plus souvent on le voyait en train de déménager des livres entre le grenier et son ancien bureau. Son comportement était calme et rationnel, mais il arborait un regard furtif et inquiet que sa mère n'aima pas du tout. Son appétit était excellent et même féroce, si l'on en juge par ses exigences auprès de la cuisinière. Mis au courant des derniers événements, le Dr. Willett ne tarda pas à venir et le jeudi suivant, il eut une longue conversation avec le jeune homme dans le bureau où Joseph Curwen avait désormais abandonné sa surveillance. Comme à chaque fois, la discussion ne lui apprit rien, mais Willett est convaincu que Charles était absolument sain d'esprit à ce moment-là. Il promit des révélations prochaines et réitéra son intention de déménager le laboratoire. Quant à la disparition du portrait, il n'en fit que peu de cas, chose étrange si l'on se rappelle l'enthousiasme avec lequel il l'avait installé et même, il sembla trouver une certaine ironie à la situation.

Au cours de la deuxième semaine, Charles commença à s'absenter de la maison pendant de longues périodes. Un jour, alors la vieille Hannah venait faire le grand nettoyage de printemps, elle raconta qu'il visitait régulièrement la cave d'Olney Court muni d'une grande valise et qu'il s'y livrait à d'étranges fouilles. Il se montrait d'ailleurs très généreux avec elle et son mari, mais semblait toujours anxieux, ce qui la chagrinait, elle qui l'avait vu grandir depuis sa naissance. Plusieurs amis de la famille rapportèrent également l'avoir aperçu à de nombreuses reprises du côté de Pawtuxet. Il hantait littéralement la station balnéaire de Rhodes-sur-Pawtuxet et l'enquête du Dr. Willett dans ce village montra que c'était toujours pour se rendre sur le rivage du fleuve avant de partir vers le nord, généralement pour de très longues promenades.

Un matin, à la fin du mois de mai, les rituels bruyants reprirent dans le grenier ce qui provoqua immédiatement une réprimande sévère de la part de M. Ward à laquelle Charles répondit distraitement par de vagues promesses. Cela ressemblait en tous points à la conversation imaginaire du tristement fameux Vendredi Saint. Le jeune homme discutait âprement avec lui-même et l'on entendit brusquement une série de cris dans des intonations différentes, comme autant de demandes et de refus alternés. Mrs Ward se précipita au grenier et écouta à la porte du laboratoire. Elle ne réussit à entendre distinctement qu'un morceau de phrase disant: «il faut le maintenir rouge pendant trois mois». Elle frappa à la porte et immédiatement la conversation imaginaire cessa. Quand son père interrogea Charles un peu plus tard, ce dernier répondit qu'il y avait certains conflits entre différentes sphères de conscience difficiles à éviter, mais qu'il s'arrangerait pour les transférer dans un autre plan.

A la mi-juin, un curieux incident nocturne se produisit. Au début de la soirée on entendit du bruit et des coups dans le grenier. Mrs Ward était sur le point de monter quand tout redevint calme. Vers minuit après que chacun s'était retiré, le majordome vérrouillait la porte d'entrée lorsque Charles apparut soudain au bas de l'escalier portant une grande valise. Il avait un air incertain et maladroit et fit signe qu'il voulait sortir. Il ne dit pas un mot, mais le digne serviteur remarqua immédiatement ses yeux fébriles et se mit subitement à trembler sans raison. Il ouvrit la porte et le jeune Ward sortit. Dès le lendemain il donna ses huit jours à Mrs Ward. Il y avait, lui dit-il, quelque chose de diabolique dans le regard que M. Charles lui avait jeté. Aucun jeune maître n'avait le droit de regarder ainsi un honnête serviteur et il ne passerait pas une nuit de plus dans cette maison. Mrs Ward l'autorisa à partir, mais ne prêta guère attention à ces élucubrations. Imaginer Charles dans un état de sauvage la nuit était complètement ridicule. Elle avait bien entendu quelques bruits provenant du grenier, mais c'était plutôt des soupirs de désespoir, peut-être même quelques sanglots. Il faut dire qu'elle était à présent habituée à toutes ces manifestations sonores...

Le lendemain, dans la soirée, Charles Ward se saisit du journal et, comme c'était déjà arrivé quelques mois auparavant, égara une de ses pages. Personne n'y prêta réellement attention, jusqu'à ce que le Dr. Willett commence ses investigations plus fouillées, à la recherche de détails apparemment insignifiants. Dans les

archives du journal il retrouva la page perdue par Charles et nota deux articles intéressants.

### *ENCORE DES PROFANATIONS*

*Ce matin, Robert Hart, le veilleur du cimetière Nord, a de nouveau surpris des profanateurs en pleine action dans l'ancienne section du cimetière. La tombe d'Ezra Weeden, 1740-1824, a été ouverte et vidée. On pouvait encore lire les inscriptions sur la pierre bien que celle-ci ait été sauvagement vandalisée.*

*Quel qu'ait été son contenu après un siècle, il a été entièrement dérobé, à part quelques bouts de bois pourri. Il n'y avait aucune trace de roue, mais la police a relevé une série d'empreintes de pas faites avec des bottes de qualité.*

*M. Hart a évidemment rapproché cet incident de celui du mois de mars, quand une bande de profanateurs motorisée avait été mise en fuite après avoir creusé une profonde excavation. Le sergent Riley du deuxième district n'est pas de cet avis et relève une différence fondamentale entre ces deux affaires. En mars, on avait creusé à un endroit sans tombe, alors que cette fois c'est une sépulture clairement indiquée, intacte la veille, qui a été volontairement détruite et violée.*

*La famille Weeden, avertie des faits a exprimé sa surprise et sa tristesse. Elle ne voit pas qui aurait pu s'attaquer à la sépulture de son ancêtre. Hazard Weeden, qui demeure au 598, Angell Street se souvient néanmoins d'une vieille légende familiale selon laquelle Ezra avait été impliqué, en tout honneur tient-il à préciser, dans une affaire mystérieuse peu avant la révolution, mais il ne lui connaît évidemment aucun ennemi contemporain. L'inspecteur Cunningham a été chargé de l'affaire et espère trouver des indices rapidement.*



## CONCERT DE CHIENS A PAWTUXET

*Les habitants de Pawtuxet ont été réveillés par une cacophonie d'abolements ce matin vers trois heures. Ils provenaient du rivage du fleuve, juste au nord de Rhodes-sur-Pawtuxet. Selon plusieurs témoignages, les hurlements ont été particulièrement inhabituels. Fred Lemdin, veilleur de nuit à Rhodes, déclare qu'ils se mêlaient aux hurlements d'un homme terrifié et agonisant. Un petit orage qui a éclaté le long du rivage a mis fin au vacarme. On a également noté des odeurs déplaisantes, provenant sans doute des réservoirs de pétrole le long de la baie. Elles sont probablement à l'origine de l'excitation des chiens.*

Charles avait maintenant l'air hagard d'un homme traqué, et rétrospectivement, ceux qui l'ont connu à cette époque s'accordent à dire qu'il aurait sans doute aimé parler, si une terreur absolue ne l'avait retenu. Sa mère qui l'espionnait la nuit a reconnu qu'il sortait fréquemment ce qui fit dire unanimement aux psychiatres qu'il ne fallait pas chercher ailleurs le responsable des affaires de vampirismes rapportées par la presse à sensation dont on a jamais arrêté le coupable. Ces affaires, suffisamment récentes et connues pour qu'on ne les expose à nouveau, avaient pour victimes des personnes de tous âges et de toutes conditions originaires cependant de deux agglomérations distinctes: le quartier résidentiel de la colline près de la demeure des Ward et la banlieue proche de Pawtuxet de l'autre côté de la ligne Cranston. Des noctambules et des résidents qui avaient l'habitude de dormir la fenêtre ouverte ont été attaqués, et ceux qui ont survécu racontent tous la même histoire celle d'un monstre décharné, agile et bondissant, aux yeux flamboyants qui plantait ses crocs à la gorge ou au bras et se délectait de la chair de ses victimes.

Le Dr. Willett qui se refuse à dater le début de la démence de Charles aussi loin, reste très prudent pour expliquer ces atrocités. Il a, dit-il, sa théorie et se borne à répéter «je ne peux dire qui ou quoi a perpétré ces meurtres, mais Charles Ward en est absolument innocent. J'ai des raisons de croire qu'il ignore le goût du sang comme le prouvent d'ailleurs son anémie croissante

et sa pâleur. Ward a touché à des choses terribles, mais il a payé ses errements et n'a jamais été ni un monstre, ni un criminel. Plus tard les choses ont changé, mais j'aime à croire que le Charles que nous connaissons est mort avec ce changement. Son âme est partie, car cette enveloppe corporelle démente qui a disparu de l'hôpital Waite en contenait une autre.»

Willett parle avec autorité s'étant si souvent rendu chez les Ward notamment au chevet de Mrs Ward dont les nerfs commençaient à craquer. Ses nuits de veilles où elle guettait le moindre bruit avait induit chez elles des hallucinations que le docteur raillait gentiment devant elle mais qui le faisait frémir en lui-même. Ses divagations étaient toujours en rapport avec ces bruits qu'elle croyait entendre au grenier aux heures les plus impossibles, à ces soupirs étouffés et à ces sanglots qu'elle imaginait. Au début de juillet, Willett prescrit à Mrs Ward un séjour de convalescence à Atlantic City et recommanda bien à M. Ward et à son fils hagard et fuyant de ne lui écrire que des lettres réconfortantes. C'est probablement à cette fuite malgré elle qu'elle doit aujourd'hui la vie et l'équilibre mental.

## 2

Peu après le départ de sa mère, Charles Ward entreprit d'acheter un bungalow à Pawtuxet. C'était une misérable petite mesure de bois, avec un garage cimenté, perchée sur la falaise un peu au-dessus de Rhodes, mais pour une raison étrange, le jeune homme n'en voulait pas d'autre. Il harcela les agences immobilières, jusqu'à ce que l'une d'entre elle finisse par conclure l'affaire à un prix exorbitant avec un propriétaire qui au départ n'était pas vendeur. Dès que les lieux furent libérés, il emménagea de nuit tout le contenu de son laboratoire ainsi que les livres de la bibliothèque. Il avait chargé un camion aux petites heures obscures et son

père se souvient encore des trépignements, des soupirs et des jurons pendant que le matériel était déménagé. Après cela Charles réintégra ses anciens quartiers au troisième étage et ne remit plus les pieds au grenier.

Le jeune homme avait imposé le même secret au bungalow qu'il l'avait fait pour le grenier, à cette différence près qu'il avait à présent deux assistants: un métis portugais à la mine patibulaire, originaire de South Main Street qui lui servait de domestique et un étranger, maigre, portant de fines lunettes noires et une barbe visiblement teinte, d'une apparence plus raffinée et éduquée qui en faisait davantage un collègue qu'un serviteur. Les voisins essayèrent de lier connaissance avec eux mais en vain. Gomez, le mulâtre parlait à peine anglais et l'homme à la barbe teinte qui se faisait appeler Dr. Allen suivait son exemple. Ward, en revanche, tenta de se montrer plus affable, mais ne parvint finalement qu'à exciter la curiosité en tenant des propos incohérents sur ses travaux en chimie. Bientôt des rumeurs circulèrent au sujet des lumières qui brulaient toute la nuit, puis quand cela cessa, ce fut à propos des commandes insensées de viande auprès du boucher, des cris étouffés, des incantations, des hurlements qui semblaient provenir du sous-sol de la maison. Tous ses occupants furent bien vite honnis par le voisinage bourgeois et il n'est guère surprenant qu'on établît un lien entre leur arrivée et la vague de vampirisme qui sévissait depuis peu dans la région de Pawtuxet et dans quelques rues adjacentes d'Edgewood.

Ward passait à présent le plus clair de son temps au bungalow, déignant quelquefois dormir chez ses parents qui le considéraient toujours comme faisant partie de la maison. Il s'absenta à deux reprises pour des voyages d'une semaine dont personne ne sut jamais la destination. Graduellement, il devenait plus pâle et plus maigre, et il avait perdu un peu de son assurance de naguère quand il promettait des révélations sensationnelles et imminentes au Dr. Willett. Ce dernier le surprenait souvent chez son père, qui rongé par l'inquiétude et perplexe quant à l'attitude à adopter vis-à-vis d'un fils après tout adulte, n'avait trouvé d'autre traitement que de favoriser autant que possible des

discussions avec une personne sensée. Le Dr. Willett continue d'affirmer qu'à cette époque, Charles était toujours sain d'esprit comme le démontrent plusieurs conversations qu'il a eu avec lui.

Vers le mois de septembre l'épidémie de vampirisme diminua, mais en janvier, une autre affaire aussi grave éclata, dans laquelle il manqua de peu d'être impliqué. Depuis quelques temps, des allées et venues nocturnes de camions avaient attiré une fois de plus l'attention sur le bungalow. Or une nuit, dans un endroit désert, du côté de Hope Valley, des voleurs prirent d'assaut un camion certains d'y trouver de l'alcool de contrebande. Mais cette fois, ils en furent pour leur frais car la cargaison leur réserva un choc qu'ils n'oublièrent pas de sitôt. Les caisses oblongues étaient remplies de choses tellement immondes qu'on en parle encore dans pègre locale. Tellement immondes, que les bandits se hâtèrent d'enterrer leur prise. La police finit par avoir vent de l'affaire et, sous promesse d'immunité, obtint d'un vagabond qu'il leur montre le lieu de l'attaque. On y retrouva les abominables caisses qui avaient été ensevelies à la hâte. Des télégrammes furent envoyés jusqu'à Washington mais jamais le public ne fut averti de l'incident.

La cargaison était adressée à Charles Ward de Pawtuxet, la police fédérale alla naturellement l'interroger. Les policiers le trouvèrent pâle, inquiet, affublé de ses deux compagnons étranges, mais en obtinrent des explications cohérentes qui l'innocentèrent. Certes, il avait commandé des spécimens anatomiques pour des recherches qu'il menait depuis une dizaine d'années. Il s'était adressé à des spécialistes qui avaient pignon sur rue. Mais il ne savait rien de l'identité de ces spécimens et était horrifié par les révélations faites par les inspecteurs. Ses déclarations furent en tous points confirmées par son collègue, le Dr. Allen dont curieusement la curieuse voix caverneuse semblait plus convaincante que celle trop tendue de Ward. Si bien qu'en fin de compte, les enquêteurs se contentèrent de noter les coordonnées des fournisseurs de New-York sans inquiéter davantage Charles Ward. L'enquête New-Yorkaise ne déboucha sur rien, les spécimens furent

enterrés proprement et le public n'eut jamais vent de l'affaire.

Le 9 février 1928, le Dr. Willett reçut une lettre de Charles Ward qu'il considère comme extrêmement importante et qui l'objet d'un profond désaccord avec le Dr. Lyman. Selon ce spécialiste, elle constitue la preuve indiscutable que l'on a affaire à un cas de dementia praecox ce que le Dr. Willett réfute, y voyant quant lui le message parfaitement raisonnable d'un infortuné jeune homme. Il souligne que l'écriture, quoique montrant des traces évidente de nervosité est bien celle de Charles. Le texte en est le suivant:

*100, Prospect Street  
Providence, Rhode Island  
8 , février 1928*

*Cher Dr. Willett,  
Je sens que le temps est venu de vous faire les révélations que vous m'avez si souvent réclamées. Votre patience, votre confiance dans mon équilibre mentale sont autant de choses que je ne cesserai de chérir.*

*Maintenant que je suis disposé à parler. Je dois avouer humblement que je n'ai pas atteint les succès que j'escomptais. Au lieu du triomphe, j'ai trouvé la terreur et mes confidences, loin d'être un cri de victoire, sont un appel au secours afin de me sauver et de sauver le monde d'une abomination au-delà de l'imagination humaine. Vous vous souvenez du raid sur la ferme de Pawtuxet décrit dans les lettres de Fenner. Tout cela est à refaire à présent et au plus vite. Des choses au-delà des mots dépendent de nous, la civilisation, les lois de la Nature, peut-être même le destin du système solaire, voire de l'univers. J'ai mis à jour des abominations monstrueuses. Je l'ai fait par amour de la science, mais à présent, par amour*

*de la vie et du monde, vous devez m'aider à les renvoyer de force dans les ténèbres.*

*J'ai quitté pour toujours le bungalow de Pawtuxet; il faudra exterminer tous ceux qui s'y trouvent encore: les vivants et les morts. Pour ce qui me concerne, je n'y retournerai jamais et si quelqu'un vous dit que j'y suis revenu, ne le croyez sous aucun prétexte. Je vous raconterai tout quand je vous verrai. Je suis de retour à la maison pour de bon. Venez m'y retrouver dès que vous aurez cinq ou six heures à me consacrer. Il faudra bien tout ce temps-là et je peux vous jurer que jamais temps de médecin n'aura été mieux employé au service de l'humanité. Croyez-moi, ma vie, ma raison sont de peu d'importance dans cette affaire.*

*Je n'ose pas me confier à mon père, il ne comprendrait pas. Je lui ai simplement parlé du danger qui me guette et il a engagé quatre gardes du corps. Je ne sais ce qu'ils pourront faire contre des forces que même vous ne pouvez imaginer ou reconnaître. Venez vite si vous voulez me trouver en vie pour vous expliquer comment vous pouvez sauver le monde de l'enfer.*

*Venez à toute heure, je ne sortirai pas. Ne me téléphonez pas, il est impossible de dire qui ou quoi pourrait intercepter l'appel. Prions Dieu quel qu'il soit que rien n'empêche cette rencontre.*

*Gravement et désespérément*

*Charles Dexter Ward*

*PS: abattez le Dr. Allen à vue et jetez son corps dans l'acide. Ne le brûlez pas.*

Le Dr. Willett reçut ce billet vers 10h30 et s'organisa pour libérer la journée et même la nuit si nécessaire. Il prévut d'arriver vers 16h, mais ne put rien faire de bon de toute la journée, tant il se perdait en conjectures. N'importe qui aurait pris cette lettre pour le délire d'un fou furieux, mais il connaissait trop bien Charles pour y voir fût-ce des extravagances. Quelque chose de subtilement ancien et effrayant flottait dans l'air et même la référence incohérente au Dr. Allen pouvait se s'expliquer si l'on s'en rapportait aux ragots qui courraient sur le bungalow de Pawtuxet. Willett ne l'avait jamais vu. Mais on lui avait parlé de l'aspect de cet homme énigmatique et il se demandait ce que pouvaient cacher cette barbe et ces petites lunettes noires.

Willett se présenta chez les Ward à 16 h et fut contrarié de constater que Charles ne s'était pas tenu à ses promesses. Les gardes étaient là et lui rapportèrent que le jeune homme avait soudainement repris de son assurance. Le matin, il avait eu une discussion animée au téléphone et un des détectives précisa qu'il avait entendu des phrases désabusées telles que «Je suis fatigué et je dois me reposer», «Je ne peux recevoir personne pour l'instant, «Je suis désolé, je désire tout arrêter» ou encore «Ne faites rien jusqu'à ce que nous ayons trouvé un compromis». Il avait sans doute repris courage ensuite, car il se glissa si discrètement hors de la maison que personne ne le vit partir ni ne savait où il était allé, jusqu'à ce qu'il revienne, sans dire un mot, vers une heure de l'après-midi. Il monta et sa frayeur dut reprendre le dessus car on entendit un cri terrible lorsqu'il pénétra dans son bureau. Cependant quand le majordome alla s'enquérir de son état, il apparut de nouveau en possession de tous ses moyens et fit signe au domestique de se retirer d'une façon qui le terrifia. Ensuite il dut se livrer à des rangements car on entendit des bruits sourds et des craquements, après quoi il réapparut et s'en alla brusquement. Le Dr. Willett demanda s'il avait laissé un message et on lui répondit que non. Quant au majordome très perturbé par l'aspect et le comportement de Charles, il demanda s'il y avait quelque espoir de le voir un jour guérir de ses problèmes nerveux.

Pendant plus de deux heures, le Dr. Willett attendit Charles dans son bureau, s'attardant sur les vides laissés par les livres manquants dans les rayonnages poussiéreux, et esquissant un sourire nerveux lorsque son regard se posait au-dessus de la cheminée, sur le panneau d'où naguère le portrait de Joseph Curwen le toisait ironiquement. Le jour baissait et les ombres effrayantes s'amoncelaient profitant de la nuit tombante, quand M. Ward apparut furieux de ne pas voir son fils à la maison après tout le mal qu'il s'était donné pour assurer sa sécurité. Il ne savait rien du rendez-vous avec le médecin de famille et promit de l'avertir dès le retour du jeune homme. Au moment de le quitter, M. Ward exprima à nouveau son désarroi et supplia son vieil ami de faire tout ce qui était en son pouvoir pour ramener son fils à la raison. Le Dr. Willett fut soulagé de quitter le bureau qu'une force effrayante semblait posséder, comme si le portrait disparu avait laissé derrière lui son héritage maléfique. Il n'avait jamais aimé ce tableau et bien qu'il eût les nerfs solides, il ressentait à la vue du panneau vide une envie irrépressible de quitter les lieux au plus vite.

### 3

Le lendemain matin, il reçut un message de M. Ward l'informant que son fils n'était pas rentré. Le Dr. Allen lui avait téléphoné pour l'informer que Charles resterait à Pawtuxet pendant quelques temps et qu'il ne fallait surtout pas s'inquiéter. La présence de Charles au bungalow était indispensable parce qu'Allen lui-même devait s'absenter et que leurs expériences ne pouvaient être délaissées sans surveillance. Charles pensait bien à son père, regrettant le souci qu'il lui causait par son revirement. C'était la première fois que M. Ward entendait la voix du Dr. Allen. Elle évoqua pourtant en lui des souvenirs confus et pénibles qu'il ne parvint pas à situer.



Confronté à des faits déconcertants, contradictoires, le Dr. Willett ne savait plus quel parti prendre. On ne pouvait douter de la sincérité de la lettre de Charles, mais alors que penser de cette attitude totalement opposée à ses résolutions les plus fermes? Le jeune homme avait clairement admis que ses recherches étaient blasphématoires et maléfiques, exprimé que le bungalow devait être nettoyé de tous ses occupants et que lui-même n'y remettrait jamais les pieds. Tout cela était oublié et il s'était replongé dans le mystère. Le bon sens commandait de l'abandonner à ses incohérences, mais une intuition plus profonde ne lui permettait pas d'oublier cette lettre. Il la lut, la relut, la relut encore et malgré son verbiage emphatique, malgré les reniements et les contradictions, il ne parvenait pas à la discréditer. Elle dégageait une terreur si profonde, si réelle, elle évoquait des abominations si monstrueuses au-delà de l'espace et du temps, que le Dr. Willett ne pouvait se contenter d'une explication rationnelle et cynique. Non, décidément, il se passait là-bas des horreurs innommables et si impuissant que l'on fût à les saisir, il fallait être prêt à les affronter.

Pendant plus d'une semaine, le Dr. Willett pesa le pour et le contre et décida finalement d'aller voir Charles à Pawtuxet. Aucun des amis du jeune homme ne s'était jamais aventuré dans ce domaine interdit et son père lui-même ne connaissait le bungalow que par les quelques descriptions que Charles avait bien voulu lui en faire, mais Willett sentait qu'une conversation de vive voix avec son patient était à présent indispensable. M. Ward ne recevait plus de son fils que quelques notes dactylographiées, pas davantage que Mme Ward dans sa retraite d'Atlantic City. Il fallait agir et malgré les sentiments qu'inspirait la légende de Curwen, malgré les événements récents et les avertissements de Charles, le Dr. Willett se rendit dans cette mesure effrayante perchée sur les hauteurs de Pawtuxet..

Il y était d'ailleurs déjà allé par curiosité, mais discrètement, sans entrer et connaissait parfaitement le chemin. En longeant Broad Street en voiture par cette journée de fin février, il songea à ces hommes résolus qui, cent cinquante ans auparavant avaient emprunté la

même route pour une mission dont personne ne comprendrait jamais les raisons.

Le trajet était court, passé Edgewood il aperçut bientôt la paisible banlieue de Pawtuxet. Il tourna à droite dans Lockwood Street qu'il suivit jusqu'au bout, descendit de voiture et marcha vers la falaise qui surplombe les méandres du fleuve. Les habitations étaient encore peu nombreuses et l'on ne pouvait manquer ce bungalow flanqué de son garage cimenté. Il avança dans l'allée de gravier mal entretenue, frappa à la porte et parla d'une voix ferme à l'horrible mulâtre Portugais qui l'entrouvrit vaguement.

Il devait, dit-il, voir Charles Ward sans délai pour une affaire importante. Aucune excuse, aucun refus ne seraient acceptés sans être rapportés immédiatement à M. Ward père. Le mulâtre s'appuyait à la porte pour empêcher Willett d'entrer et ne savait que faire. Le docteur éleva la voix et réitéra sa demande lorsqu'une voix, ou plutôt un soufla à glacer le sang lui parvint de l'intérieur: «Laisse-le entrer Tony, autant en finir maintenant». Si la voix était effrayante, ce qui suivit ne le fut pas moins. On entendit craquer le plancher, et un homme apparut enfin qui n'était autre que Charles Dexter Ward.

La précision méticuleuse avec laquelle le Dr. Willett rapporta cette conversation ultérieurement est à la mesure de l'importance qu'il lui accorde. Car, cette fois, enfin, il admet qu'un changement s'est produit en Charles, qu'un Ward désespérément étranger souffle ses mots au Ward qu'il connaît depuis vingt-six ans. Sa controverse avec le Dr. Lyman, l'oblige à être très précis: pour lui, le début de la folie de Charles coïncide avec les premiers envois de notes dactylographiées à ses parents. Elles ne sont pas rédigées dans son style habituel, pas plus que dans celui si extravagant de sa dernière lettre. Elles sont écrites d'une façon archaïque et étrange, comme si l'esprit de l'auteur avait soudain libéré un flot de pensées anciennes acquises au cours de ses fouilles et de ses recherches archéologiques. Elles trahissent en même temps un effort désespéré de modernité, mais la pensée et parfois la tournure sont celles désuètes de temps révolus. Tout comme d'ailleurs l'intonation et

l'attitude de Ward dans son bungalow qui s'inclina en présentant de la main un siège à Willett et commença à parler dans ce murmure qu'il chercha à expliquer d'entrée de jeu.

«Vous devez excuser ma voix, je suis atteint de phtisie» commença-t-il. «C'est l'air maudit au bord de ce fleuve. Je suppose que c'est mon père qui vous envoie, afin de connaître comment je me porte. J'espère que vous ne lui direz rien qui l'alarme.»

Willett étudiait chaque parole, chaque intonation, chaque geste de son patient. Quelque chose ne sonnait pas juste et il se remémora la frayeur du majordome une nuit. Il aurait voulu qu'il fasse moins sombre mais n'osa pas demander que l'on ouvre les volets. Il pria seulement son hôte de bien vouloir lui expliquer sa lettre étrange envoyée la semaine précédente.

«J'y allais venir, Monsieur», répliqua son hôte. «Vous n'êtes point sans savoir que mon état nerveux est préoccupant, ce qui m'amène parfois à dire ou à faire des choses étranges que je ne puis expliquer. Comme je vous l'ai dit à plusieurs reprises, je suis sur le point de faire des découvertes formidables ce qui me rend, disons, quelque peu insolite. N'importe qui serait terrifié de ce que j'ai trouvé, mais je ne resterai plus longtemps à l'écart. Je me conduisis comme un couard en me cloîtrant chez moi avec ces gardes, ma place est séant. Mes voisins ont grandement médité de moi et peut-être, à la fin, sont-ils parvenus à m'en faire accroire. Mais il n'y a point de malice dans ce que je fais, pourvu que je le fasse bien. Souffrez, je vous prie, d'attendre encore six mois et ce que je vous montrerai récompensera largement votre patience.»

«Je peux déjà vous révéler que j'ai un moyen qui me permet de connaître le passé bien mieux que ne le font les livres. Ainsi, vous pouvez imaginer l'importance de mes apports à l'histoire, à la philosophie, aux arts, grâce à ces portes auxquelles j'ai accès. Mon ancêtre possédait ce savoir quand ces butors curieux et iconoclastes sont venus l'assassiner. Je l'ai à mon tour retrouvé peu ou prou. Mais cette fois, rien ne doit m'arriver par ces jocrisses qui me redoutent. Veuillez je

vous prie, Monsieur, oublier ce que je vous écrivis et ne craindre ni ces lieux, ni leurs habitants. Le Dr. Allen est homme de valeur et je lui dois bien des excuses pour ce que j'aurais pu dire à son sujet. J'aurais aimé qu'il ne partît point, mais d'autres affaires le réclament ailleurs. Son zèle n'égale que le mien en toute chose.»

Ward se tut un instant et le docteur ne sut quoi répondre, ni quoi faire. Il se sentait un peu ridicule face au désaveu calme et rationnel de cette lettre. Cependant il ne parvenait pas effacer le sentiment que ce qu'il venait d'entendre était bizarre, étrange au sens propre et pour tout dire fou, alors que toute tragique et incongrue qu'elle était, la lettre ressemblait au Charles Ward qu'il connaissait. Willett essaya alors de détourner la conversation en évoquant certains événements passés espérant le ramener à des pensées familières. Ce fut en vain et plus tard, les psychiatres constatèrent les mêmes troubles de la mémoire. Des pans entiers, particulièrement ceux relatifs à des événements contemporains ou à ses souvenirs personnels en avaient inexplicablement disparu, tandis que tout son esprit semblait inondé par les choses du passé. Cette connaissance était anormale et impie, aussi tentait-t-il de la dissimuler maladroitement. Lorsque Willett mentionnait l'une ou l'autre de ses antiquités favorites collectée au cours de sa jeunesse, il donnait à son sujet des détails historiques qu'aucun mortel n'aurait pu connaître. Le médecin en fut terrifié.

Qui en effet aurait bien pu savoir que la perruque du Sheriff était tombée alors qu'il se penchait pendant la représentation du 11 février 1762 à l'Académie Historique de King Street, que c'était un jeudi, que les acteurs avaient tant coupé dans le texte des Amoureux Conscients de Richard Steele que ce fut presque un soulagement de voir le théâtre fermé par les autorités puritaines deux semaines plus tard.

Ward ne se laissa cependant plus interroger très longtemps. Il éludait les questions personnelles et contemporaines, tandis que bientôt il laissa paraître un profond ennui concernant les sujets plus anciens. Il voulait seulement satisfaire suffisamment son visiteur afin qu'il parte et ne revienne plus. A cette fin, il lui proposa

de visiter la maison et lui fit voir chaque pièce, de la cave au grenier. Willett examina tout avec minutie observant que les livres bien trop peu nombreux pour avoir occupé les vides laissés dans la bibliothèque de la maison familiale, étaient vraiment d'une banalité consternante et qu'enfin le pauvre laboratoire qu'on lui avait montré n'était ni plus ni moins qu'un leurre. Clairement il y avait une autre bibliothèque et un autre laboratoire ailleurs. Mais où? Impossible à dire, et Willett repartit dépité de n'avoir rien trouvé. Il arriva en ville avant la nuit et se rendit chez M. Ward pour lui faire un compte-rendu détaillé de ce qui s'était passé. Tous deux tombèrent immédiatement d'accord sur la conduite à tenir: Charles avait basculé dans la folie, mais il était trop tôt pour prendre des mesures draconiennes. Quant à Madame Ward, elle devait être maintenue dans l'ignorance, ce qui était d'ailleurs facilité par les lettres dactylographiées que Charles lui envoyait.

M. Ward décida également de rendre personnellement une visite surprise à son fils. Le Dr. Willett le conduisit. Arrivé sur place, il lui indiqua le chemin du bungalow et l'attendit patiemment dans sa voiture. L'entrevue dura longtemps et le père en sortit triste et perplexe. Elle s'était déroulée à peu près comme avec le médecin, si ce n'est que Charles mit un temps excessivement long à se montrer, après que son visiteur eut forcé la porte et renvoyé le portugais avec des exigences qui n'étaient pas négociables. Charles ne montra guère d'affection filiale. Les lumières avaient été tamisées et cependant il se plaignit d'en être incommodé. Il avait parlé encore plus bas s'apitoyant sur ses douleurs à la gorge. Mais même ce faible murmure, avait provoqué chez M. Ward une impression morbide qu'il ne parvint pas à effacer de sa mémoire.

Parfaitement d'accord sur la nécessité de faire soigner Charles, le père et son vieil ami décidèrent de rassembler toutes les informations possibles et imaginables sur cette affaire. Ils commencèrent par les ragôts qui circulaient à Pawtuxet, ce qui n'était pas difficile du fait d'amitiés qu'ils avaient dans la région. Le Dr. Willett reçut davantage de confidences que M. Ward car on se confie plus facilement à un médecin qu'au père

d'un hérétique. A les entendre, les agissements de Charles Ward étaient pour le moins étranges. On attribuait naturellement aux occupants du bungalow les actes de vampirisme de l'été dernier et les hypothèses les plus sombres étaient avancées pour expliquer les allées et venues nocturnes de camions. Un commerçant leur parla des commandes étranges que cet horrible mulâtre lui faisait et de celles énormes de viande et de sang frais auprès des deux boucheries locales. Des quantités inexplicables pour une maisonnée de trois personnes.

Ensuite il y avait les bruits provenant du sous-sol dont les rumeurs étaient plus difficiles à analyser. Une conclusion s'imposait néanmoins: des imprécations de nature indiscutablement rituelle se produisaient à chaque fois que le bungalow était dans l'obscurité. Ils auraient pu provenir de la cave, mais il était admis qu'ils venaient de cryptes plus profondes. En rapprochant ces ragôts, qu'ils prenaient très au sérieux et les anciennes légendes relatives à Joseph Curwen et aux souterrains, M. Ward et le Dr Willett furent convaincus que Charles avait acheté ce bungalow précisément parce qu'il était situé sur l'ancienne ferme du sorcier, chose qu'il avait dû découvrir dans les papiers d'Olney Court et ils se mirent à chercher l'entrée secrète creusée dans la falaise. Quant aux habitants du bungalow, il fut très vite établi qu'on détestait le Portuguais, qu'on craignait le Dr. Allen et que le jeune propriétaire n'était pas très aimé non plus. Depuis deux semaines d'ailleurs, il avait abandonné ses tentatives de fraternisation et ne parlait plus que par monosyllabes chuchotées, quand par hasard il s'aventurait au dehors.

C'est à peu près tout ce que le Dr. Willett et M. Ward récoltèrent. Ils en parlèrent longuement, poussant le raisonnement et l'imagination au-delà de leurs limites pour tenter de bâtir une théorie qui prenne en compte ces nouveaux renseignements, la lettre à Willett et la maigre documentation disponible sur Joseph Curwen. Ils auraient donné cher pour pouvoir jeter un coup d'œil sur les papiers de Charles, car à l'évidence, sa folie était liée à l'ancien sorcier et à ses agissements démoniaques.

## 4

Pourtant, ce ne fut ni M. Ward, ni le Dr. Willett qui abattirent la carte suivante. Le père et le médecin, déconcertés, face à un ennemi intangible étaient restés passifs, tandis que les lettres dactylographiées de Charles à ses parents se faisaient plus rares. Le premier du mois arriva et avec lui toutes sortes de règlements financiers qui mirent en émoi les employés d'une certaine banque. Les responsables qui connaissaient Charles se déplacèrent jusqu' au bungalow afin de savoir pourquoi tous ses chèques récents semblaient être des faux grossiers. Ils furent en partie rassurés lorsqu'il leur expliqua qu'affecté récemment par un choc nerveux il avait partiellement perdu l'usage de l'écriture. Il lui était devenu presque impossible de tracer des caractères, preuve en était que depuis peu, il tapait à la machine tous ses courriers, mêmes ceux adressés à ses propres parents qui pourraient d'ailleurs en témoigner.

Les banquiers ne mirent pas en doute ces explications finalement plausibles, pas plus qu'ils ne prêtèrent réellement attention aux rumeurs de Pawtuxet, mais ils furent étonnés par les propos confus du jeune homme qui démontrait une méconnaissance totale de tout ce qui touchait aux affaires financières dans lesquelles il s'était pourtant toujours montré très expert. Ils ne pouvaient trouver aucune explication rationnelle à cette amnésie soudaine. D'autre part, bien que ne connaissant pas très bien Charles Ward, ils ne purent s'empêcher de remarquer un changement dans sa manière d'être et de parler. Ils le savaient versé dans l'archéologie, mais même l'archéologue le plus passionné ne se comporte ni ne parle de façon si désuète. Tous ces détails mis bout à bout, la voix enrouée, le tremblement des mains, les pertes de mémoire, les manières archaïques ne pouvaient être que les symptômes d'une affection grave et ils décidèrent qu'une conversation sérieuse avec M. Ward senior s'imposait.

Le 6 mars 1928, il y eut une longue réunion dans le bureau de M. Ward, à l'issue de laquelle le malheureux père convoqua le Dr. Willett comme une sorte de dernier recours. Celui-ci examina les signatures gribouillées sur les chèques en les comparant de tête avec l'écriture de la dernière lettre si étrange qu'il avait reçue. Elle avait radicalement changée et pourtant cette nouvelle écriture lui semblait familière. Elle avait une allure archaïque et ne ressemblait en rien à celle du jeune homme. C'était étrange, où avait-il pu bien voir cette écriture avant? Quoiqu'il en soit, il était cette fois clair que Charles avait perdu la raison. Il était non moins évident qu'il n'était plus en état de gérer ses biens, ni d'entretenir des rapports normaux avec le mode extérieur. Des soins médicaux étaient devenus indispensables et ce dans les plus brefs délais. C'est à ce moment que l'on fit appel aux psychiatres, les Dr. Peck et Waite de Providence ainsi que le Dr. Lyman de Boston à qui leur confrère et M. Ward exposèrent l'affaire dans tous ses détails. Ils examinèrent minutieusement tous les livres et les documents que Charles avait laissés dans sa bibliothèque, où la réunion avait lieu, ainsi que les notes du Dr. Willett. Après s'être familiarisés autant que faire se pouvait avec ce cas inhabituel, ils tombèrent tous d'accord sur un point: les travaux auxquels Charles se livrait auraient ébranlé la raison de n'importe quel être sensé. Ils souhaitaient naturellement rencontrer le jeune homme et prendre connaissance des documents qu'il tenait secret. Mais pour cela, il fallait aller au bungalow.

Le jeudi 8 mars, les Dr. Willett, Waite, Peck et Lyman, ainsi que M. Ward allèrent rendre visite à Charles Ward, sans dissimuler la raison de leur venue: soumettre leur nouveau patient à un interrogatoire détaillé. Charles fut un peu long à se présenter, quand il arriva enfin très agité et imprégné de ces horribles odeurs de laboratoire. Il se montra très docile, reconnaissant qu'il souffrait de pertes de mémoire et d'un certain déséquilibre nerveux qu'il attribuait à ses recherches excessives. Il ne fit aucune difficulté quand on lui demanda de s'installer ailleurs et mis à part les problèmes d'amnésie, il semblait doté d'une intelligence très vive. Sa conduite aurait rassuré les psychiatres n'eussent été ces idées et ce langage d'un temps révolu



qu'il s'obstinait à employer, trahissant ainsi sa déconnexion avec le monde réel. Sur ses travaux, il ne révéla rien de plus que ne connaissaient déjà ses parents ou le Dr. Willett. Quant à la fameuse lettre du mois précédent, il fallait l'attribuer à une dépression passagère. Il affirma que son bungalow ne possédait ni bibliothèque, ni laboratoire secrets et fournit quelques explications abracadabrantes pour justifier que l'odeur qu'il dégageait ne se retrouvait nulle part dans la maison. Quant aux rumeurs des villageois, elles n'étaient qu'inventions dues à l'insatisfaction de leur curiosité. Le Dr. Allen? Il ne savait pas exactement où il se trouvait mais ne doutait pas que ce dernier reviendrait quand on aurait besoin de lui. Au moment de payer ses gages au Portugais qui n'avait pas dit un mot aux médecins et de verrouiller les secrets du bungalow derrière la porte, Ward ne montra aucun signe de nervosité, si ce n'est une tendance à s'immobiliser de temps à autre comme s'il guettait un bruit lointain.

Il était calme, philosophiquement résigné, cet éloignement forcé n'était qu'un avatar mineur, une obligation dont il pourrait se dégager une fois pour toute, à condition de n'y opposer aucune résistance. Il était convaincu que sa supériorité intellectuelle lui permettrait de surmonter tous ces embarras où son amnésie, sa voix perdue, son comportement excentrique et le secret de ses activités l'avaient conduit. Il fut convenu que sa mère ne serait pas mise au courant et que M. Ward lui enverrait dorénavant les messages dactylographiés. On emmena Charles dans la clinique du Dr. Waite à Conanicut Island, un endroit calme et arboré où il fut mis en observation. C'est à ce moment qu'on remarqua sa déplorable condition physique: le ralentissement métabolique, l'altération de la peau, les réactions nerveuses disproportionnées. Le Dr. Willett en fut le plus chagriné, car ayant connu Charles depuis sa naissance, il ne pouvait que trop bien constater l'étendue de son mal. Sa petite tache de naissance olivâtre sur la hanche avait disparu, cependant qu'une cicatrice noire s'était formée sur le thorax, ce qui amena le médecin à se demander si le jeune homme ne se serait pas soumis à la marque des sorciers, dont on racontait qu'elle était apposée la nuit dans des réunions secrètes. Le docteur ne pouvait

s'empêcher de penser aux comptes rendus des procès de Salem que Charles lui avait montré quand il se confiait encore où l'on pouvait lire: «M. G.B. a nuitamment apposé la marque du malin sur Bridget S., Jonathan A., Simon O., Delivrance W., Joseph C., Susan P., Mehitable C. et Deborah B.». Le visage de Charles le bouleversait aussi, jusqu'à ce qu'il finisse par découvrir pourquoi. Au-dessus de l'œil droit du jeune homme, il y avait quelque chose qu'il n'avait jamais remarqué pendant toutes ces années: une petite cicatrice qu'il avait observée sur le portrait de Curwen, qui prouvait que les deux hommes avaient dû se soumettre au même rituel abominable de scarification lors de leurs quêtes occultes.

Pendant ce temps, on surveilla de près toute la correspondance adressée à Charles Ward et au Dr. Allen qui fut réexpédiée chez M. Ward à Prospect Street. Willett n'espérait y trouver grand-chose, pensant que les communications importantes devaient se faire par messenger. Cependant, fin mars, une lettre adressée au Dr. Allen arriva de Prague qui pongea le Dr. Willett et M. Ward dans des abîmes de perplexité encore plus profonds. Elle était rédigée et calligraphiée à l'ancienne.

*Kleinstrasse, 11  
Altstadt, Prague  
11, février 1928*

*Frère en Almonsin-Metraton,*

*J'ai ce jour reçu votre lettre relatant ce qui est advenu des sels que je vous envoyai. Tout est allé à la traverse ce qui démontre que les stèles avaient été changées quand Barnabas récolta les spécimens. Il en est souvent ainsi comme vous l'avez déjà constaté avec la Chose que vous avez obtenue dans le cimetière de King Chapell en 1769 et avec ce que H. a récolté dans l'ancien cimetière en 1690 qui faillit bien avoir raison de lui. J'ai invoqué pareille Chose en Egypte, il y a 75 ans qui m'a fait la cicatrice que le garçon vit en 1924. Comme je vous l'ai dit déjà, n'appellez pas ce que vous ne pouvez dominer, que cela soit à partir des Sels où des Sphères au-delà. Ayez toujours prêts*

*les mots pour révoquer et arrêtez-vous s'il y a le moindre doute sur Qui est avec vous. Dans neuf cimetières sur dix les pierres ont été changées et vous ne pouvez avoir de certitude avant d'avoir interrogé la Chose. J'ai eu ce jour des nouvelles de H. qui a eu des ennuis avec les soldats. Il regrette vivement que la Transylvanie soit passée de la Hongrie à la Roumanie et déménagerait volontiers si son château n'était pas plein de Ce que nous savons. Mais il vous l'écrivit sans doute. Dans mon prochain courrier, vous trouverez quelque chose provenant d'une tombe d'Orient qui vous ravira. Vous connaissez G. de Philadelphie mieux que moi. Faites-le surgir en premier si vous le souhaitez, mais n'en usez pas durement avec lui à le rendre Difficile car je dois lui parler Ensuite.*

*Yogg-SothothNeblodZin  
Simon O.*

*A M. J. C. à Providence.*

Totalement hébétés à la lecture de ces insanités démentielles, M. Ward et le Dr. Willett s'arrêtèrent un moment, et ce n'est que par degrés qu'ils finirent par admettre ce que cette lettre signifiait. Ainsi, c'était le Dr. Allen, destinataire de cette lettre, qui dirigeait tout à Pawtuxet, ce qui expliquait également le post-scriptum de la lettre de Charles. Mais pourquoi était-elle adressée à la fin à M. J.C? La réponse était évidente, mais il y a des limites à la monstruosité. Qui était ce Simon O? Etait-ce le vieil homme que Charles avait rencontré à Prague quatre ans auparavant? Peut-être, mais dans les siècles passés il y avait déjà un Simon O: Simon Orne, alias Jedediah Orne de Salem qui disparut en 1771 et dont le Dr. Willett reconnaissait l'écriture identique à celle des formules sur les photostatics que Charles lui avait montrés autrefois. Quelles horreurs, quels mystères, quelles abominations contre nature étaient de retour à Providence, après un siècle et demi.

Le père et le praticien, incapables de prendre une décision, allèrent voir Charles à la clinique et

l'interrogèrent en douceur à propos du Dr. Allen, de sa visite à Prague et de Simon Orne de Salem. Le jeune homme répondit ou plutôt chuchota poliment, sans pour autant livrer aucune information, que le Dr. Allen avait des talents de spirite qui lui permettaient de communiquer avec des âmes défunes et que s'il avait un correspondant à Prague, celui-ci posséderait certainement les mêmes dons. En quittant l'hôpital, M. Ward et le Dr. Willett convinrent qu'ils s'étaient fait manipuler et que Charles, sans donner la moindre information vitale, leur avait soutiré tout ce qu'il y avait à savoir de cette lettre de Orne.

Les Dr. Peck, Waite et Lyman n'accordèrent guère d'importance à la correspondance extravagante du collègue de Charles Ward car ils connaissaient cette tendance des malades mentaux à se regrouper entre eux et ils pensaient que leur patient et le Dr. Allen s'étaient trouvés un alter ego à l'étranger, un semblable qui sans doute avait vu l'écriture de Orne et s'était amusé à la contrefaire pour faire croire à sa réincarnation. Allen était sans doute un cas analogue et avait convaincu le jeune homme qu'il était la réincarnation du défunt Joseph Curwen. Des comportements similaires avaient déjà été observés. Quant à l'écriture de Charles qui inquiétait tant Willett, ils l'expliquait par une simple imitation de manuscrits anciens. Willett en revanche avait fini par retrouver ce que lui évoquait cette écriture: elle ressemblait à celle de Joseph Curwen. Les psychiatres considéraient ces faits comme un processus mimétique inhérent à la maladie de Charles et ne lui accordèrent aucune signification favorable ou défavorable. Compte tenu cette attitude trop rationaliste, le vieux médecin recommanda à M. Ward de garder par devers lui une lettre arrivée de Rakus en avril et destiné au Dr. Allen, dont l'écriture était identique à celle du texte codé de Hutchinson. Après un instant d'hésitation, ils brisèrent le sceau et lurent:

Château Ferenczy  
7, mars 1928.

*Cher C.,*

*Une escouade de vingt militaires a débarqué chez moi pour m'interroger suite aux rumeurs des villageois. La peste soit de ces Roumains et de leur zèle ridicule quand un Magyar fermait les yeux pour un repas bien arrosé.*

*Le mois dernier M. m'a procuré un sarcophage des cinq Sphinx de l'Acropole. Il était bien là où Celui que j'ai invoqué m'avait bien dit qu'il se trouvait et j'ai eu trois conversations avec ce qui y reposait. Je vais l'envoyer à S.O. à Prague qui le vous fera suivre. Il est très entêté, mais vous savez la méthode à employer.*

*Vous avez été bien inspiré d'avoir moins de monde avec vous que naguère. Il n'était nul besoin de conserver ces gardiens désœuvrés sous leur forme matérielle. Ils n'auraient été qu'embarras en cas de problème, comme vous ne le savez que trop bien. Vous pouvez à présent déménager et travailler ailleurs où j'espère nulle Chose ne vous contraindra dans une voie si pénible.*

*Je me réjouis que vous ne commerciez presque plus avec Ceux du Dehors qui ont toujours représenté un mortel péril car vous savez bien ce qui arrive quand on demande la Protection de Celui qui n'est point disposé à l'accorder. Vous m'avez surpassé en trouvant des Formules que tout le monde peut réciter. Borellus avait pressenti que cela serait possible à condition de dire les Mots correctement. Votre Garçon les récite-t-il souvent? Il fait de plus en plus montre de sensiblerie, comme je le redoutais quand je l'ai hébergé il y a quinze mois, mais je gage que vous saurez comment le traiter. Vous ne pourrez le révoquer avec la Formule. Elle ne fonctionne que*

*sur ceux qui ont surgi des Sels. Mais vous avez des mains robustes, un poignard et un pistolet, les tombes ne sont pas si difficiles à creuser et les acides ne refusent jamais de dissoudre.*

*O. me dit que vous lui avez promis B.F. J'aimerais l'avoir aussi après. B. doit vous rendre visite prochainement, puisse-t-il vous procurer ce que vous souhaitiez de la Chose Obscure de Memphis. Quoiqu'il en soit, soyez très prudent avec ceux que vous invoquez et méfiez-vous du Garçon.*

*D'ici un an nous pourrons avoir les légions souterraines et alors il n'y aura plus de limite à notre pouvoir. Ayez foi dans mes paroles, car vous connaissez O. et après tout j'ai tout de même dans ces Affaires cent cinquante d'expérience de plus que vous.*

*Nephreu—KanaiHadoth  
Edw. H.*

*Pour J Curwen, Esq.  
Providence.*

Si le Dr. Willett et M. Ward s'abstinrent de montrer cette lettre aux psychiatres, ils n'en décidèrent pas moins d'agir. Aucune argumentation, même la plus scientifique, ne pouvait contester le fait que le Dr. Allen, personnage inquiétant à la barbe teinte et aux fines lunettes fumées, décrit par Charles comme une menace monstrueuse entretenait des relations avec deux individus aussi étranges qui prétendaient tout simplement être des survivants ou des réincarnations d'anciens amis de Joseph Curwen de Salem, tandis que lui-même se prenait pour le sorcier de Pawtuxet et nourrissait ou à tout le moins se voyait conseiller de noirs dessins vis-à-vis d'un garçon qui ne pouvait être autre que Charles Ward. Une abomination se préparait et quel qu'en fût l'instigateur, le mystérieux Dr. Allen en était à présent le cerveau. Aussi, en rendant grâce au ciel que Charles soit en sûreté à la clinique, M. Ward ne perdit pas un instant et confia à deux détectives le soin d'en apprendre davantage sur le mystérieux docteur Allen, d'où il venait, ce qu'on savait de lui à Pawuxet et, si possible, où il était

en ce moment. Il confia les clés du bungalow à l'un des hommes et leur demanda de commencer par fouiller sa chambre où ils trouveraient peut-être quelque indice. L'entrevue se déroula à nouveau dans l'ancien bureau de Charles et en partant chacun éprouva un sentiment de soulagement. Était-ce parce qu'on leur avait parlé du sorcier dont le tableau naguère posait sur les visiteurs son regard malsain, était-ce pour une autre raison, toujours est-il que tous ressentirent, sans pouvoir l'exprimer, quelque chose de maléfique qui émanait du panneau désormais nu au dessus de la cheminée.

## Chapitre V

### Cauchemar et cataclysme

#### 1

**N**ous en arrivons à présent à l'horrible expérience vécue par le Dr Willett, aventure qui lui marqua l'âme au fer rouge et le fit littéralement vieillir de dix ans. Après de nombreuses discussions avec M. Ward, les deux amis étaient parvenus à un certain nombre de conclusions, qu'ils ne tentèrent même pas d'aborder avec les psychiatres, de peur d'en être la risée. Il y avait, pensaient-ils, un mouvement occulte possédant des ramifications dans le monde entier, qui était l'héritier d'une nécromancie encore plus ancienne que la sorcellerie de Salem. Bien que cela contrebattre les lois élémentaires de la nature, il était évident que deux personnes et une troisième à laquelle ils préféraient ne pas penser, étaient capables de posséder les esprits ou les personnalités de disparus, qui avaient vécu vers 1690 et même avant. Ce que ces deux individus, ainsi évidemment que Charles, faisaient ou tentaient de faire n'était hélas que trop clair. Ils pillaient des tombes de toutes les époques, particulièrement celles d'hommes illustres, dans l'espoir de recueillir les vestiges de la conscience qui les animait en leur temps.

Cette quête insensée donnait lieu à un trafic monstrueux dans lequel des ossements de renom passaient d'un profanateur à l'autre, un peu comme les billes que les écoliers s'échangent. De ces cendres séculaires, ils comptaient obtenir un savoir et des pouvoirs tels qu'il n'y en eut jamais concentrés aux mains d'un si petit groupe d'hommes. Ils avaient dû trouver un moyen - contre nature - pour conserver leurs esprits vivants, dans leur corps ou dans un autre réceptacle et mis au point une méthode pour extraire des informations de la conscience des défunt ainsi ravivée. Il semblait bien



qu'il y ait eu une part de vérité dans les chimères de ce Borellus, lorsqu'il écrivait que certains sels essentiels permettaient de ramener un mort à la vie. Il y avait une formule pour invoquer le trépassé, et une autre le révoquer. La méthode avait été si bien perfectionnée, qu'on arrivait même à l'enseigner avec succès à des néophytes. Mais il convenait d'être circonspect, car les noms sur les anciennes tombes n'étaient pas toujours exacts.

Tremblant d'horreur, M. Ward et le Dr. Willett allaient ainsi d'une conclusion à la suivante. Des êtres ou des voix pouvaient également être invoqués de lieux inconnus autres que des tombes, mais ce processus nécessitait également une grande prudence. Joseph Curwen avait indubitablement fait surgir un grand nombre de ces entités interdites. Mais pour ce qui était de Charles, que fallait-il croire? Quelles forces venues de l'époque de son aïeul maudit «d'au-delà des sphères», comme il disait, l'avaient donc atteint et rendu obsédé par le passé? Il avait été guidé vers certaines découvertes, qu'il avait ensuite poursuivies par lui-même. Il était entré en relation avec cet horrible Hongrois et l'avait rejoint dans son château en Transylvanie, où il était resté plusieurs semaines. Puis enfin, il avait dû trouver la tombe de Joseph Curwen. Les articles de journaux et ce que sa mère avait entendu étaient très explicites à ce sujet. Ensuite, il avait invoqué quelque chose qui avait surgi du néant. Cette voix puissante venue d'en haut le Vendredi Saint, celles multiples et différentes dans le laboratoire verrouillé au grenier, de quoi venaient-elles donc pour être si profondes et cavernueuses? N'était-ce pas là un prélude à l'étrange et effrayant Dr. Allen à la basse spectrale? En tout cas c'est ce que M. Ward avait pensé au cours de son unique conversation téléphonique avec cet homme, si homme ce fut jamais.

Quelle entité ou voix démoniaque, quelle ombre ou présence morbide avait répondu aux rites pratiqués par Charles derrière la porte fermée à clef? Ces voix qui discutaient et l'une qui déclarait «il faut le maintenir rouge pendant trois mois». Seigneur, n'était-ce pas juste avant cette vague de vampirisme? Et la destruction de la sépulture d'Ezra Weeden, et les cris à Pawtuxet? Quel

esprit avait ainsi prémédité sa vengeance et retrouvé les lieux maudits d'anciens blasphèmes? Et puis il y avait le bungalow et son étrange occupant barbu, les ragôts et la peur. Ni le Dr. Willett, ni M. Ward ne pouvaient expliquer la folie de Charles, mais ils étaient sûrs d'une chose: l'esprit de Joseph Curwen était revenu ici-bas et avait repris ses anciennes pratiques impies. La possession démoniaque est-elle une réalité? Allen y était pour quelque chose, certainement les détectives en apprendraient davantage sur celui qui menaçait à présent la vie du jeune Charles. Entre temps, puisque l'existence de souterrains sous le bungalow semblait un fait établi, il fallait les trouver. Aussi Ward et Willett, en se gardant bien d'en parler aux psychiatres dont ils savaient le scepticisme, décidèrent, au cours de leur dernière conversation, d'entreprendre ensemble des fouilles secrètes et minutieuses, et de se retrouver au bungalow le lendemain avec des valises et tous les outils indispensables à une exploration souterraine et architecturale.

Le 6 avril, par une belle matinée claire, les deux explorateurs arrivèrent au bungalow vers dix heures. M. Ward avait la clé et ils commencèrent par une visite sommaire. D'après le désordre qui régnait, on pouvait conclure que les détectives étaient passés avant eux, néanmoins, ils espéraient encore découvrir des indices intéressants. A l'évidence, il fallait se concentrer sur la cave. Ils y descendirent sans plus attendre, empruntant le même chemin qu'ils avaient vainement suivi en présence du jeune propriétaire à l'esprit vacillant. Ils ne surent trop par où commencer, car le sol en terre battu et les murs de pierre semblaient si innocents et tout d'une pièce qu'on pouvait s'interroger sur l'existence d'une ouverture. Willett émit l'hypothèse qu'à la construction du bungalow, la cave avait dû être creusée en ignorant tout des catacombes qui se trouvaient en dessous et que dans ces conditions, le passage secret devait être un ouvrage récent réalisé par le jeune Charles et de ses associés qui avaient dû sonder la cave à la recherche d'anciens souterrains dont l'existence leur avait sans doute été révélée par des moyens peu avouables.

Le docteur tenta de se mettre dans la peau de son jeune patient et se demanda comment un archéologue procéderait, mais cette méthode ne lui donna guère d'inspiration. Il procéda alors par élimination en considérant méticuleusement chaque décimètre carré au sol et sur les murs. A la fin, il n'y avait plus qu'une possibilité: une petite plateforme située devant les cuiviers. Bien sûr il l'avait déjà examinée, mais il recommença en y exerçant cette fois des forces dans tous les sens possibles pour découvrir enfin que le dessus pivotait horizontalement autour d'un axe fixé dans un coin. En dessous, il y avait une surface cimentée avec un trou assez large pour qu'un homme puisse s'y glisser, et recouvert d'une plaque métallique. M. Ward se précipita vers le passage et entreprit d'ôter le couvercle qui le fermait. Il y était facilement parvenu, lorsque soudain le Dr. Willett remarqua son étrange attitude. Il dodelinait et vacillait, mais à l'odeur immonde qui s'élevait du puits noir, le médecin comprit bientôt ce qui lui arrivait.

Il tira son compagnon, le remonta au rez-de-chaussée, l'allongea sur le sol et le ranima avec un peu d'eau froide. M. Ward revint à lui doucement, mais il était visible que cette bouffée méphitique provenant de la crypte l'avait sérieusement affecté. Ne voulant prendre aucun risque, Willett alla chercher un taxi sur Broad Street et, en dépit de protestations émises d'une voix très faible, fit reconduire M. Ward chez lui. Ensuite, il prit une torche, se couvrit les narines avec de la gaze et descendit dans la cave pour examiner le puits. L'air était devenu plus respirable et Willett parvint à éclairer ce passage vers le Styx. Sur trois mètres en profondeur, il vit un trou cylindrique cimenté comprenant une échelle métallique. Plus bas, on apercevait un escalier de pierre qui devait à l'origine émerger à l'air libre, un peu au sud-ouest du bungalow actuel.

**W**illett avoue sans honte que pendant un moment, la légende du vieux Curwen le retint de descendre dans le puits malodorant. Il ne pouvait s'empêcher de songer à ce que Luke Fenner avait écrit sur cette dernière nuit monstrueuse. Mais le courage l'emporta et il pénétra dans le trou, muni de sa grande valise destinée à recueillir tous les documents importants qu'il trouverait. Lentement, étant donné son âge, il descendit le long de l'échelle et atteignit les pierres gluantes de l'escalier. La maçonnerie éclairée par la lampe était très ancienne et les murs suintants étaient recouverts d'une mousse séculaire. L'escalier descendait de plus en plus bas, non pas en spirale, mais selon trois virages abruptes. Il était si étroit que deux hommes auraient eu peine à se croiser. Willett avait compté trente marches lorsqu'il entendit un bruit lointain. Après cela, il arrêta de compter.

C'était un cri impie, un sons très bas, insidieux outrage à la nature, comme il ne devrait pas en exister. Parler de mornes gémissements, de pleurs de jugement dernier, de hurlements désespérés de, chœurs tourmentés, de chairs sans âme lacérées par le fouet, ne permettrait pas de décrire la quintessence de son horreur, ni ses harmoniques écœurants jusqu'à l'âme. Était-ce cela que Ward tentait de percevoir quand on l'emmena le dernier jour? C'était la chose la plus épouvantable que Willett eût jamais entendue et ce son, venant de nulle part, se poursuivait encore quand il atteignit le bas de l'escalier et balada sa torche sur les murs d'un vaste corridor, surmonté d'un dôme cyclopéen, et pénétré d'innombrables couloirs voutés et obscurs. Il faisait au moins 5 m de haut dans son milieu et 4 m de large. On ne pouvait se faire une idée de sa longueur tant il semblait s'étendre à l'infini dans l'obscurité. Le sol était pavé de grandes dalles de pierre découpées, les murs et le plafond étaient maçonnés. Quelques uns des couloirs latéraux étaient fermés d'une porte de style colonial, d'autres non.

Malgré la terreur animale que lui inspiraient l'odeur et les cris, Willett commença à examiner ces couloirs voutés un à un. Ils se terminaient tous par une pièce voûtée également, de taille moyenne et d'usage mystérieux. La plupart étaient pourvues d'une cheminée dont le circuit supérieur aurait pu faire l'objet d'une passionnante étude architecturale. Partout, on voyait ou on devinait des instruments enfouis sous des toiles d'araignées et de la poussière vieille de deux siècles, des instruments tels que le vieux médecin n'en avait jamais vu et n'en verrait plus jamais, qui pour la majorité avaient été dispersés sans ménagement, peut-être par les raideurs de 1762. De nombreuses pièces n'avaient plus été visitées depuis l'époque où Curwen y conduisait ses expériences. Finalement, Willett en découvrit une d'aménagement récent, avec des réchauds à huile, des étagères, des tables, des chaises et un bureau couvert de documents d'époques diverses. On avait disposé en différents endroits des chandelles et des lampes à pétrole, ainsi que des allumettes avec lesquelles il alluma les lampes laissées là, prêtes à l'emploi.

A leur lumière, il apparut que cette pièce n'était autre que la bibliothèque secrète de Charles. Le médecin reconnut plusieurs ouvrages qu'il avait vus à Prospect Street d'où provenait également une bonne partie du mobilier. Ici et là, il reconnut un objet et cet environnement familier lui en fit presque oublier la puanteur et les cris qui étaient pourtant plus forts qu'au bas de l'escalier. Comme prévu, sa première besogne consista à s'emparer de tous les papiers, particulièrement ceux découverts par Charles dans la niche dissimulée par le portait de Curwen à Olney Court. Il se rendit bien vite compte de l'ampleur du travail d'analyse qui l'attendait, car tous ces dossiers étaient remplis de papiers manuscrits couverts d'écritures curieuses et de dessins bizarres. Il lui faudrait des mois, sans doute des années pour tout déchiffrer et tout classer. Il découvrit entre autre des lettres affranchies à Prague et à Rakus, manifestement de la main d'Orne et Hutchinson qu'il enfourna dans sa valise avec le reste.

Enfin il aperçut un joli secrétaire en acajou qui ornait naguère la demeure des Ward, dans lequel il

trouva la liasse de papiers rédigés par Curwen que Charles lui avait laissé entrevoir à contrecœur quelques années auparavant. Le jeune homme les avait apparemment laissés dans l'état où il les avait trouvés à Olney Court, car à l'exception des lettres destinées à Orne et Hutchinson, du message codé et de son chiffre, tous les titres des documents correspondaient à ceux énoncés par les ouvriers dans leur témoignage. Willett rangea le tout dans sa valise et poursuivit ses recherches. Sa priorité était évidemment l'état de santé de Charles et il commença par fouiller parmi les documents les plus récents. Une chose étrange le frappa immédiatement: il y avait très peu de documents de la main du jeune Ward, en tout cas aucun qui date de moins de deux mois. En revanche, il y avait une quantité impressionnante de notes historiques et philosophiques, de formules et de commentaires, d'une écriture torturée, semblable à celle de Curwen quoique ces feuillets soient indéniablement très récents. Sans doute Charles s'était-il amusé à imiter l'écriture du vieux sorcier. En tout cas il y était parvenu à la perfection. Par contre, il n'y avait aucun document manuscrit d'une autre main, qui aurait pu, par exemple, être celle du Dr. Allen. Sans doute, en tant que nouveau maître de la bande, avait-il obligé le jeune Ward à lui servir de scribe.

Une formule mystique, ou plus précisément une paire de formules, réapparaissait si souvent dans ces derniers documents que Willett en vint à la connaître par cœur. Elle était disposée sur deux colonnes: celle de gauche était surmontée par le symbole très ancien appelé «Tête de Dragon» qui indique le nœud ascendant dans les almanachs et celle de droite de la «Queue de Dragon» ou nœud descendant. Presqu'inconsciemment, le docteur Willett se rendit compte que la deuxième colonne n'était rien d'autre que la première épelée l'envers, à l'exception des monosyllabes de la fin et de l'étrange nom YOG-SOTHOTH qu'il avait rencontré à plusieurs occasions, sous différentes orthographes. Le tout était quelque chose du genre:

Y'AI 'NG'NGAH,  
YOG-SOTHOTH  
H'EE-L'GEB  
F'AI THRODOG  
UAAAHH

OGTHROD AI'F  
GEB'L-EE'H  
YOG-SOTHOTH  
'NGAH'NG AI'Y  
ZHRO

Ces formules étaient tellement envoutantes que le médecin se surprit à les répéter à voix basse. Finalement, il jugea qu'il avait emporté bien assez de documents qu'il faudrait analyser et il arrêta d'en examiner de nouveaux, laissant ce soin aux psychiatres qu'il ne manquerait pas d'amener ultérieurement pour une perquisition plus systématique. Mais il lui fallait encore trouver le laboratoire, aussi abandonnant sa valise dans la pièce éclairée, il repartit dans le vaste corridor obscur et puant dont les voutes réverbéraient toujours le hideux gémissement.

Les pièces suivantes étaient tantôt vides tantôt remplies de caisses délabrées et de sinistres cercueils de plomb. Willett fut impressionné par l'immensité de l'entreprise de Joseph Curwen. Il eut une pensée pour les esclaves et les marins disparus, pour les tombes violées un peu partout dans le monde et pour les participants à l'attaque de la ferme de Pawtuxet. Puis il décida qu'il valait mieux ne plus penser du tout. A ce moment, apparut un grand escalier de pierres qui montait vers la droite, probablement, pensa-t-il, vers une des annexes de la ferme, peut-être le fameux bâtiment de pierres aux meurtrières inaccessibles, à supposer que l'escalier ait jadis mené à la ferme. Soudain, devant lui, les murs semblèrent disparaître, cependant que le gémissement et l'odeur devenaient de plus en plus forts. Willett comprit qu'il était arrivé dans une salle si vaste que la lumière de sa torche ne parvenait pas à la traverser complètement.

En avançant il rencontra d'énormes piliers qui soutenaient les voutes du plafond.

Bientôt il atteignit un cercle de piliers qui rappelait irrésistiblement les monolithes de Stonehenge autour d'un grand autel sculpté, élevé au centre sur une base de trois marches. Il s'en approcha pour étudier les sculptures à la lumière de sa torche. Quand il comprit ce qu'elles représentaient, il fut pris d'un frisson et s'écarta sans examiner davantage les tâches noirs à la surface qui dégouлинаient sur les côtés. Cependant il finit par trouver et suivre le mur opposé qui formait un gigantesque cercle, percé par quelques portes et par une myriade de petites cellules aux barreaux métalliques, pourvues de bracelets pour les mains et les chevilles attachées à des chaînes elles-mêmes fixées dans le mur. Ces cellules étaient vides. L'odeur infâme persistait de même que le gémissement plus insistant que jamais, parfois entrecoupé de bruits sourds et humides.

### 3

Il n'était plus possible pour le médecin d'ignorer davantage les hurlements et la puanteur épouvantable qui envahissaient, plus qu'ailleurs, la grande salle aux piliers et semblaient provenir d'un sous-sol encore plus profond, d'un monde souterrain mystérieux et infernal. Avant d'explorer les passages voutés à la recherche d'un autre escalier qui le mènerait plus bas, Willett examina le dallage avec sa lampe-torche. Il était irrégulier, avec ici et là des pierres percées de petits trous. Une échelle était posée négligemment sur le sol qui dégageait, en concentré, cette odeur immonde qui flottait partout. En marchant lentement, Willett remarqua que cette puanteur était beaucoup plus forte près des dalles trouées, comme si elles donnaient sur des culs-de-basse-fosse encore plus ignobles. Il s'agenouilla et essaya d'en desceller une à mains nues. Péniblement, il



arriva à la faire bouger. C'est à ce moment, que le cri devint plus aigu mais bien que pris subitement de tremblements incontrôlables, Willett poursuivit. Quand il arriva enfin à soulever la dalle et à la faire basculer de côté, le médecin fut pris de vertiges à la pestilence infâme qui s'élevait du fond du trou qu'il venait d'exposer et qu'il éclairait à présent avec sa torche.

S'il avait espéré trouver un escalier menant vers d'autres horreurs, il dut être déçu car il ne discerna qu'un cylindre de briques d'un mètre de diamètre, sans échelle ni aucun moyen de descente. Comme la lumière glissait le long du puits, le gémissement se changea en une suite de glapissements accompagnés d'un bruit frénétique de vaines escalades sur les parois glissantes. Le médecin tremblait de plus belle, se refusant d'imaginer quel être effrayant pouvait être tapi dans ces profondeurs malsaines, mais reprenant soudain courage, couché de tout son long, il plongea entièrement la lampe à bout de bras dans le puits pour voir ce qui s'y tapissait. D'abord, il ne distingua que le mur gluant, couvert de mousse qui descendait irrémédiablement vers une noirceur presque tangible d'abjection et d'angoisse frénétique. Puis il aperçut la chose noire qui bondissait et bondissait, maladroitement, furieusement, avant de retomber de tout son poids sur le sol situé à 6-8 mètres de profondeur environ. La torche tremblait dans sa main, mais il regarda de nouveau pour voir enfin quelle pouvait bien être cette créature emmurée dans l'obscurité, sans nourriture depuis un mois que les médecins avaient emmené Charles Ward. Une créature qui n'était pas la seule de son espèce, car il y avait des dalles trouées un peu partout sur le sol du grand hall, une créature qui ne pouvait même pas s'étendre, qui avait pleuré et attendu toutes ces affreuses semaines depuis que son maître l'avait abandonnée.

Mais Marinus Willett regretta d'avoir jetté un deuxième regard, car tout chirurgien, tout vétérinaire des salles de dissection qu'il ait été, il ne put jamais en remettre. Il est difficile d'expliquer comment un simple coup d'œil à un objet tangible, mesurable, en fin de compte bien réel peut ainsi ébranler et changer un homme. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que certaines

formes ou entités peuvent renfermer un pouvoir de suggestion, une symbolique effrayante à tout esprit sensible à même de saisir les indices d'une obscure réalité cosmique, au-delà des confortables illusions où notre naïve représentation des choses nous maintient. Dans ce deuxième regard, Willett aperçut une telle entité et bascula pendant quelques instants dans une démente frénétique, de celles que le Dr. Waite traite parfois dans sa clinique. Il lâcha sa lampe électrique et ne fit même pas attention aux coups de dents qui en scellaient le sort au fond du puits. Il cria, rugit, hurla, sans pouvoir se contrôler, et hurla encore d'une voix de fausset méconnaissable. Incapable de se relever, il roula sur le côté et se mit à ramper désespérément loin des dalles humides où des dizaines de ces oubliettes de l'enfer gémissaient et glapissaient en réponse à ses propres hurlements de fou. Il s'écorcha les mains sur les dalles déscellées, se blessa la tête plusieurs fois sur les nombreuses colonnes, mais continua de se trainer jusqu'à ce qu'enfin il revienne à la raison, malgré l'obscurité, malgré les hurlements sinistres dont il se protégeait en se bouchant les oreilles, malgré la puanteur nauséabonde. Il était en sueur, sans lumière dans une horreur noire et abyssale, écrasé par une vision qu'il ne pourrait jamais effacer de sa mémoire. Sous lui toutes ces choses vivaient... et un de ces puits était encore ouvert. Il savait que ce qu'il avait vu ne pourrait jamais escalader les murs glissants, mais il tremblait à la pensée que la créature trouve peut-être un appui.

Jamais, il ne voulut dire ce qu'elle était. Elle ressemblait aux sculptures de l'autel, à cette différence qu'elle était en vie. Ce n'était pas la nature qui l'avait créée, elle était trop inachevée, trop estropiée, de proportions indescriptibles et Willett se borna à dire que ce devait être une entité créée par Ward à partir de sels imparfaits, qu'il gardait là, prisonnière destinée à quelques rituels inconnus, comme on en voyait sur les bas-reliefs de cet autel maudit. Ce n'était d'ailleurs pas la seule horreur évoquée sur cette pierre, mais le médecin n'ouvrit jamais les autres puits. La première idée qui lui vint à l'esprit fut ce paragraphe d'une lettre adressée Curwen qu'il avait lue il y a longtemps. Une phrase écrite

par Simon ou Jedediah Orne dans une des lettres confisquées:

*«A l'évidence, il n'y avait qu'une monstruosité dans ce que H. a invoqué à partir de ce qu'il n'avait pu réunir totalement.»*

Il se rappela également les légendes évoquant ce corps brûlé et déformé qu'on avait trouvé dans les champs une semaine après l'expédition. Charles lui avait parlé du témoignage du vieux Slocum qui racontait que ce n'était ni le cadavre d'un homme, ni celui d'un animal connu des habitants de Pawtuxet

Ces mots se bouscuaient dans sa tête alors qu'il allait et venait sur le sol pavé. Il essaya de les chasser en récitant plusieurs fois un «Notre Père» qui finit par se transformer en fatras d'inepties, un peu comme la Terre Vaine de T.S. Eliott, avant d'évoluer lentement vers cette formule double qu'il avait trouvée quelques heures auparavant dans la bibliothèque secrète de Ward: 'Y'ai 'ng'ngah, Yog-Sothoth'

Cela sembla le calmer et il finit par se lever péniblement, se lamentant sur la perte de sa torche et cherchant désespérément une lueur dans l'obscurité glaciale, un rayon de lumière qui viendrait de la bibliothèque où il se rappelait bien avoir laissé les lampes allumées. Au bout d'un moment il crut apercevoir un reflet. Il s'y dirigea à quatre pattes avec d'innombrables précautions, de peur de se heurter à un des piliers mais surtout de tomber dans l'abominable cachot qu'il avait ouvert.

Après quelques minutes, il sentit sous ses doigts tremblants ce qui devait être les marches de l'autel satanique dont il s'écarta brusquement avec répulsion. Un peu plus loin, il trouva la dalle qu'il avait enlevée. Il ne se déplaçait presque plus, écrasé par une angoisse déchirante. Mais il ne rencontra finalement pas la terrible l'ouverture dont rien ne s'échappait à ce moment. La chose était immobile et silencieuse. Peut-être s'était-elle étouffée avec la torche électrique? A chaque fois que ses doigts touchaient les trous d'une dalle, Willett se remettait à trembler, d'autant que son passage par-

dessus les puits provoquait, heureusement pas très souvent car il avançait en silence, une réaction de l'occupant. A plusieurs reprises, la lumière vers laquelle il se dirigeait faiblit et il comprit qu'une à une, les lampes et les bougies commençaient à s'épuiser. La pensée d'être égaré, sans la moindre allumette, dans l'obscurité totale de ce labyrinthe cauchemardesque, le fit finalement se redresser et courir, ce qu'il pouvait maintenant faire sans risque, ayant dépassé depuis longtemps le puits béant. Si la lumière venait à disparaître, sa vie ne tiendrait plus qu'à un fil: l'équipe de secours que M. Ward finirait peut-être par envoyer, mais après combien de temps? Bientôt cependant, il atteignit le corridor plus étroit et retrouva enfin la lumière qui venait d'une porte sur sa droite. L'instant d'après, il entra enfin dans la bibliothèque souterraine de Charles Ward, où la dernière lampe qui l'avait sauvé commençait elle aussi à donner des signes de faiblesse.

#### 4

**S**ans perdre une seconde, le Dr. Willett remplit les lampes avec le pétrole qui se trouvait dans la réserve qu'il avait remarquée un peu plus tôt, lors de son premier passage. Quand la pièce fut à nouveau éclairée, il se mit à chercher une lanterne pour poursuivre son exploration. Car, si ébranlé qu'il fût par les atrocités qu'il avait vues, sa résolution n'en demeurait pas moins ferme: il n'aurait pas de repos avant d'avoir trouvé pour quelle raison abominable Charles Ward était devenu fou. Ne trouvant pas de lanterne, il se rabattit sur la plus petite lampe, remplit ses poches de bougies et d'allumettes sans oublier un petit bidon de pétrole qu'il garderait en réserve pour le cas où il découvrirait le

laboratoire secret au-delà de cette effroyable salle avec son autel et ses innombrables puits. Il lui fallut rassembler tout son courage pour reprendre cette véritable traversée, mais il savait que cela devait être fait. Heureusement, ni l'autel, ni le puits qu'il avait ouvert n'étaient proches du mur qui entourait la caverne dont il lui fallait à présent explorer les arcades mystérieuses.

Willett retourna donc dans le hall puant rempli de hurlements angoissants, en baissant la flamme de sa lampe pour ne surtout pas apercevoir, même de loin, l'autel diabolique ou le puits ouvert avec à côté la dalle percée qu'il avait laissée. La plupart des passages sombres menaient à de petites pièces, certaines vides et d'autres qui servaient de réserves, dans lesquelles il y avait une accumulation hétéroclite d'objets les plus bizarres. Dans l'une d'entre elle, il vit des paquets d'habits poussiéreux et moisis qui dataient, à n'en pas douter, de plus d'un siècle et demi. Dans une autre, il trouva des vêtements plus récents, mais dépareillés, comme si on les avait amassés petit à petit en vue d'équiper une véritable troupe. Ce qui l'angoissait plus que tout étaient ces énormes vasques de cuivre incrustées de figures sinistres que l'on trouvait ça et là. Elles le répugnaient encore plus que les vases de plomb remplis de résidus infâmes qui répandaient une odeur si repoussante qu'on en oubliait la pestilence ambiante de la crypte. Il dut parcourir la moitié du mur circulaire, avant d'arriver à un couloir, analogue aux précédents, qui se terminait par plusieurs portes qu'il ouvrit une à une. Après avoir visité trois pièces de taille moyenne et de contenu inintéressant, il arriva dans une salle oblongue plus vaste, dont les cuves, les paillasses, les fours, les instruments scientifiques modernes, quelques livres et une quantité incroyable de bouteilles et de jarres ne laissaient aucun doute sur sa fonction: c'était le laboratoire secret de Charles Ward et sans doute celui aussi de Joseph Curwen bien avant lui.

Après avoir allumé trois lampes qu'il trouva sur place, prêtes à l'emploi, le Dr. Willett examina attentivement la salle et son contenu. Les nombreux produits sur les étagères, prouvaient que Ward s'intéressait principalement à la chimie organique. Le

reste des équipements qui comportait entre autre une effroyante table de dissection ne lui apprit rien de plus. Finalement, ce laboratoire tant recherché s'avéra décevant. Parmi les livres, il y avait un vieil exemplaire très abîmé du Borellus dans lequel Ward avait souligné le passage qui avait tellement perturbé le brave M. Merritt lors de sa visite à la ferme, un siècle et demi plus tôt. Ce n'était malheureusement pas celui de Curwen qui avait disparu avec le reste de la bibliothèque au cours de l'attaque de 1762. Le laboratoire débouchait sur trois passages qu'il explora successivement. Deux d'entre eux menaient à de petites remises remplies de cercueils en plus ou moins bon état. Willet parvint à déchiffrer quelques une des plaques de cuivre qui y étaient encore fixées et en fut pris de tremblements. Il y avait aussi un grand stock de vêtements et plusieurs caisses neuves, soigneusement clouées sur lesquelles il ne s'attarda pas. Il s'intéressa davantage aux quelques vestiges qui restaient de l'ancien laboratoire de Joseph Curwen. Ils avaient été très endommagés par les assaillants, mais on y reconnaissait encore la panoplie du parfait chimiste à l'époque du roi Georges III.

Le troisième passage vouté conduisait à une chambre dont les murs étaient couverts d'étagères, avec au centre une table sur laquelle était posées deux lampes. Willett les alluma et commença à examiner les interminables rayonnages tout autour de la pièce. Ceux du hauts étaient pour la plupart vides, les autres étaient remplis de curieuses petites jarres de plomb de deux types: les unes avaient des poignées et ressemblaient à des lécythes<sup>2</sup>, les autres étaient des sortes de cruches avec une seule anse. Elles avaient toutes un bouchon métallique et étaient gravées de symboles curieux. Le médecin nota que ces vases étaient classés rigoureusement: les lécythes se trouvaient d'un côté de la pièce sous un panneau de bois marqué CUSTODES, les cruches, quant à elles, étaient rangées de l'autre côté sous un autre panneau où l'on pouvait lire MATERIA. A l'exception de ceux qui étaient vides, tous les récipients portaient une étiquette avec un numéro qui devait sans doute se rapporter à un catalogue. Willett comptait bien

---

<sup>2</sup> Poterie grec servant à contenir de l'huile

se mettre à sa recherche, mais dans l'immédiat, il voulait en savoir davantage sur le contenu de ces vases. Il en choisit au hasard quelques-uns des deux sortes, et les ouvrit. Le résultat fut invariablement le même: tous contenaient toutes une fine poussière très légère, de fade quoique comportant plusieurs nuances. A ces teintes variées qui seules semblaient différencier les jarres ne correspondait aucun classement. Il n'y avait pas non plus de distinction entre le contenu d'un lécythe et celui d'une cruche. Une poudre bleutée pouvait très bien côtoyer une autre rosée et une couleur présente dans une cruche pouvait se retrouver dans un lécythe. Ces poudres ressemblaient à du talc et ne présentait absolument aucune adhésivité. Willett pouvait en prendre un peu dans sa main et la reverser dans la jarre sans qu'il ne subsiste la moindre trace sur sa paume.

La signification des pancartes l'intrigua de même que la raison pour laquelle les vases étaient si rigoureusement séparées des bocaux de verre du laboratoire. Custodes veut dire «gardes» ou «gardiens» en latin et materia «matières». Tout à coup il se rappela avoir vu ce mot de «gardiens», au cours de son enquête. C'était bien sûr dans la lettre adressée au Dr. Allen par le soi-disant Edwin Hutchinson. La phrase exacte était: *«Il n'était nul besoin de conserver ces gardiens désœuvrés sous leur forme matérielle. Ils n'auraient été qu'embarras en cas de problème, comme vous ne le savez que trop bien.»* Qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire? Mais un instant, n'y avait-il pas dans cette affaire une autre référence à des gardes avec laquelle il n'avait pas fait le rapprochement en lisant la lettre de Hutchinson? Il y a longtemps, du temps où Charles Ward évoquait ouvertement ses travaux, il lui avait parlé du journal d'Eleazar Smith qui relatait ses nombreuses nuits de surveillance en compagnie de Weeden à la ferme de Curwen. Dans ces chroniques il avait mentionné des bribes de conversations qu'il avait pu saisir, avant que le sorcier ne déménage définitivement ses activités sous terre. Il y avait, rapportait-il, des conciliabules effrayants entre Curwen, des prisonniers et des gardes. Selon Hutchinson ou son avatar, ces gardes «désœuvrés» n'avaient nul besoin d'être conservés sous leur forme matérielle. Et si ce n'était sous cette forme, ce devait

donc être sous la forme de sels que ces sorciers obtenaient à partir d'innombrables cadavres et squelettes.

C'était donc cela que contenaient les lécythes: les monstrueux résultats de rites païens, revenants asservis aux volontés de leur maître, qui pouvaient à loisir les invoquer par quelque incantation démoniaque, soit comme défenseurs, soit comme bourreaux qui les aideraient ensuite à en torturer d'autres moins soumis. Willett frissonna à la pensée qu'il avait pris un peu de cette poudre dans ses mains et il eut soudain une envie impérieuse de fuir cette caverne avec ses rayonnages abjects et ses sentinelles silencieuses, mais peut-être vigilantes. C'est alors il songea aux vases de «Materia». Des sels évidemment, mais puisque ce n'était pas de gardiens, des sels de quoi? Seigneur! Etait-il possible que reposent là les restes de nos grands penseurs de toutes les époques, arrachés aux sépultures où on les croyait en repos par des profanateurs sacrilèges, soumis aux caprices et aux exhortations de fous qui voulait extirper leur savoir à des fins délirantes dont le résultat final mettrait en danger *«la civilisation, les lois de la Nature, peut-être même le destin du système solaire, voire de l'univers»* ainsi que Charles l'avait écrit. Et le docteur avait tenu leurs cendres entre ses doigts!

Plongé dans ses pensées, il remarqua cependant une petite porte située à l'extrémité de la pièce. Reprenant son calme, il s'en approcha et examina le signe gravé grossièrement au-dessus. Ce n'était qu'un symbole, mais il le rempli d'horreur. Car un de ses amis, un homme assez morbide quelque peu versé dans l'interprétation des rêves, l'avait tracé un jour sur un papier et lui en avait raconté la signification dans les sombres abîmes du sommeil. C'était le signe de Koth que l'on voit parfois en rêve à l'entrée d'une tour noire isolée dans la pénombre. Willett n'aimait pas cette histoire que Randolphe Carter lui avait racontée. Une nouvelle odeur âcre qui flottait dans l'air déjà bien empesté l'arracha brusquement à ses réflexions. Elle était plus chimique qu'animale et provenait à l'évidence de la pièce située derrière la porte, une odeur qu'il reconnaissait à présent: celle qui imprégnait les vêtements de Charles le jour de



son internement! C'était donc ici qu'il se trouvait quand il avait été sommé de partir. Plus avisé que Joseph Curwen, il n'avait opposé aucune résistance. Willett, qui était bien déterminé à explorer chaque merveille cauchemardesque de ce royaume souterrain prit la petite lampe et passa la porte. Une vague de terreur roula sur lui, mais il ne céda à aucune panique, à aucune intuition. Il n'y avait ici rien qui pût lui faire de mal, rien qui l'empêcherait de percer l'abcès maléfique qui infectait son jeune patient.

La pièce derrière la porte était de taille moyenne et ne comportait qu'une table, une chaise unique et deux groupes de machines étranges munies de roues et de crampons que Willett identifia au bout d'un moment: c'était des instruments de torture médiévaux . D'un côté de la porte, il y avait un râtelier rempli de fouets, au-dessus duquel on pouvait voir des étagères où s'entassaient des coupes à pied de plomb, peu profondes, ressemblant à des kylix<sup>3</sup> grecs. Sur la table, il y avait une lampe d'Argand<sup>4</sup>, un carnet, un crayon et deux lécythes fermés qui venaient d'à côté et qu'on avait posés n'importe où, en attente ou peut-être à la hâte. Willett alluma la lampe et examina le carnet afin de voir quelles notes Ward avait pu laisser avant d'être interrompu, mais il ne trouva rien d'autres que quelques lignes griffonnées par Curwen qui ne l'éclairaient pas vraiment:

*B. n'est pas mort. S'est échappé dans les murs et a trouvé le lieu en dessous.  
Vu le vieux V. dire le Sabaoth et apprendre la Méthode.  
Ai invoqué Yog-Sothoth par trois fois et l'ai renvoyé le lendemain  
F. voulait éliminer tous ceux qui savent comment invoquer Ceux du Dehors.*

La puissante lampe d'Argand éclairait complètement la pièce. Le docteur remarqua qu'entre les deux instruments de torture situés dans les coins, le mur opposé à la porte

---

<sup>3</sup> Coupe à boire utilisée en Grèce antique.

<sup>4</sup> Lampe à huile inventée par Argand vers 1780.

comportait une série de patères où étaient accrochées des tuniques chiffonnées d'un jaunâtre poisseux. Beaucoup plus intéressants étaient les deux derniers murs, vides mais recouverts de symboles mystiques et de formules grossièrement gravés dans la pierre. Le sol était également ciselé. Willett y reconnut aisément un pentagramme géant bordé de cercles d'environ trois pieds de diamètre, tracés à chaque angle de la pièce. Dans un des quatre cercles, non loin d'une tunique laissée là négligemment, il y avait un kylix identique à ceux qui se trouvaient au-dessus du râtelier aux fouets. Juste à la périphérie, une cruche provenant des étagères de la pièce précédente, portait le numéro 118. Elle était ouverte et vide, mais le médecin constata horrifié que kylix ne l'était pas. Dans la coupe assez plate, heureusement préservée par l'absence du moindre courant d'air dans cette caverne profonde et isolée, il y avait un peu d'une poudre sèche, verdâtre et phosphorescente qui devait provenir de la jarre vide. Willett faillit chanceler en mettant bout à bout les éléments de la scène et l'historique qu'il en connaissait déjà. Les fouets et les instruments de torture, la poussière et les sels dans les vases «Materia», les lécythes «Custodes», les formules sur le mur, le carnet de notes, les indices dans les lettres, les doutes et suppositions qui tourmentaient les amis de Charles Ward et ses parents et leurs regards entendus, tout se mit à tourner en entraînant Willett dans un tourbillon d'horreur, alors qu'il fixait la poussière verdâtre dans le kylix de plomb.

Il finit malgré tout par se reprendre et entreprit d'étudier les formules incrustées sur les murs. A en juger par les taches et l'encrassement des lettres, elles avaient dû être gravées du temps de Joseph Curwen et aurait au premier coup d'oeil paru familières à quiconque connaissait l'histoire du sorcier ou plus généralement celle de la magie noire. Le médecin en reconnut immédiatement une: celle que Madame Ward avait entendu psalmodier par son fils ce jour maudit du Vendredi Saint, un an auparavant, celle-là même qu'une éminente autorité lui avait dit être une imprécation terrible à des dieux inconnus, tapis dans un autre monde. Elle n'était pas orthographiée comme Mrs Ward l'avait retranscrite, ni d'ailleurs comme on pouvait la trouver

dans les pages interdites d'Eliphas Levi qu'un expert lui avait montrées naguère, mais c'était indubitablement le même texte et des mots tels que Sabaoth, Metraton, Almonsin, et Zariatnatmik firent frémir de terreur le pauvre médecin qui se trouvait à présent à deux pas d'une abomination cosmique.

Elles se trouvaient sur le mur gauche en entrant dans la pièce, mais le mur de droite était également recouvert d'inscriptions mystérieuses. Willett ressentit une impression de déjà-vu en lisant une paire de formules qu'il avait remarquées dans le carnet de la bibliothèque secrète. C'était approximativement les mêmes que dans les gribouillis de Ward, avec la tête et la queue de dragon. Mais l'orthographe en était très différente, comme si Joseph Curwen avait eu une autre façon de transcrire les sons, à moins que des recherches plus récentes, n'aient affiné ces imprécations en des variantes plus puissantes et plus élaborées. Le docteur Willett tenta de faire le lien entre la version gravée au mur et celle qui tournait sans arrêt dans sa tête, mais c'était trop compliqué. Alors que la formule qu'il connaissait commençait par «Y'ai 'ng'ngah, Yog-Sothoth», celle du mur débutait par «Aye, engengah, Yogge-Sothotha" ce qui, selon lui, compliquait la prononciation du second mot.

La version la plus récente était si bien gravée dans sa mémoire que cette différence le perturba et il commença machinalement à la psalmodier en essayant de la faire coïncider à celle plus ancienne inscrite sur le mur. Sa voix soudain étrange et menaçante résonnait dans ces abysses sacrilèges. Ses intonations s'accordaient à une mélodie monotone, peut-être à cause de malédictions passées, peut-être à l'instar de ce gémissement impie dont les rythmes inhumains s'élevaient et retombaient au loin dans la pestilence et la nuit.

Y'AI 'NG'NGAH,  
YOG-SOTHOTH  
H'EE-L'GEB  
F'AI THRODOG  
UAAAH!

Mais, quel était ce vent glacial qui venait de se lever? Les lampes s'étaient mises à crépiter et l'obscurité se faisait si dense que les lettres au mur disparurent presque complètement. Il y avait de la fumée aussi et une odeur âcre qui couvrait même la puanteur des puits, une odeur qu'il avait déjà sentie, mais plus forte et plus prégnante. Il se tourna pour faire face à la pièce et remarqua que le kyxil déposé au sol qui contenait l'immonde poudre verdâtre émettait à présent un nuage vert, tirant sur le noir, d'une densité et d'un volume incroyables. Cette poudre, Seigneur, venait de l'étagère «Matéria», que lui arrivait-il et qu'est-ce qui l'avait déclenchée? La formule qu'il avait fredonnée, la première des deux, celle à la tête de dragon, Dieu Tout Puissant serait-ce...

Le docteur vacilla, et sa tête se remplit en désordre des souvenirs de ce qu'il avait lu, entendu et vu des effroyables affaires Curwen et Ward. *Je vous le dis encore, n'invoquez Personne que vous ne puissiez renvoyer ... Ayez toujours prêts les mots pour révoquer et arrêtez-vous s'il y a le moindre doute sur Qui est avec vous... j'ai eu trois conversation avec ce qui y reposait...* Seigneur Miséricordieux, quelle est donc cette forme qui se dessine derrière la fumée.

**M**arinus Bicknell Willett n'a jamais cru, fût-ce espéré un instant que son aventure serait prise au sérieux, sauf peut-être par certains amis fidèles et il ne s'aventura pas à la raconter en dehors du cercles des intimes. Quelques personnes moins proches en ont entendu parler et la plupart ont conclu en ricanant que le bon docteur se faisait un peu vieux. On lui conseilla de prendre quelques vacances et d'éviter dorénavant de s'occuper des fous. Mais M. Ward sait que le vieux médecin n'a dit que l'effroyable vérité. N'a-t-il pas vu, de ses yeux vu, l'ouverture puante dans la cave du bungalow? Willett ne l'a-t-il pas renvoyé chez lui, épuisé et nauséux à onze heures du matin? N'a-t-il pas tenté de le joindre en vain par téléphone le soir même et encore le lendemain, et ne s'est-il pas rendu au bungalow à midi le jour suivant pour trouver son ami étendu sans conscience sur un des lits du premier étage? Il respirait lourdement et avait ouvert lentement les yeux comme M. Ward lui faisait boire un peu du cognac qu'il avait toujours dans sa voiture. Il s'était mis à trembler et à hurler: «Cette barbe... ces yeux... Seigneur, qui êtes-vous?» Une chose bien étrange à dire à un monsieur rasé de près, aux yeux bleus et clairs, qu'il connaissait depuis l'enfance.

A midi, en plein soleil, tout semblait inchangé au bungalow depuis la veille. Mises à part quelques taches et traces d'usure au genou, les vêtements de Willett n'étaient pas en désordre et seule une vague odeur âcre rappela à M. Ward celle qu'il avait sentie sur son fils le jour de son internement. La lampe-torche du docteur avait disparu, mais sa valise était bien là, aussi vide cependant que lorsqu'il l'avait apportée. Avant de se lancer dans des explications, Willett se leva, apparemment non sans effort, descendit à la cave en titubant et essaya de faire pivoter la plateforme devant

les cuiviers. Elle ne bougea pas. Il revint à l'endroit où il avait laissé sa trousse à outils la veille, prit un ciseau et commença à démonter les planches une à une. Il aperçut la surface bétonnée en dessous, mais l'ouverture avait disparu: plus de gouffre puant pour rendre malade le père de Charles qui, abasourdi, l'avait suivi en bas. Rien que le béton sous les planches, plus de salle nauséabonde, plus d'horreurs souterraines, plus de bibliothèque secrète ni de manuscrits, plus de puits cauchemardesque, ni de puanteur, ni de hurlements, plus de laboratoire, de rayonnages, de formules gravées, plus de ... Le Dr. Willett pâlit brusquement et demanda doucement à son compagnon en le saisissant: «Hier, tu as vu, tu as senti?» Quand M. Ward, transi de stupeur et d'effroi trouva la force de hocher affirmativement la tête, le médecin émit un son, entre le soupir et le halètement, et hocha à son tour en murmurant: «Alors, je vais tout te raconter.»

Pendant une heure environ, dans la chambre la plus claire qu'ils purent trouver en haut, le médecin raconta à voix basse son épouvantable histoire au père effaré. Arrivé à l'apparition de cette forme dans la fumée verte qui s'élevait au-dessus du kyxil, il avait un trou de mémoire et il était trop fatigué pour se demander ce qui avait bien pu arriver. Souvent les deux hommes hochèrent machinalement la tête comme pour partager leur perplexité et M. Ward se risqua à demander: «Penses-tu que ce serait utile de creuser?» Le docteur ne répondit rien, car il est dérisoire pour l'esprit humain de hasarder une explication lorsque des puissances de mondes inconnus ont empiété sur notre versant du Grand Abîme. M. Ward demanda encore: «Mais où est-elle allée? Elle t'a ramené ici tu sais et d'une manière ou d'une autre elle a bouché le trou.» Willett laissa encore le silence répondre à sa place.

Mais tout n'était pas terminé. En cherchant son mouchoir dans sa poche avant de partir, Willett referma les doigts sur un morceau de papier qui se trouvait avec les bougies et les allumettes qu'il avait prises dans le souterrain, mais qui n'y était pas avant. C'était un simple morceau de papier, arraché du carnet trouvé dans cette chambre des horreurs, sur lequel quelques mots avaient

été griffonnés au crayon, sans doute celui qui se trouvait à côté du carnet. Il était plié très grossièrement et mis à part l'odeur âcre de la pièce souterraine, ne portait aucune marque d'un monde autre que le nôtre. Mais le texte sentait ou plutôt puait le mystère, car son écriture était celle d'une époque malsaine, une sorte de gothique médiéval et torturé, à peine déchiffrable malgré quelques combinaisons de symboles vaguement familières. Le mystère de ce message rendit leur détermination aux deux hommes qui se dirigèrent calmement vers la voiture. M. Ward donna des ordres pour être conduit d'abord dans un restaurant tranquille puis à la bibliothèque John Hill. Le voici:

Là-bas, il ne fut pas difficile de trouver de bons traités de paléographie que les deux hommes compulsèrent jusqu'au soir lorsque l'on alluma le grand lustre. A la fin ils trouvèrent ce qu'ils étaient venus chercher. L'écriture n'était pas une invention étrange, mais bien celle, tout à fait normale, d'une période très obscure. C'était des minuscules<sup>5</sup> saxonnes du VIIIème ou du IXème siècle, d'époques chaotiques où sous le vernis encore frais du christianisme des croyances et des rites ancestraux vivaient encore secrètement, où la pâle lune bretonne observait des cérémonies étranges dans les ruines romaines de Caerleon et de Hexham ou près des tours qui bordaient le mur délabré d'Hadrien. Le message était dans ce latin vulgaire que l'on pratiquait encore à cette époque barbare:

*Corvinus necandus est.*

*Cadaver aq(ua) forti dissolvendum, nec aliq(ui)d  
retinendum.*

*Tace ut potes.*

Ce qui signifie à peu près: «Curwen doit être tué. Son cadavre doit être dissous dans de l'eau forte et rien ne doit en être conservé. Gardez le silence, si vous le pouvez.»

---

<sup>5</sup> Minuscule en anglais se réfère également à l'écriture apparue au VII faisant suite à l'écriture onciale.

M. Ward et le Docteur Willett étaient confondus et sans voix, constatant qu'il leur manquait pour réagir certaines émotions qu'ils auraient crues ressentir. Chez Willett en tout cas, la capacité de réaction à de nouvelles horreurs était épuisée. Les deux hommes restèrent assis là, impassibles et désarmés jusqu'à la fermeture de la bibliothèque qui les força à quitter les lieux. Ils roulèrent machinalement jusqu'à la résidence de Prospect Street et parlèrent de tout et de rien durant toute la nuit. Au matin, le docteur se reposa, mais ne rentra pas chez lui. Il était toujours là le dimanche midi, lorsque les détectives qui étaient chargés d'enquêter sur le docteur Allen téléphonèrent.

M. Ward qui déambulait de long en large, encore en robe de chambre, répondit en personne et, apprenant que leur rapport était presque prêt, les convoqua le lendemain de bonne heure. Avec Willett, ils se réjouirent de voir peut-être l'énigme s'éclaircir, car, quel que soit l'auteur du message en latin, il semblait évident que ce «Corvinus» qu'il leur demandait de tuer n'était autre que l'étranger barbu aux lunettes noires. Charles redoutait cet homme et avait bien dit dans sa lettre désespérée qu'il fallait l'éliminer et dissoudre son cadavre dans l'acide. En outre, Allen recevait des lettres adressées par d'étranges sorciers d'Europe à Joseph Curwen et se considérait comme la réincarnation du défunt nécromancien. Et à présent, voici que d'une nouvelle source inconnue, un message leur était parvenu, demandant également que «Curwen» soit tué et son corps dissout dans l'acide. Tout cela ne pouvait être le fruit d'une coïncidence. Sans oublier, que sur les conseils de celui qui se faisait passer pour Hutchinson, Allen projetait de se débarrasser du jeune Charles Ward. La lettre ne lui était pas parvenue, mais de son contenu on déduisait facilement qu'il s'appropriait déjà à le faire, s'étant plaint de la «sensiblerie» grandissante du jeune homme. Sans le moindre doute, Allen devait être appréhendé et si l'on n'appliquait pas les mesures les plus définitives, il devrait en tous les cas être incarcéré et mis hors d'état de nuire.

Espérant contre toute attente tirer quelques bribes d'information sur ce mystère de la part de la seule personne à même d'en donner, le père et le médecin



descendirent jusqu'à la baie, dans l'après-midi, pour rendre visite à Charles Ward dans sa clinique. Simplement, mais gravement, Willett lui raconta ce qui était arrivé, remarquant qu'à mesure qu'il avançait dans son récit et dans sa découverte de la vérité, Charles devenait de plus en plus pâle. Le médecin utilisa les effets les plus dramatiques guettant une réaction de la part du jeune homme lorsqu'il aborda la question des puits et de leurs innombrables occupants. Mais Ward ne cilla pas. Willett fit une pause, puis d'un ton indigné, se mit à parler de ces pauvres créatures qui mourraient de faim. Il reprocha à Charles son inhumanité et tressaillit quand il reçut pour seule réponse un rire sardonique. Car Charles, bien qu'il ne niât plus à présent l'existence de la crypte, semblait prendre l'affaire pour une farce sinistre dont il s'amusait en gloussant bruyamment. Puis, d'un ton effrayant que sa voix cassée accentuait encore, il chuchota :

«La peste soit de ces créatures, ils mangent certes, mais n'en ont point besoin. C'est là la beauté de la chose! Un mois sans nourriture, dites-vous? Par Dieu, Monsieur, vous voyez petit! Savez-vous que nous avons bien ri du pauvre vieux Whipple avec ses fanfaronnades. Ne voulait-il pas tout éliminer? Pardi Monsieur, il était à moitié sourd avec tout le bruit et n'a jamais vu ni entendu les puits. Il n'a pas même soupçonné leur existence. Le diable vous emporte, ces maudites créatures sont là depuis que Curwen a trépassé, il y a cent cinquante ans!»

Willett n'en obtint pas davantage. Horrifié, presque convaincu, malgré lui, il poursuivit son histoire, espérant que quelque anecdote étonnerait son auditeur et lui ferait abandonner le calme imperturbable qu'il affectait. Observant le visage du jeune homme, le médecin ne put s'empêcher de ressentir une sorte de terreur en se remémorant les changements qu'il avait subis au cours de derniers mois. Véritablement, ce garçon avait fait descendre du ciel des horreurs innombrables. Quand Willett en arriva à la salle aux murs gravés de formules et à la poudre verte, Charles commença à montrer quelques signes de nervosité. Il prit un air amusé en apprenant ce que Willett avait trouvé dans le carnet et répondit

simplement que ces notes étaient anciennes et d'aucune utilité à qui n'était pas sérieusement initié à l'histoire de la magie. Il ajouta: «Eussiez-vous su les mots pour faire surgir ce qui reposait dans l'urne, que vous ne seriez pas ici pour me le conter. C'était le numéro 118 et vous auriez tremblé, Monsieur, en consultant ma liste dans l'autre chambre. Je ne l'ai jamais invoqué, quoique j'eusse l'intention de le faire ce jour où vous vîntes m'inviter céans.»

Alors Willett parla de la formule qu'il avait récitée puis de la fumée verdâtre qui s'était élevée et ce faisant, il vit, pour la première fois, la peur envahir le visage de Charles Ward. «Il est venu et vous seriez en vie?» Comme il croassait littéralement ces mots, sa voix sembla presque exploser, libérée enfin de ses entraves, pour sombrer dans les profondeurs d'une résonnance impie. Dans un éclair d'inspiration Willett pensa avoir compris la situation et glissa dans sa réponse un avertissement qu'il se rappelait avoir lu dans une lettre. «Numéro 118, dites-vous? Mais n'oubliez pas que dans neuf cimetières sur dix les pierres ont été changées et que vous ne pouvez avoir de certitude avant d'avoir interrogé la Chose.» Puis, tout à trac, il tira de sa poche le message en minuscules et le lui mit sous les yeux. Il n'aurait pu souhaiter réaction plus manifeste, car Charles s'évanouit aussitôt.

Cet entretien avait évidemment été mené dans le plus grand secret, de peur que les psychiatres de la clinique n'accusent le père et le médecin de renforcer le délire d'un aliéné. C'est donc sans aucune aide, que M. Ward et le Dr. Willett relevèrent le jeune homme et le couchèrent sur le lit. En reprenant conscience, le patient marmonna quelques mots à propos d'un un message qu'il fallait immédiatement envoyer à Orne et Hutchinson. Et quand il fut complètement revenu à lui, le docteur lui avoua qu'une de ses créatures étranges, au moins, était son ennemie jurée et avait conseillé au Dr. Allen de l'éliminer. Cette révélation fut sans effet, mais avant cela, les visiteurs avaient bien remarqué que leur hôte avait déjà le regard d'un homme traqué. A partir de ce moment-là, il ne voulut plus rien dire. Willett et M. Ward décidèrent de se retirer, non sans le rappeler à la

prudence vis-à-vis d'Allen, ce à quoi le jeune homme se borna à répondre dans un ricanement pénible que ce monsieur était sous contrôle et ne pourrait nuire à personne, même si il le voulait. Ils ne s'inquiétèrent pas des lettres que Charles pourrait écrire à cette paire de monstres en Europe, puisqu'aussi bien les autorités de la clinique saisissaient et censuraient tout son courrier et ne laisseraient rien passer qui puisse aggraver son délire.

Il y eut cependant une suite curieuse aux cas Orne et Hutchinson, à supposer qu'il s'agisse bien de ces deux sorciers. Mu par un vague pressentiment, Willett se mit en rapport avec une agence de coupures de presse, afin qu'elle lui envoie toutes les informations relatives aux crimes et aux accidents qui se produiraient à Prague et en Transylvanie orientale. Au bout de six mois il pensa avoir repéré deux faits divers significatifs parmi la multitude d'articles qu'il avait reçus et fait traduire. Le premier relatait la destruction une nuit d'une maison, située dans le plus vieux quartier de Prague et la disparition du vieillard malfaisant nommé Josef Nadek qui y habitait depuis des temps immémoriaux. L'autre racontait une explosion gigantesque dans les montagnes de Transylvanie, à l'est de Rakus et la destruction totale, avec tous ses occupants, de l'infâme Château Fereczy, dont le seigneur était si détesté par les paysans et les soldats qu'il aurait inmanquablement fini par être convoqué pour interrogatoire à Bucarest, si cet incident n'avait mis fin à une carrière si longue qu'elle dépassait toute mémoire d'homme. Willett pense, que la main qui a écrit les minuscules saxonnes était capable de manier des armes terribles et que, profitant de l'absence de Curwen, elle réussit à retrouver Orne et Hutchinson et à s'en occuper comme il convenait. Quant à ce qu'il leur est advenu, le docteur s'efforce de ne pas y penser.

Le lendemain matin, le Dr. Willett se rendit en toute hâte chez M. Ward afin d'être présent quand les détectives arriveraient. L'élimination d'Allen – ou de Curwen si l'on considérait comme possible la réincarnation qu'il revendiquait - ou son emprisonnement était à présent une nécessité absolue, à accomplir à tout prix et il n'eut pas de mal à en convaincre M. Ward alors qu'ils attendaient ensemble la visite des détectives. Ils étaient restés en bas, car on désertait les étages supérieurs à cause de l'odeur nauséabonde qui y persistait, une puanteur que les plus vieux domestiques attribuaient à la malédiction lancée par le portrait à présent disparu.

Les trois détectives se présentèrent vers neuf heures et révélèrent immédiatement tout ce qu'ils avaient appris. Ils n'avaient malheureusement pas réussi à localiser Tony Gomez comme ils le souhaitaient, pas plus d'ailleurs que le Dr. Allen, dont ils n'avaient trouvé aucun indice qui aurait permis de savoir exactement qui il était et d'où il venait. En revanche, ils avaient récolté un nombre important de témoignages et de faits concernant cet étranger récalcitrant. Allen passait à Pawtuxet pour un excentrique et les habitants étaient persuadés que son épaisse barbe sable était soit teinte, soit fausse, une conviction corroborée par la découverte d'un postiche ainsi que d'une paire de lunettes fumées dans sa chambre, au bungalow maudit. Sa voix, M. Ward pouvait en témoigner d'après une conversation téléphonique, était incroyablement basse et caverneuse, et son regard semblait maléfique, bien qu'il fût dissimulé par ses lunettes noires cerclées d'écailles. Un commerçant qui avait pu voir son écriture lors d'une transaction, affirma qu'elle était bizarre et torturée, ce qui fut confirmé par les notes indéchiffrables écrites au crayon qu'on retrouva dans sa chambre et que l'on présenta au marchand. Pour ce qui était des rumeurs de vampirisme de l'année

précédente, de l'avis général, c'était bien Allen et non Curwen qui devait en être responsable. Les détectives avaient également obtenu le témoignage des fonctionnaires qui étaient venus au bungalow après le regrettable incident du camion pillé. Ils ne l'avaient pas perçu aussi lugubre, mais reconnaissaient qu'il se conduisait en maître dans ce cottage sombre et mystérieux. L'endroit était trop mal éclairé pour qu'ils puissent l'observer clairement, mais ils étaient néanmoins certains de pouvoir le reconnaître. Sa barbe était curieuse et il leur semblait bien qu'il avait une petite cicatrice au-dessus de l'œil droit. La perquisition de la chambre d'Allen par les détectives ne donna rien d'autre que la fausse barbe, les lunettes et quelques notes au crayon, dans cette écriture illisible dont Willett reconnut immédiatement qu'elle était identique à celle du vieux Curwen dans ses manuscrits ainsi également qu'à celle des notes du jeune Ward retrouvées dans ces catacombes abominables et à jamais disparues.

Le Dr. Willett et M. Ward ressentirent une terreur subtile, insidieuse, profonde, cosmique qui les envahissait au fur et à mesure que les faits se dévoilaient et s'emboîtaient et ils frémirent en arrivant à la conclusion, encore vague, logique mais délirante qui leur vint simultanément à l'esprit : la barbe postiche, les lunettes, l'écriture à peine déchiffrable de Curwen, le portrait et sa petite cicatrice, maintenant ce jeune homme à l'hôpital avec une marque semblable et cette voix caverneuse au téléphone n'était-ce pas elle qui vint immédiatement à l'esprit de M. Ward quand son fils émettait ces chuintements pitoyables auxquels il prétendait être à présent réduit? Qui avait jamais vu Charles et Allen ensemble? Oui, les fonctionnaires, mais après, qui? N'était-ce pas quand Allen fut parti que, délivré soudain de ses angoisses, Charles ne quitta plus le bungalow? Curwen, Allen, Ward, par quelle fusion abominable et impie deux époques et deux personnes s'étaient-elles confondues? Ce portrait à la ressemblance démoniaque avec Charles ne suivait-il pas des yeux le jeune homme alors qu'il se déplaçait dans la bibliothèque? Et pourquoi aussi bien Allen que Charles contrefaisaient-ils l'écriture de Curwen, même lorsqu'ils étaient seuls? Les expériences épouvantables de ces

malades mentaux, la crypte disparue et ses horreurs qui firent vieillir le docteur de six ans en une nuit, les monstres affamés dans leurs puits malodorants, cette formule aux résultats impies, le message en minuscules dans la poche de Willett, les notes, les lettres, toutes ces histoires de tombes et la découverte des sels? Où tout cela menait-il donc? En fin de compte, M. Ward choisit la seule voie sensée: délaissant toute introspection sur ses motivations profondes, il remit aux détectives une plaquette à montrer aux commerçants de Pawtuxet qui avaient eu affaire à Allen. Elle comportait une photo de son malheureux fils sur laquelle il avait dessiné soigneusement à l'encre une paire de lunettes épaisses ainsi que la fausse barbe que les hommes avaient ramenée de la chambre d'Allen.

Il attendit pendant deux heures en compagnie du médecin dans cette maison de plus en plus oppressante de peur et de miasmes, cependant que là-haut, dans la bibliothèque, le panneau vide guettait, guettait et guettait. Enfin les hommes revinrent. Oui. La photographie retouchée ressemblait bien au Dr. Allen. M. Ward blêmit et de son mouchoir, Willett s'épongea le front soudainement trempé. Allen, Ward, Curwen c'était trop extravagant pour un esprit rationnel. Qu'est-ce que le jeune homme avait bien pu invoquer hors du vide, qu'est-ce que cette chose lui avait fait? Qu'était-il réellement arrivé? Qui était cet Allen qui songeait à tuer Charles parce qu'il le trouvait trop sensible et pourquoi sa victime désignée avait-elle insisté dans le post-scriptum de sa lettre délirante pour que l'on fasse disparaître son corps dans l'acide? Pourquoi le message en latin, dont personne n'osait nommer l'auteur, demandait-il que Curwen soit anéanti d'une manière analogue? Quelle était cette métamorphose et quand son stade ultime était-il survenu? Le jour où il avait reçu le message de détresse? Il en avait été angoissé toute la matinée, c'est le lendemain que le changement final s'était produit. Charles s'était glissé subrepticement hors de la maison puis était revenu mine de rien en bravant les hommes chargés de le surveiller. C'était donc pendant son absence. Et puis non, n'avait-il pas poussé un cri de terreur en entrant ici, dans son bureau? Qu'avait-il donc trouvé? Ou bien, un instant, qui l'avait trouvé? Un

imposteur qui était rentré sans se dissimuler, alors que personne ne l'avait vu sortir, était-ce une ombre venue d'ailleurs, une abomination qui avait eu le dessus sur un être apeuré qui n'avait jamais quitté la maison? Le majordome n'avait-il pas évoqué des bruits bizarres?

Willett sonna le domestique et lui posa quelques questions à voix basse. C'était à coup sûr une sale affaire. Il y avait eu des sons, un cri, un halètement suivi d'un bruit d'étouffement, puis des craquements et des coups plus sourds à moins que le tout ait été mélangé. En tout cas, M. Charles n'était plus lui-même quand il est sorti sans dire un mot. En parlant, le majordome tremblait et reniflait l'air frais qui descendait d'une fenêtre ouverte au premier. La terreur s'était véritablement installée dans la maison et seuls des professionnels aguerris comme les détectives n'en prirent pas la mesure complète. Mais même eux étaient nerveux, car cette affaire comportait des éléments qui ne leur plaisaient pas. Le Dr. Willett pensait vite et ses réflexions étaient terribles. De temps à autre il se laissait aller à marmonner quelque chose, lorsque lui venait en tête une nouvelle séquence d'événements effroyables, de plus en plus concluants, dans cette chaîne cauchemardesque.

C'est alors que M. Ward d'un geste signifia la fin de l'entretien, et chacun, à l'exception de lui-même et du docteur quitta la pièce. Il était midi, et pourtant les fantômes de la nuit semblaient déjà envahir cette maison possédée. Willett s'adressa très gravement à son hôte, le suppliant de lui laisser à l'avenir la responsabilité de l'enquête. Il adviendrait, prévoyait-il, des événements terribles qu'un ami saurait endurer mieux qu'un père. En tant que médecin de la famille, il lui fallait avoir les mains libres. Pour commencer, il souhaitait rester seul dans le bureau de Charles où l'ancien panneau au-dessus de la cheminée avait concentré autour de lui un halo d'abominations pire encore que lorsque le portrait de Joseph Curwen jetait des regards furtifs.

M. Ward abasourdi par le flot d'extravagances grotesques et de suggestions délirantes qui se déversait sur lui de tous côtés ne put qu'acquiescer et une demi-heure plus tard, le docteur s'enferma dans la pièce honnie. Le père qui se tenait dehors entendit des bruits

de fouille, de déménagement maladroit et enfin un craquement et un grincement comme si l'on avait forcé la porte d'une armoire. Puis ce fut un petit cri, un bruit d'étouffement et ce qui avait été ouvert fut violemment refermé. Il y eut un cliquetis dans la serrure et Willett apparut dans le couloir, l'air hagard réclamant des bûches pour la cheminée du mur sud, bien vraie celle-là. Le chauffage est trop faible disait-il, et les bûches électriques ne servent à rien. Sans oser poser la moindre question, M. Ward donna des ordres et un domestique apporta quelques bûches de pin qu'il déposa dans l'âtre en tremblant. Entretemps, Willett était monté à l'ancien laboratoire et avait redescendu quelques objets qui n'avaient pas été déménagés en juillet. Il les avait placés dans un panier recouvert d'un linge, et M. Ward ne sut jamais ce qu'ils étaient.

Alors le docteur s'enferma de nouveau dans la bibliothèque et à en juger par les nuages de fumée qui roulaient depuis la cheminées devant les fenêtres, on sut qu'il avait allumé un feu. Après de nombreux froissements de journaux, on entendit une seconde fois le bruit de porte forcée suivi d'un bruit sourd de chute qui inquiéta tous les curieux qui tendaient l'oreille. Il y eut ensuite deux cris étouffés de Willett et juste après une chose que l'on trainait par terre. La fumée rabattue devant les fenêtres devenait sombre et âcre et chacun aurait bien aimé que le temps lui eût épargné ces vapeurs étouffantes et empoisonnées.

La tête de M. Ward lui tournait et les domestiques, s'étaient blottis les uns contre les autres en observant cette fumée noire qui glissait vers le sol. Après une éternité, elle commença de se dissiper et l'on entendit encore derrière la porte verrouillée des grattements, des frottements et quelques autres bruits indéfinis. Enfin, après avoir claqué la porte du supposé placard, Willett réapparut, triste, pâle et hagard, portant le panier couvert qu'il avait descendu du laboratoire. Il avait laissé la fenêtre ouverte, et enfin, un flot d'air pur entra dans cette pièce maudite pour se mélanger à une nouvelle odeur de désinfectant. Le panneau était toujours là, mais il semblait à présent débarrassé de tout maléfice, calme et majestueux comme s'il n'avait jamais supporté le tableau



de Joseph Curwen. La nuit tombait, mais dans l'obscurité les frayeurs de naguère avaient fait place à une douce mélancolie. Le Dr. Willett ne raconta jamais ce qu'il avait fait. A M. Ward, il dit simplement «Je ne peux répondre à aucune question, je dirai seulement qu'il y a différentes sortes de magies. J'ai pratiqué une grande purge et les habitants de cette maison pourront dorénavant dormir tranquilles.»

## 7

**L** purge du Dr. Willett dut être une épreuve presque aussi angoissante en son genre que l'effroyable expédition dans la crypte disparue, si l'on en juge par le fait qu'il s'effondra littéralement en rentrant chez lui le soir. Il ne quitta plus sa chambre pendant trois jours, quoique les domestiques prétendent l'avoir entendu le mercredi vers minuit, quand la porte d'entrée fut ouverte et refermée avec une extrême douceur. L'imagination des domestiques est heureusement limitée car autrement leurs commérages auraient été ravivés par un article paru dans l'*Evening Bulletin* du jeudi, dont voici la teneur:

### *LES PROFANATEURS DE RETOUR*

*Après une accalmie de dix mois depuis les méprisables actes de vandalisme pépétrés dans la concession Weeden du cimetière nord, un rôdeur nocturne a été aperçu dans ce même cimetière par Robert Hart, le veilleur de nuit, tôt ce matin. Alors qu'il jetait un coup d'œil*

à la fenêtre de son abri vers 2 heures du matin, M. Hart a remarqué, non loin de là, du côté nord-ouest, la lueur d'une lanterne ou d'une lampe de poche. En ouvrant la porte, il a aperçu la silhouette d'un homme avec une truelle qui se détachait clairement à la lumière d'un réverbère. Se lançant immédiatement à sa poursuite, il a vu l'homme courir vers l'entrée principale, s'engager dans la rue et se perdre dans les ombres avant que qu'il n'ait réussi à le rattraper. Comme les profanateurs de l'année dernière, cet intrus n'a causé aucun dommage avant d'être repéré. Une parcelle encore inoccupée de la concession Ward montre quelque traces de terre retournée, mais rien de comparable à une tombe n'a été creusé. Aucune sépulture n'a par ailleurs été dérangée. M. Hart, qui ne peut donner aucun signalement du rôdeur si ce n'est sa petite taille et peut-être une barbe, pense que les trois incidents nocturnes ont origine commune. Les policiers du 2<sup>ème</sup> district ne sont pas de cet avis rappelant les circonstances du second incident au cours duquel un ancien cercueil avait été dérobé et sa stèle sauvagement mutilée.

Pour mémoire, la première profanation qui a eu lieu fin mars de l'année dernière, au cours de laquelle il y eut une tentative d'enterrement avortée, avait été attribuée à des bootleggers en mal de cachette. Il est possible, nous confie le Sergent Riley, que cette troisième affaire soit de même nature. Les détectives du 2<sup>ème</sup> district

*prennent toutes les mesures afin que soient mis sous les verrous les mécréants responsables de ces outrages intolérables.*

Le Dr. Willett se reposa toute la journée de jeudi, comme pour se remettre d'une épreuve passée ou se préparer à une autre à venir. Le soir, il rédigea une longue lettre pour M. Ward qui lui fut remise le lendemain. Elle plongea le malheureux père, déjà bien abattu dans une longue et profonde méditation. Depuis le choc du lundi avec son flot de rapports déconcertants et la sinistre «purge», M. Ward avait été incapable de se rendre à son travail, mais il trouva un réconfort dans la note du docteur, malgré le désespoir qu'elle annonçait et de nouveaux mystères qu'elle évoquait. La lettre était la suivante:

*10 Barnes Street  
Providence, R.I.*

*12 avril 1928*

*Mon cher Théodore,*

*Je dois te dire un mot avant d'entreprendre une action demain. Une action qui mettra un point final à la terrible épreuve que nous avons subie, mais qui je le crains ne te permettra pas de trouver le repos sans que je t'assure expressément qu'elle sera définitive.*

*Nous nous connaissons depuis l'enfance et je pense que tu me feras confiance si je t'affirme qu'il vaut mieux laisser certaines choses telles quelles, dans l'ombre. Il est préférable que tu cesses de te perdre en conjecture sur*

*le cas de Charles, et impératif que sa mère ne sache rien d'autre que ce qu'elle suspecte déjà. Quand je viendrai te voir demain, Charles se sera échappé. Tu pourras raconter, doucement et graduellement l'histoire de sa folie à sa mère, dès que tu auras cessé de lui envoyer des notes dactylographiées en son nom. Je te conseille de la rejoindre à Atlantic City et d'y prendre toi-même un peu de repos. Dieu sait combien tu en as besoin après ces épreuves, tout comme moi d'ailleurs. Je compte partir quelques temps dans le sud pour me remettre.*

*Ne me pose pas de question quand je viendrai. Si quelque chose tourne mal, je te le dirai, mais je ne le pense pas. Il n'y aura plus de souci à se faire pour Charles qui sera tout à fait en sécurité. Il l'est déjà d'ailleurs, plus que tu ne l'imagines. Tu n'as plus rien à craindre du Dr. Allen, qui ou quoi qu'il soit. Il fait maintenant partie d'un passé révolu, tout comme le portrait de Joseph Curwen et quand je sonnerai demain à ta porte, tu pourras être certain qu'il n'est plus. Enfin, ce qui a écrit le message en minuscules ne te dérangera plus, ni toi, ni les tiens.*

*Mais tu dois te préparer à la tristesse et préparer aussi ta femme. Car je dois être franc avec toi, l'évasion de Charles ne signifiera pas son retour. Il a été frappé par un mal curieux comme tu as pu en juger par les subtils changements physiques et mentaux qu'il a subis, et tu ne dois plus espérer le revoir. Console-toi en pensant qu'il n'a jamais été ni un démon, ni un dément, juste un garçon curieux, passionné par la*

*recherche, dont la seule erreur a été un amour immodéré du mystère et du passé. Il a découvert des choses qu'aucun mortel ne devrait savoir et exploré le passé comme personne ne devrait le faire. Quelque chose est venu de ce passé et l'a englouti.*

*J'en viens à ce pourquoi je te demande une confiance absolue, car le sort de Charles ne laissera place à aucun doute. Dans un an environ, tu pourras, si tu le désires, tout achever par une fin convenable, car ton garçon ne sera plus. Tu pourras lui élever une stèle dans votre concession du cimetière nord, exactement à dix pieds à l'ouest de celle de ton père, orientée dans la même direction, car c'est là que se trouvera l'endroit exact de son repos éternel. Il n'y aura ni anomalie, ni substitution dans cette sépulture. Les cendres y seront bien celles de ta chair et de tes os, celles du vrai Charles Dexter Ward que tu as élevé depuis l'enfance, le vrai Charles avec sa tache olive sur la hanche, sans aucune marque noire sur la poitrine, ni aucune cicatrice sur le front. Le Charles qui n'a jamais fait le mal et qui aura payé de sa vie sa trop grande «sensiblerie».*

*Voilà, c'est tout. Charles va s'évader et d'ici un an tu pourras lui faire une sépulture. Ne m'interroge pas demain et sache que l'honneur de ta famille et de tes ancêtres n'a pas été souillé, comme il ne le fut jamais par le passé.*

*Avec ma sympathie profonde et mes vœux de courage, de sérénité et de résignation, je suis pour toujours ton ami sincère.*

*Marinus B. Willett*

C'est ainsi que le vendredi 13 avril 1928, Marinus Blicknell Willett se rendit à la clinique du Dr. Waite à Conanicut Island. Charles Dexter Ward bien qu'il ne fût rien pour éconduire son visiteur, était d'humeur maussade, peu enclin à engager une conversation qu'à l'évidence Willett avait décidé de lui imposer. La découverte de la crypte et des monstrueuses expériences qui s'y déroulaient avait créé une source de gêne entre eux, si bien qu'après avoir échangé les banalités d'usage, ils hésitèrent un moment. Tout bascula soudainement lorsque Ward lut sur le visage de marbre du Dr. Willett un dessein terrible qu'il n'avait jamais imaginé auparavant. Il trembla en remarquant que depuis sa dernière visite, un changement s'était produit par lequel le vieux médecin de famille bienveillant avait fait place à un justicier cruel et implacable.

Ward blêmit, et le médecin prit la parole.

«Il y a eu d'autres découvertes, dit-il, et je dois vous avertir loyalement que des comptes vont devoir être rendus.

– Auriez-vous poursuivi vos fouilles et trouvé peut-être d'autres pauvres bêtes affamées?, répliqua-t-il ironiquement. Il était clair qu'il comptait défier son interlocuteur jusqu'au bout.

– Non, répondit lentement Willett, cette fois je n'ai pas eu à fouiller. Par contre, j'ai engagé des hommes pour enquêter sur le Dr. Allen. Figurez-vous qu'ils ont trouvé une fausse barbe et des lunettes.

– Fort bien, commenta Ward qui accusa le coup tout en s'efforçant de rester sarcastique, je gage qu'elles sont plus seyantes que la barbe et les lunettes que vous avez là!

– Elles vous iraient à merveille ... comme elles l'ont toujours fait», rétorqua Willett assez fier de cette réplique qu'il avait préparée.

En disant cela, il eut réellement l'impression qu'un nuage passait devant le soleil, bien qu'il n'y eût aucune ombre sur le sol. Ward poursuivit:

«Est-ce donc cela qui demande un solde des comptes? Un homme ne saurait-il se plaire de temps à autre à être double?»

- Non, dit Willett gravement, vous vous trompez de nouveau. Cela ne me regarde pas si quelqu'un recherche une forme de dualité, à condition qu'il ait le droit d'exister et qu'il n'ait pas détruit celui qui l'a rappelé du néant.

- Ah cela Monsieur, qu'avez donc trouvé et quelle querelle avez-vous avec moi? répliqua Ward violemment.»

Le médecin attendit quelques instants avant de répondre, comme s'il choisissait soigneusement les mots les plus efficaces.

«J'ai trouvé, dit-t-il enfin, quelque chose dans une tasse, au-dessus d'une cheminée où se trouvait naguère un portrait, je l'ai brûlé, et je l'ai enterré là où doit reposer Charles Ward.»

Le fou s'étrangla en bondissant de la chaise où il était assis:

– Soyez maudit! A qui l'avez-vous dit et qui donc vous croira après deux mois, alors que je suis céans, bien vivant? Qu'avez-vous donc en tête?»

Willett, quoique de petite taille, prit un air auguste de magistrat et calma d'un geste son patient.

«Je ne l'ai dit à personne. Ce n'est pas une affaire banale, c'est une folie hors du temps, une horreur hors de l'espace que ni la police, ni les tribunaux, ni les psychiatres ne pourront jamais comprendre, ni traiter. Dieu merci, il me reste une étincelle d'imagination qui m'a permis de ne pas m'égarer en l'analysant. Vous ne pouvez pas me tromper, Joseph Curwen, car je sais que votre magie est bien réelle! Je sais quel sort vous avez jeté qui guettait hors du temps, pour aliéner votre double et votre descendant. Je sais comment vous l'avez

appâté et comment vous l'avez amené à vous faire surgir de votre détestable tombe. Je sais comment il vous a caché dans son laboratoire pendant que vous étudiez notre monde et que la nuit vous rôdiez comme un vampire. Je sais comment, plus tard, vous êtes dissimulé derrière cette barbe et ces lunettes afin que personne ne s'étonne de votre ressemblance sacrilège avec lui. Je sais ce que vous avez décidé de faire quand enfin il se révolta contre vos monstrueuses profanations à travers le monde entier et comment vous l'avez fait.

Vous avez enlevé vos lunettes et votre barbe pour tromper les gardes autour de la maison. Ils ont pensé que c'était lui qui était rentré et que c'était lui qui était ressorti, alors que vous l'aviez étranglé puis dissimulé. Mais vous avez compté sans son père et sans moi. Vous avez été stupide, Joseph Curwen, d'imaginer qu'une simple ressemblance suffirait. Pourquoi n'avez-vous pas pensé à la voix et à l'écriture? En fin de compte, voyez-vous, votre entreprise a échoué. Vous savez mieux que moi qui ou ce qui a écrit ce message en minuscules, mais je vous avertis qu'il n'aura pas été écrit en vain. Il y a des abominations et des blasphèmes qui doivent être éradiqués et je pense que l'auteur du message s'occupera bientôt d'Orne et Hutchinson. Un de ces monstres vous a autrefois écrit de n'invoquer Personne que vous ne pourriez renvoyer. Vous avez été défait une première fois, peut-être de cette manière et votre magie noire vous défera cette fois encore. Curwen, un homme ne peut altérer l'ordre naturel au-delà de certaines limites, toutes les horreurs que vous avez tramées vont se dresser contre vous et vous anéantir.»

Le docteur fut interrompu par le cri convulsif de la créature qui lui faisait face. Désespéré, aux abois, sans armes, sachant qu'au moindre signe de violence une vingtaine d'infirmiers se précipiteraient au secours de Willett, Joseph Curwen décida de recourir à son vieil allié. Des deux indexes, il fit une série de signes cabalistiques et de sa voix caverneuse, libérée de ses feints enrouements, il prononça les premiers mots de la terrible formule:



«PER ADONAI ELOIM, ADONAI JEHOVA,  
ADONAI SABAOTH, METRATON ...»

Mais Willett fut plus rapide. Alors que les chiens hurlaient au dehors, qu'un vent glacial se mettait soudain à souffler de la baie, le docteur entama l'incantation solennelle et rythmée qu'il avait prévue de réciter depuis le début. Œil pour œil, magie pour magie, que la conclusion finale prouve que la leçon des abysses avait été bien apprise! D'une voix claire, Marinus Blicknell Willett entama la seconde des deux formules, dont la première avait fait surgir l'auteur du message en minuscules, imprécation cryptique symbolisée par la queue du dragon, le signe du nœud descendant:

OGTHROD AI'F  
GEB'L-EE'H  
YOG-SOTHOTH  
'NGAH'NG AI'Y  
ZHRO!

Au premier mot sorti de la gorge de Willett, l'aliéné stoppa net son incantation. Incapable de parler, il fit quelques mouvements désordonnés des bras, avant de s'immobiliser. Quand le nom terrible de YOG-SOTOTH fut prononcé, l'effroyable métamorphose commença. Ce ne fut pas seulement une dissolution, mais plutôt une transformation ou encore un retour à l'ordre naturel. Willett ferma les yeux de peur de s'évanouir avant d'avoir terminé sa formule.

Mais il ne défaillit pas afin que cet homme au passé impie, aux secrets interdits ne trouble plus jamais notre monde. La folie hors du temps s'était dissipée, l'affaire Charles Dexter Ward était terminée. En ouvrant les yeux, avant de tituber hors de cette chambre abominable, le Docteur pensa que ce qu'il avait appris par cœur ne l'avait pas été en vain. Comme il l'avait prévu, il n'y eut pas besoin d'acide : une mince couche de poussière bleutée reposait sur le sol, comme pour le portrait maudit, un an auparavant.